



HAL
open science

Compostelle en 80 jours. Tribulations ethnographiques sur les chemins de Saint-Jacques

Shantala Picchiottino

► **To cite this version:**

Shantala Picchiottino. Compostelle en 80 jours. Tribulations ethnographiques sur les chemins de Saint-Jacques. Anthropologie sociale et ethnologie. 2023. dumas-04400526

HAL Id: dumas-04400526

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04400526>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Bordeaux

Collège des Sciences de l'Homme

Faculté d'Anthropologie sociale – Ethnologie

Compostelle en 80 jours

Tribulations ethnographiques sur les chemins de Saint Jacques

Mémoire de recherche présenté en vue de l'obtention du Master 2 Sciences humaines et sociales mention Anthropologie parcours Culture, politique, sociétés

Par

Shantala Emmanuelle PICCHIOTTINO

Sous la direction de *Madame Claudine GAUTHIER*

1^{ère} session 2022-2023

Sommaire

Remerciements	2
Introduction	3
Partie 1 : Voie de Tours	24
Chapitre 1 : Romans jacquaires	24
Chapitre 2 : Joël	33
Chapitre 3 : Le temps et l'espace	40
Chapitre 4 : Rencontres, vie quotidienne et nébuleuse ésotérique.....	46
Chapitre 5 : Escrocs, voleurs et faux pèlerins	64
Partie 2 : Camino Francés	74
Chapitre 6 : Un décor grandeur nature.....	74
Chapitre 7 : Gesù sia con te	82
Chapitre 8 : Le champ des étoiles	90
Chapitre 9 : Patrimonialisation du fait jacquaire	98
Chapitre 10 : Sarria, ou le début de la fin	105
Chapitre 11 : <i>Finis terrae</i>	118
Conclusion	126
Bibliographie	131

Remerciements :

Je tenais à remercier du fond du cœur Madame Claudine Gauthier qui m'a fait confiance lors de ce projet et m'a permis de réaliser un rêve de petite fille.

Je remercie vivement ma maman, mon papa, ma sœur et mes deux frères, qui sont ce que j'ai de plus cher au monde. Merci à mon papa, Malou et Maelwenn d'être venus partager quelques jours de marche sous les pins des Landes.

J'adresse toute ma gratitude à ma très chère amie Raphaëlle Labille, psychologue malgré elle, pour sa présence inestimable dans ma vie et son soutien malgré les kilomètres qui nous séparent.

Merci à Fiona Destabeau, qui est devenue si rapidement une sœur, pour sa bienveillance, ses mots toujours si justes et son inspiration à se lancer dans des aventures incroyables.

J'adresse un grand merci à mes deux grands-mères, Monique et Dominique, à Frédérique, Adrien, Caroline, Gaëlle, Annick, Jacques, Kiki, Chiara et Federico et les autres, pour leur enthousiasme à suivre mon périple et leurs encouragements.

Je remercie vivement mon grand-père Jacques, Emilie Chenet et Filipe Gameiro qui m'ont accueillie chaleureusement chez eux lors de mon passage sur la Voie de Tours, et m'ont donné pour quelques heures l'impression d'avoir retrouvé un foyer.

J'adresse une pensée toute particulière à Joël, mon grand-père de cœur, pour le chemin parcouru ensemble et tous ces précieux moments de vie sur la Voie de Tours.

Merci à Giorgia pour sa présence de chaque instant sur le *Camino Francés*, merci pour les fous-rires, les discussions, les galères, l'huile d'olive et nos messages quotidiens depuis le retour.

Merci à tous les pèlerins que j'ai eu la chance de connaître, et avec qui j'aurais aimé marcher encore davantage : Muriel, Brigitte et Alain, Loic, Jacques et Mathilde, Mathys, Giancarlo, Francesco et Cathryn. Sans eux, le *camino* n'existe pas.

J'adresse également une pensée à mon grand-père qui nous a quitté il y a quelques années, et qui n'aurait pas aimé apprendre que je me lançais seule sur les routes. Je lui dédie ce mémoire, en espérant qu'il lui aurait plu.

Introduction

Ce mémoire de recherche est une analyse anthropologique conçue à partir d'une approche phénoménologique des chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Cette enquête s'est déroulée lors de l'année jubilaire (année sainte ou année « jacquaire »), de mai à août 2022, sur deux itinéraires spécifiques : la Voie de Tours en France et le *Camino Francés* en Espagne.

Tout le monde a déjà entendu parler de Compostelle. Certains ont déjà fait le pèlerinage, beaucoup aimeraient le faire ou y ont déjà pensé, et les autres ont certainement un ancien pèlerin dans leur entourage. Saint-Jacques de Compostelle évoque presque invariablement quelque chose. Dans ma famille, Compostelle a toujours évoqué les récits d'aventures. Très jeune, je me commençais à lire Mike Horn, Alexandra David-Neel, et je me rappelle encore ma mère nous lisant le récit du tour du monde à vélo du couple Poussin-Tesson. Mes parents, avant de se stabiliser comme marginaux, avaient été des aventuriers, d'une certaine manière. Lorsque j'étais dans le ventre de ma mère, les parents s'étaient mis en tête de descendre la Seine depuis sa source à Vernon puis les canaux du centre, la Saône et le Rhône sur un petit voilier démanté. La veille du départ, alors que la radio annonçait la mort de Lady Diana, ils donnèrent chez Emmaüs le camion J7 dans lequel ils vivaient. Leur but : rallier Carcassonne où je devais naître quelques mois plus tard. En octobre, le Rhône était tellement agité qu'il moutonnait, les deux chiens malades vomissaient dans l'habitacle, et des barges immenses manquaient d'envoyer leur petit bateau s'écraser contre le bord. Ces détails, ainsi que le fait que ma mère était enceinte jusqu'au cou, ne les ont pas découragés. C'est sur ordre du médecin qu'ils s'arrêtèrent à Tournon-sur-Rhône afin d'attendre mon arrivée, deux mois après leur départ. Lorsque j'ai eu neuf mois, leur nouvelle lubie a été de faire un périple à vélo à durée indéterminée. Portant un équipement suffisant pour plusieurs années, ma mère tenant à peine sur les pédales, ils partirent d'Orly sous les yeux consternés de mes grands-parents. Ils jetèrent l'éponge 600km plus loin et achetèrent un deuxième camion. Ainsi, j'avais toujours plus ou moins entendu parler de Compostelle, comme l'une de ces traversées parmi d'autres, et « faire Compostelle » était vaguement dans mes plans depuis toujours. L'un de mes premiers souvenirs mentionnant Compostelle est, je le pense, un livre de Jacques Clouteau : *Randonner avec un âne*, un guide pratique dans lequel Clouteau listait ses conseils techniques pour voyager avec cet animal sur les chemins de Compostelle. J'ai d'ailleurs appris très récemment que c'est ce même Jacques Clouteau qui a écrit et publié la série de guides *Miam Miam Dodo*, la bible des pèlerins de Saint-Jacques. Dans ces guides, mis à jour tous les deux ans, sont répertoriés tous les hébergements, commodités, itinéraires et anecdotes historiques. Je me représentais donc Compostelle comme

une expédition, avant d'envisager cela comme un voyage initiatique à la Paolo Coelho, ou même encore comme une réalité historique et religieuse. Le fait est que j'étais déjà allée à Santiago, alors que j'avais une dizaine d'années, et que les parents voyageaient en Espagne en camion, mais cela ne m'avait absolument pas marquée. Je n'en n'avais gardé que deux souvenirs flous : celui du grand encensoir, et celui de m'être fait disputée par mon père pour avoir croqué dans l'hostie comme une chips. N'étant ni baptisée ni communie, c'était d'ailleurs la seule fois de ma vie où j'avais pris l'hostie lors d'une messe.

C'est en octobre 2021, à l'occasion d'un cours universitaire de méthodologie que j'eus finalement l'occasion de repenser à Compostelle. Avec un camarade de l'Université, nous avons décidé d'investiguer le fait religieux dans le quartier Saint-Michel de Bordeaux, lieu imposé de cet exercice de méthodologie. A l'Eglise Saint-Michel, je trouvai un prospectus de la Maison du Pèlerin, lieu d'accueil des pèlerins de Saint-Jacques lors de leur étape à Bordeaux. Nous décidâmes alors de nous y rendre, et nous fûmes accueillis par des bénévoles de l'association. Ils nous montrèrent le dortoir où étaient logés quelques pèlerins de passage, nous expliquèrent les différents itinéraires, et nous racontèrent avec beaucoup d'enthousiasme leur propre expérience sur les chemins de Saint-Jacques. Je ressortis de la Maison du Pèlerin survoltée, une nouvelle idée venait de germer dans ma tête. J'avais toujours voulu faire Compostelle et il semblait que ce moment allait arriver plus vite que prévu. Dans son *Eloge de la marche*, David le Breton affirmait : « la marche est un remède contre l'anxiété et le mal de vivre » (Le Breton, 2000). Voilà qui tombait à propos, car je souffrais justement des deux. Découragée par mes recherches sur le bouddhisme tibétain et lassée de façon générale, après deux années de covid, une nouvelle perspective d'enquête me réjouissait. Le grand air ne pouvait pas me faire de mal.

C'est donc à l'occasion de ce travail de recherche que je suis finalement partie à pied sur les chemins de Saint-Jacques. Ces 80 jours d'enquête m'ont permis de récolter 1500km d'observations, en mouvement, aux côtés des marcheurs effectuant le pèlerinage de Saint Jacques. Ce mémoire rendra compte de cette enquête qui s'est déroulée du 16 mai au 3 août 2022 de Tours à Santiago de Compostela.



A l'occasion de cette enquête, j'ai souhaité savoir comment les pèlerins construisent leur expérience de Compostelle selon leur histoire de vie et leur système de croyance. Qui sont ces gens qui marchent et pourquoi le font-ils ? Que représente le chemin ? Quel est le rôle de cette expérience dans le parcours biographique des individus ? Cette expérience a-t-elle forcément une structure initiatique ? Et, si tel est le cas, cette structure est-elle influencée par la littérature ? J'ai souhaité interroger le « chemin de Saint-Jacques » ou « *camino* » comme réalité multiforme : sociale, religieuse, spirituelle, folklorique, mythologique, mais également géographique, touristique et économique.



Saint-Jacques de Compostelle, ou Santiago de Compostela, constitue l'un des trois grands pèlerinages du christianisme, avec les pèlerinages de Rome et Jérusalem. Pratique commune à de nombreuses civilisations, le pèlerinage peut prendre diverses formes et variations. Quatre fois en douze ans, le pèlerinage de la Kumbh Mela en Inde, par exemple, rassemble plus d'une centaine de millions de pèlerins, faisant de cet événement le plus grand pèlerinage au monde. Quelques milliers de kilomètres plus loin, le pèlerinage à la Kaaba (la Mecque) est même l'un des cinq piliers de l'islam, qu'il convient d'effectuer au moins une fois dans sa vie.

En Europe, de nombreux pèlerinages rassemblent les individus autour de lieux d'apparition de la Vierge, comme Lourdes en France ou Fatima au Portugal. Le pèlerinage de Saint-Jacques a, quant à lui, une importance d'autant plus grande qu'il fait partie des trois grands pèlerinages du christianisme. Si les débuts du pèlerinage de Saint-Jacques sont situés vers le XIII^e siècle, le phénomène a connu un véritable boom dans les années quatre-vingt, lorsque le pape Jean-Paul II effectua en personne le pèlerinage et décrivit Compostelle comme composante des racines de l'Europe. (Zapponi, 2011 : 59). Actuellement, plusieurs centaines de milliers de personnes se rendent à Santiago chaque année, tous points de départ confondus.

Les chemins de Saint-Jacques se découpent en plusieurs milliers de kilomètres de chemins balisés dans toute l'Europe. Les pèlerins parcourent le chemin le plus généralement à pied ou à vélo. Tout pèlerin qui commence le voyage doit se procurer une crédentiale, sorte de « passeport » du pèlerin, qu'il fait tamponner tous les jours et qui permet de prouver son passage dans chaque ville-étape. Ce document sert ainsi à attester du statut de pèlerin, et est indispensable pour accéder à la plupart des hébergements destinés aux pèlerins qui ponctuent l'itinéraire.



Exemple de crédenciale complétée (Camino Francés)

La crédenciale permet également d'obtenir des réductions dans divers endroits au cours du voyage : musées, restaurants... Une fois arrivé à Santiago, le pèlerin se rend alors à l'Office des Pèlerins afin d'obtenir sa Compostela, un « diplôme » en latin attestant son entreprise du pèlerinage. Pour obtenir ce document, il suffit d'avoir effectué au minimum les 100 derniers kilomètres du pèlerinage à pied, ou les 200 derniers kilomètres à vélo.



Códice Calixtino

Capitulum huius
Almae Apostolicae
et Metropolitanae Ecclesiae
Compostellanae, sigilli Altaris
Beati Iacobi Apostoli custos, ut
omnibus Fidelibus et Peregrinis ex toto terrarum
Orbe, devotionis affectu vel voti causa, ad limina
SANCTI IACOBI, Apostoli Nostri, Hispaniarum
Patroni et Tutelaris convenientibus, authenticas
visitationis litteras expediat, omnibus et singulis
praesentes inspecturis, notum facit:

SIANTALA PICCHIOTTINO

hoc sacratissimum templum, perfecto itinere
sive pedibus sive equitando post postrema centum
milia metrorum, birota vero post ducenta, pietatis
causa, devote visitasse. In quorum fidem praesentes
litteras, sigillo eiusdem Sanctae Ecclesiae munitas,
ei confert.

Compostellae die 24 mensis Iulii Anno Sancto Dni 2022



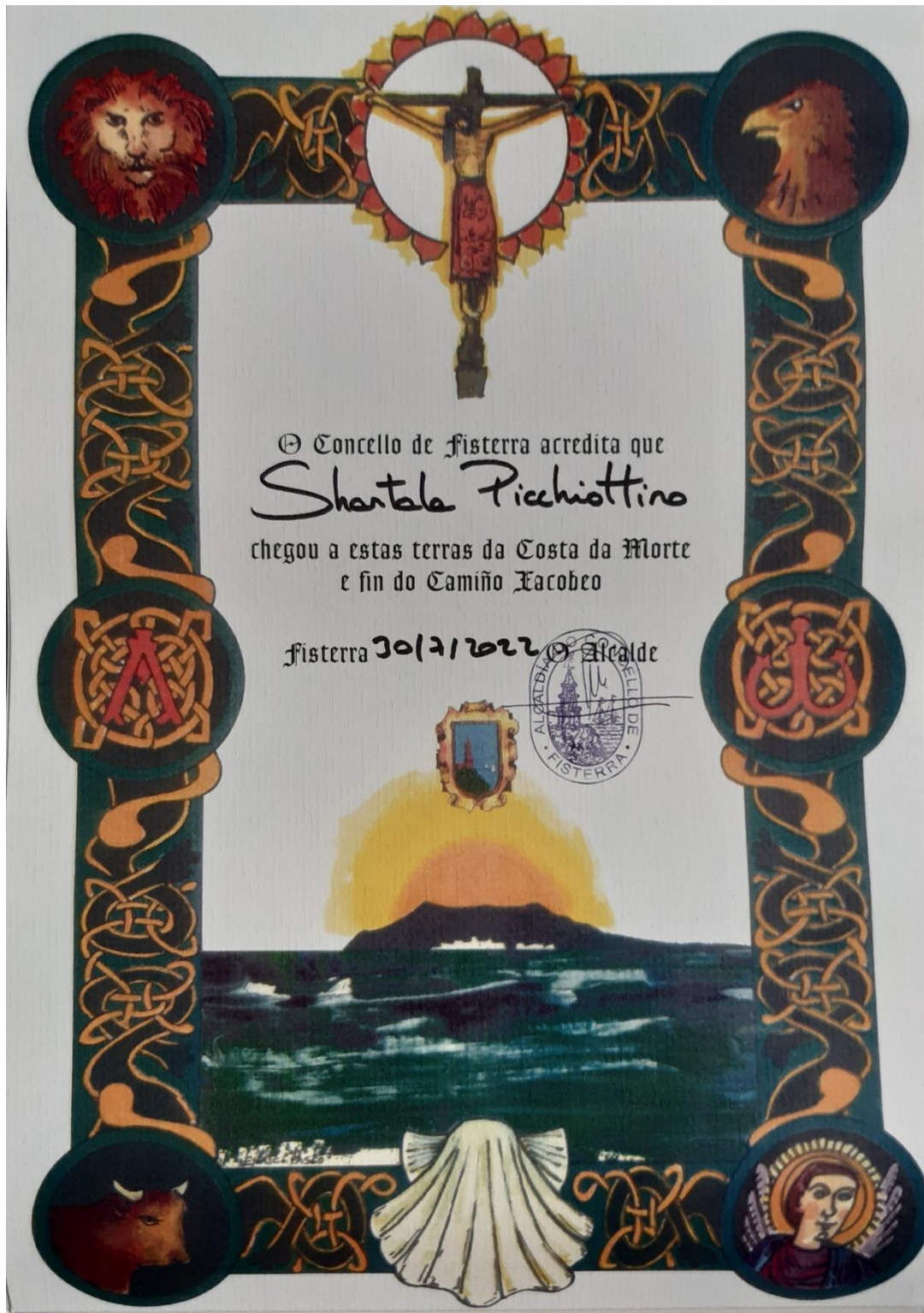
José Fernández Lago
Decanus S.A.M.E. Cathedralis Compostellanae

Compostela obtenue au Bureau des Pèlerins de Santiago



Muxiana, obtenue à Muxia

La Muxiana et la Finisterrana sont deux autres formes de « diplômes » qu’il est possible de se procurer une fois à Muxia et Fisterra, sur la côte galicienne, deux autres villes phares du pèlerinage de Saint-Jacques.



Finisterrana, obtenue à Fisterra

Serait donc pèlerin tout individu qui se rend à Saint-Jacques. La réalité est pourtant plus complexe. Dans les travaux anthropologiques consacrés au pèlerinage de Saint-Jacques, l'un des plus emblématiques est certainement celui d'Elena Zapponi. Cette dernière s'est justement

interrogée de la façon suivante : « Compostelle est-il un pèlerinage, et tous les marcheurs qui s’y engagent sont-ils des pèlerins ? » (Zapponi, 2011 : 29). En effet, la population des pèlerins ne répond pas en majorité à une motivation religieuse traditionnelle, et définir un pèlerin au XXI^e siècle n’est pas chose aisée. En Espagne, le *Camino* fait partie du patrimoine national espagnol, à l’intersection de l’entreprise religieuse, de l’institution touristique et de la pratique sportive (*Ibid.* : 44). Les pèlerins qui se rendent à Compostelle viennent aujourd’hui du monde entier, et plus seulement d’Europe. Et, si la motivation religieuse n’est pas la première citée par les pèlerins arrivant à Santiago, la popularité du pèlerinage n’en n’est pas moins importante. Les auteurs qui se sont penchés sur le phénomène s’accordent sur les quelques invariants que l’on retrouve chez les pèlerins de Saint-Jacques.

En prenant la route de Compostelle, le pèlerin serait souvent motivé par un évènement déclencheur, un évènement biographique précis qui « décide à partir en quête d’un réajustement de l’équilibre bouleversé » (Zapponi, 2011 : 26). Lagarde et Rayssac remarquent également que Compostelle est envisagé comme une forme de thérapie pour de nombreux individus « en souffrance », cherchant à se reconstruire après le décès d’un proche, une maladie grave, un burnout ou une rupture amoureuse par exemple (Lagarde et Rayssac, 2021 : 5). Partir à Saint-Jacques répond donc parfois à un besoin de reconstruction identitaire. Selon Zapponi, une réinvention de soi devient alors possible, au travers de cette nouvelle identité de pèlerin, comme dans un jeu de rôle (Zapponi, 2011 : 26). Selon la tranche d’âge, le pèlerinage ne répond pas aux mêmes besoins et peut s’organiser selon différentes modalités. Les jeunes adultes sont en phase de transition, et leur pèlerinage arrive au moment où ils ont besoin de « prendre du temps ». Les adultes actifs, eux, font en général le chemin en plusieurs portions de quelques semaines, parfois suite à un deuil ou un divorce, mais le plus souvent animés par la volonté de couper avec le rythme professionnel et les obligations quotidiennes. Les adultes retraités, qui ont davantage de temps libre, font plus volontiers le chemin en une seule fois, et disent souvent leur besoin de prouver leur propre valeur, notamment physique (Zapponi, 2011 : 30). Pour David Le Breton, Compostelle est aujourd’hui une « quête personnelle de spiritualité » associée à une volonté de rupture avec le rythme de vie contemporain ». (Le Breton, 2000 : 153). Le pèlerinage arrive donc généralement au moment où il y a besoin d’un réajustement de l’équilibre quotidien perturbé et à des âges critiques de la vie. Le pèlerinage devient alors un lieu de transition personnelle et un espace social de réaffirmation identitaire.

L’étymologie du mot « pèlerin » transmet l’idée d’une coupure et d’un éloignement : le *peregrinus* est l’étranger, celui qui vient d’un autre pays. Le mot pèlerin peut également être

associé à *per agros*, « à travers les champs ». Le pèlerin est celui qui voyage, celui qui n'est pas du pays. Pendant la période que dure le pèlerinage, le pèlerin et cet autre qui vient d'ailleurs. C'est un exilé, un « être-frontière » comme le disait Claude Gaignebet. Il n'est plus réellement un citoyen comme les autres, et le temps de quelques semaines ou quelques mois, il ne fait plus partie du monde selon les mêmes modalités que les autres individus. Le pèlerin flotte entre deux mondes, il est presque mort-vivant, d'autant que le pèlerin historique n'était même pas sûr de rentrer chez lui.

Selon Elisabeth Claverie, le statut de « pèlerin » est un état à part entière, voire même un « état de grâce » (Claverie, 2003 : 348). A mon sens cet état de grâce constitue, en effet, un idéal effectivement expérimenté par certains mais ne peut être généralisé à la population des marcheurs.

Le pèlerinage pourrait donc se situer à l'intersection du voyage et, selon Zapponi, de la « quête d'un idéal matérialisé dans un lieu » (Zapponi, 2011 : 76). Le pèlerinage serait un lieu en soi, une parenthèse, un espace symbolique, lieu de production de sens où serait possible un réenchantelement du monde. Zapponi envisage le fait pèlerin comme une scène de théâtre prenant place dans un temps suspendu (*Ibid.* : 13). Cet espace permettrait au pèlerin de se mettre en scène lui-même, mais également de mettre en scène sa propre foi, son adhésion ou non au pèlerinage catholique. En marchant, le pèlerin aurait alors la possibilité de puiser dans le stock de mémoire du pèlerinage et d'y bricoler sa propre voie. Sous le « label » chrétien-catholique, différentes modalités du croire peuvent cohabiter et s'articuler sur la scène de Compostelle : christianisme militant, quête cosmique, tradition magique ésotérique (templiers) ou encore croyances celtiques (*Ibi* : 21). J'ajouterai à cette liste des éléments liés aux croyances New Age, reiki, mysticisme, hindouisme et bouddhisme également.

La pratique même de la marche peut être considérée comme un moyen métaphorique permettant une réinvention de soi. La « logique de l'étape » quotidienne tiendrait alors lieu de métaphore d'« aller de l'avant »/*andare avanti*, permettant le passage de seuils successifs et constituant ainsi un rite d'initiation. Dans la dynamique de la marche, la souffrance du corps est fréquemment citée comme une éthique, et la transcendance de la douleur constitue un thème récurrent sur Compostelle. Zapponi souligne que l'on observe souvent une combinaison libre de cette thématique doloriste et du culte de la performance individuelle (Zapponi, 2011 : 116). Si Compostelle est un lieu qui permet la mise en scène de soi, et notamment la mise en scène de soi comme héros, la douleur devient alors une étape initiatique, un moyen d'accéder à un

autre état (*Ibid.* : 118). Dans les discours des pèlerins, cette idée peut transparaître : « si tu arrives à marcher une semaine ou dix jours, après quelque chose se passe, c'est différent, tout devient facile » (sic). J'ai personnellement constaté ce que Zapponi appelle une « esthétique raisonnable de la peine » : il ne faudrait pas que ce soit « trop facile », mais la souffrance inutile et extrême est considérée comme absurde : « c'est quand même pas le bain, personne nous oblige à le faire » (sic).

La marche renvoie également à une éthique romantique et contemplative, souvent associée à la méditation, au rapport à la nature et à l'ascèse, et véhiculée par des poètes tels qu'Henry David Thoreau (Thoreau, 1862). Le pèlerin est nu face au monde, affirme David le Breton : « La marche dénude, dépouille, elle invite à penser le monde dans le plein vent des choses et rappelle à l'homme l'humilité et la beauté de sa condition » (Le Breton, 2000 : 153).

De nombreux individus affirment d'ailleurs que leur but n'est pas d'atteindre le sanctuaire mais bien de faire le chemin, que le plus important, c'est de marcher voilà tout. Zapponi affirme alors qu'il existe deux modalités de cheminement : un but traditionnel orienté vers la cathédrale et un but orienté vers le chemin lui-même (Zapponi, 2011 : 23). A mon sens, cela n'est pas aussi arbitraire, et une palette de nuances peut s'observer entre ces deux buts et cohabiter au sein d'un même individu.

Du fait de son état, le pèlerin obéit à une « logique spatiale de l'ailleurs » et à un régime temporel différent, celui de l'exception (*Ibid.*: 137). Dans ce contexte, on observe une oscillation entre dimension religieuse et dimension du merveilleux. Le pèlerinage, tel un décor de théâtre, évoque quelque chose du l'ordre de l'épique, du merveilleux, du mythologique (*Ibid.* : 136). Zapponi affirme même que le pèlerin se trouve plongé dans une « atmosphère de liberté carnavalesque » (*Ibid.*: 26). Il faut comprendre ici le mot « carnavalesque » au sens populaire et non anthropologique du terme, et cette notion me semble particulièrement appropriée au *Camino Francés*. Je rejoins ici Zapponi lorsqu'elle propose de penser Compostelle comme une scène ouverte, rassemblant aussi bien un public catholique qu'un public à appartenance religieuse « à la carte » (*Ibid.* : 59). Il s'agirait également d'un espace où des signifiés nouveaux peuvent être accolés à des signifiants religieux traditionnels (*Ibid.*: 197). Zapponi affirme : « Les marcheurs décomposent et recomposent les notions religieuses de pénitence, de progression, d'évolution et de transcendance. Tandis que la mémoire religieuse et culturelle du pèlerinage est réélaborée à partir du sens individuel donné à la pratique pèlerine » (*Ibid.*: 132).

A mon sens, le point de vue de ces différents auteurs ayant écrit sur Compostelle est à considérer avec précaution. Ma critique principale à Zapponi peut être adressée à tous les autres : avoir basé leurs travaux uniquement sur le *Camino Francés* en Espagne. Si le *Camino Francés* est de loin le plus emprunté et le plus connu, il est dommage de limiter l'analyse d'un phénomène aussi large à un seul itinéraire. En gardant à l'esprit que les chemins de Saint-Jacques représentent plusieurs milliers de kilomètres dans de nombreux pays d'Europe, limiter leur analyse aux seuls 800km du *Camino Francés* me semble particulièrement réducteur et caricatural. Un gap très clair se dessine alors au détriment des autres itinéraires possibles. Les travaux disponibles dans la littérature ne permettent pas de rendre compte de la largeur et de la complexité de l'expérience pèlerine en tant que fait social total. Ainsi, je n'ai trouvé aucune étude comparative, qui étudierait le *camino* comme une ramification, rendant compte des variations de dynamique selon l'année, le mois, le pays, etc.

Si le *Camino Francés* est « mythique » et rassemble la majorité des pèlerins du monde, les pèlerins français quant à eux ont davantage tendance à partir du Puy-en-Velay ou de l'une des villes de départ les plus proches de chez eux. Le *Camino Francés* n'est donc qu'une possibilité parmi d'autres, il n'est qu'une portion du pèlerinage, et ne peut en aucun cas servir de base unique à l'analyse du phénomène Compostelle dans sa globalité.

Malgré cette lacune, l'enquête et les analyses de Zapponi forcent le respect, et elle formule des théories tout à fait pertinentes. Son terrain de recherche s'est déroulé sur le *Camino Francés*, en été, et également lors d'une année sainte. Elle a ensuite effectué une deuxième période de terrain comme hospitalière dans un refuge pour pèlerins pendant deux mois, toujours sur le *Camino Francés*. J'allais ainsi, sans le vouloir, répliquer partiellement les conditions de l'enquête de Zapponi. Dans l'espoir d'apporter de nouvelles données et d'avoir une vision plus large du pèlerinage, j'optais également pour l'une des voies françaises les moins fréquentées : la Voie de Tours.



Du fait de la nature même de ce terrain, l'observation participante a évidemment été au cœur de ma méthodologie, et ma participation poussée à ses derniers retranchements. Sur la route, dans les groupes de pèlerins, dans les gîtes, je participais en permanence. J'avais informé mes camarades de marche dès le premier jour que j'effectuais des recherches sur le pèlerinage de Compostelle, et cela n'a pas eu l'air de changer quelque chose pour eux. Au regard de ma

condition, égale à la leur, j'étais de fait, une pèlerine, et cette identité semblait prévaloir sur celle de l'étudiante en anthropologie. J'ai pu également mettre en pratique l'observation flottante, notamment dans des moments plus « passifs », dans des édifices religieux par exemples, ou sur les places des villages.

Les travaux d'Elisabeth Claverie sur le pèlerinage de Medjugorje en Bosnie-Herzégovine m'ont énormément inspirée, par sa constance et son investissement de plusieurs décennies sur un même terrain. Elle aussi s'est trouvée en permanence avec les pèlerins, non seulement sur le site du pèlerinage, mais également en voyageant en car avec eux depuis Paris et en partageant leur vie une fois sur place.

De même, l'ouvrage *Le Corps de la Passion* d'Emma Aubin-Boltanski s'est avéré une trame certaine dans la rédaction de cette enquête. J'espère ici arriver à m'inspirer du style de cet ouvrage, situé dans une approche pragmatique qui alterne restitution ethnographique et analyses théoriques, espérant en rendre la lecture rafraichissante tout en restant pertinente et anthropologique. Aubin-Boltanski propose également comme méthode l'idée de « théisme méthodologique », ou « croire pour l'enquête », que j'ai trouvé tout à fait intéressante. Elle affirme ainsi faire une anthropologie du doute en religion, et non une anthropologie de la croyance. Au lieu de nier l'existence du divin et des divinités, elle choisit, au contraire, de leur attribuer un statut dans l'enquête pour analyser leur rôle dans les interactions.

Pendant ce périple en deux parties, j'ai développé sans le vouloir une relation privilégiée avec deux pèlerins en particulier, un sur la Voie de Tours, et une sur le *Camino Francés*. Pour leur importance dans cette expérience de terrain, leurs deux portraits seront présents dans cette ethnographie. Tous deux ont souhaité que je conserve ici leurs vrais prénoms. Sur la Voie de Tours, j'ai eu la chance de marcher avec Joël, un retraité de soixante-neuf ans parti d'Arras, qui m'a rapidement considérée comme sa petite fille d'adoption. Nous avons marché plusieurs semaines ensemble, et même réorganisé nos étapes de façon à continuer en binôme. J'ai pu ainsi connaître son parcours de vie, et l'histoire très émouvante de son départ sur le *camino*. Sa présence sur le terrain a été marquante pour moi, et je suis très touchée qu'il m'ait autorisée à raconter son histoire.

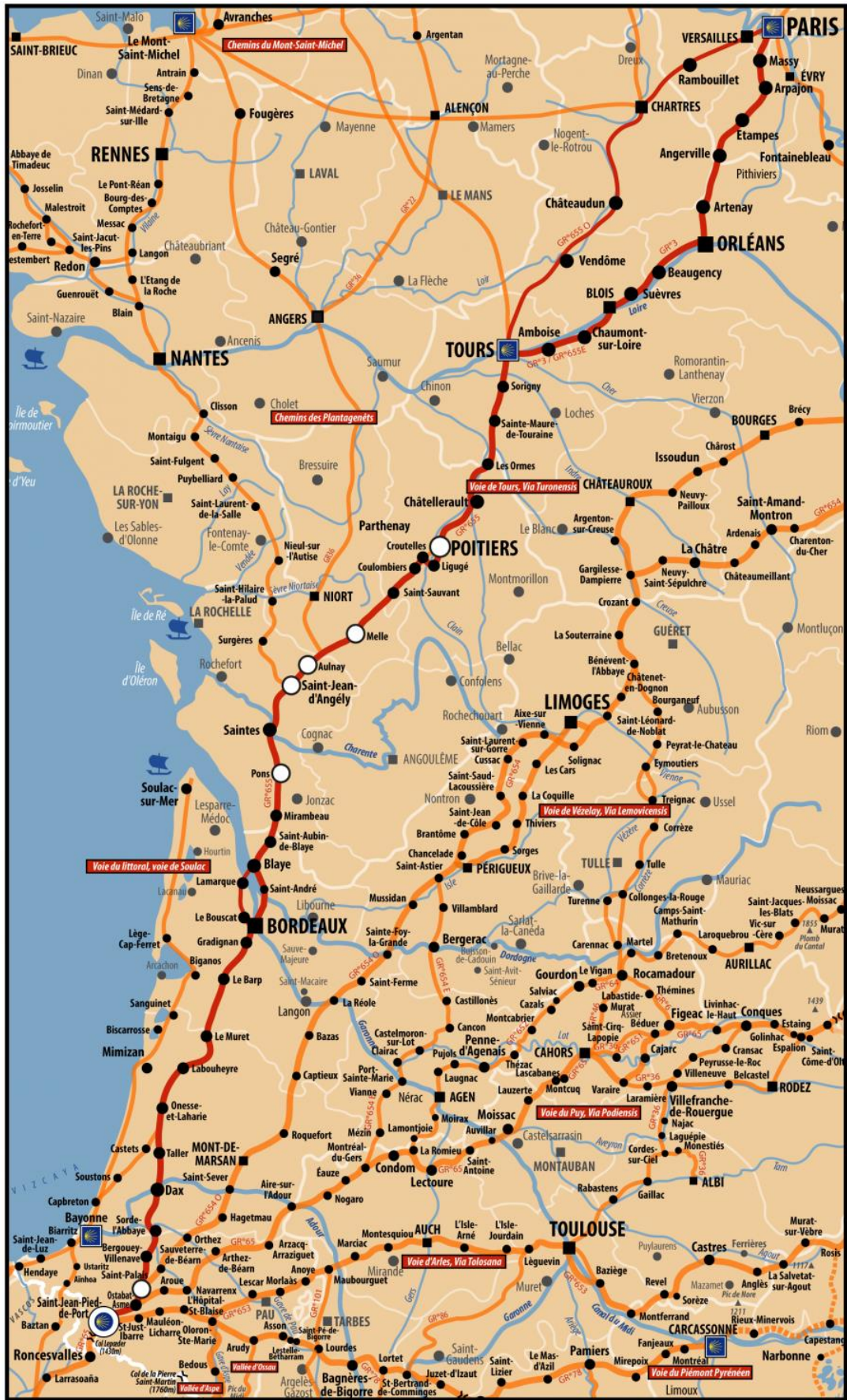
J'ai également eu un deuxième « binôme », sur le *Camino Francés* cette fois. Après avoir été « *adottata* » (adoptée) par un groupe d'italiens, je me suis liée d'amitié avec Giorgia, une italienne de trente et un ans, originaire de Rome et archéologue de formation. Nous avons immédiatement commencé à marcher ensemble et nous ne nous sommes plus quittées jusqu'à

Fisterra, 800km plus loin. Elle m'a également proposé « d'être dans mon mémoire », et c'est avec une grande joie que je projette d'articuler son portrait à celui de Joël. Des entretiens semi-directifs effectués avec Joël et Giorgia une dizaine de mois après le pèlerinage m'ont permis de compléter les données issues de mes observations de terrain, retranscrites quotidiennement dans un journal de bord. Il me semble tout à fait intéressant de mettre en parallèle ces deux personnes, différentes tant par leur classe d'âge, leur genre, leur nationalité, leur histoire de vie et leur motivation à marcher vers Compostelle. L'épaisseur biographique que j'espère transmettre au lecteur donnera à voir deux personnes, et deux *camino* bien différents.

Lors de récit, le lecteur pourra lire alternativement le « *camino* » ou le « chemin » pour désigner le chemin de Saint-Jacques. L'un et l'autre se valent pour désigner, non seulement la route, mais également le processus du pèlerinage en général. La définition du *camino* fera, de toutes façons, l'objet d'un chapitre. De la même façon, le lecteur pourra remarquer que j'emploie continuellement le *nous*, et ceci pour une bonne raison : les moments de vie collectifs ont été si présents, surtout sur le Camino Francès, qu'employer le *je* serait absurde dans la majorité des situations. J'emploierai donc le *nous* lorsque je parlerai de ce que mes camarades de marche et moi-même vivons, et le *je* lorsqu'il ne s'agit que de mon ressenti personnel.



Les chemins de Saint Jacques, bien qu'à ciel ouvert, constituent un ensemble ramifié de chemins empruntables dans toute l'Europe et menant à Santiago de Compostela, en Galice. Sept tronçons du chemin sont enregistrés au patrimoine mondial de l'UNESCO, de même que de nombreux édifices religieux sur la route. En France, quatre principaux chemins rejoignent l'Espagne, la *Voie de Tours* étant l'un des trois plus importants. J'ai donc emprunté d'abord la Voie de Tours jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, où je suis arrivée le 21 juin 2022. J'ai ensuite parcouru le *Camino Francès* jusqu'à Santiago, où je suis arrivée le 24 juillet pour les célébrations relatives à l'année jubilaire. Je suis ensuite repartie à pied jusqu'à Muxia et Fisterra (arrivée le 30 juillet), sur la côte de Galice, considérées comme des fins historiques et alternatives au pèlerinage.



Tracé de la Voie de Tours



Tracé du Camino Francés

Hormis le « plein air » (portions du chemin), une grande partie de mon enquête s’est aussi déroulée dans les structures d’hébergement destinées aux pèlerins. Ces structures d’accueil se déclinent en trois principales catégories :

- Les gites municipaux et leur équivalents espagnols : albergue municipal et *Xunta de Galicia* (en Galice), gérés par des employés municipaux rémunérés ;
- Les gites paroissiaux et *albergue parroquial* en Espagne ; gérés par des religieux, religieuses ou des laïcs bénévoles (le plus souvent par groupes de nationalité et issus d’une association jacquaire) ;
- Les gites privés enfin, gérés par des employés et propriétaires privés.

Ces hébergements proposent en général un prix fixe (allant de 5 à 25 euros la nuit) -les structures municipales étant les moins chères- ou bien proposent une contribution en *donativo*, c’est-à-dire « donnez ce que vous pouvez » ou « donnez ce que vous voulez ». Les accueillants (surtout bénévoles) sont appelés « hospitaliers » (*hospitaleros* en Espagne). Pour devenir hospitalier bénévole, il est normalement obligatoire d’avoir soi-même effectué le pèlerinage et obtenu la Compostela en conséquence. Sur la Voie de Tours, les infrastructures municipales sont encore peu nombreuses. Il est donc habituel de devoir dormir en chambres d’hôtes ou chez des particuliers proposant la demi-pension pour 30 ou 35 euros. Certains particuliers proposent aussi un accueil en *donativo*. Sur le *Camino Francés*, les solutions d’hébergement sont multiples et je n’ai pas entendu parler d’un équivalent à cet accueil « en famille ».



Fonctionnement de l'accès au refuge de Saint Paul les Dax, 15 juin 2022

D'une certaine façon, cette enquête se découpe en deux parties, tant la Voie de Tours et le *Camino Francés* sont différents dans leur organisation, leur ambiance, leur dynamique et leur fréquentation. Alors que sur la voie de Tours, j'ai marché parfois seule ou accompagnée de 1 à 4 pèlerins, j'en ai côtoyé plusieurs centaines par jour sur le *Camino Francés*. Le *Camino Francés* est la portion de chemin la plus célèbre, et constitue un écosystème beaucoup plus clôt que d'autres voies comme la Voie de Tours. Le *Camino Francés* est emprunté chaque année par près d'un demi-million de personnes du monde entier, venues souvent en avion spécialement pour marcher quelques trois ou quatre semaines sur ce *camino* mythique.

Après le dépouillement de la Voie de Tours, le *Camino Francés* a constitué une accélération, une effervescence, une plongée vertigineuse dans une foule plurinationale et multiculturelle se rendant à Santiago. De plus, l'année 2022 était une année sainte pour le pèlerinage de Compostelle, expliquant un nombre plus important de pèlerins. Aussi appelée « année jubilaire », « année jacquaire », « année compostellane », ou « *ano santo Xacobeo* » en galicien, l'année Sainte correspond aux années où la Saint Jacques, le 25 juillet, tombe un dimanche. Initialement, l'année Sainte avait bien eu lieu en 2021, mais pour cause de covid le Pape François avait annoncé la reconduction de l'année jubilaire en 2022 également. L'Apôtre Jacques, saint patron de l'Espagne, y est fêté avec ferveur chaque année, mais encore d'avantage lors des années saintes. Mon but était également d'assister aux célébrations du 25 juillet à Santiago et observer les particularités que cela pourrait avoir sur le déroulement du pèlerinage.

Les marcheurs, ou « pèlerins », ont constitué une grande partie de ma population d'enquête. En effet, et surtout sur le *Camino Francés*, la majorité de mes interlocuteurs ont été des pèlerins. Ces personnes cheminaient en solitaire, en couple, ou bien avec une association, groupe paroissial ou groupe d'amis (amis partis ensemble ou amis rencontrés « sur le *camino* »). Sur la Voie de Tours, j'ai surtout côtoyé des marcheurs français, mais aussi des Allemands venus à pied d'Allemagne, et quelques belges et hollandais (en général à vélo). Sur le *Camino Francés*, tout est démultiplié, et un nombre très important de pèlerins se trouvent chaque jour à la même étape. Les phénomènes sociaux sont donc de plus grande ampleur, et j'ai assisté à la création de groupes dès les premiers jours après Saint-Jean-Pied-de-Port. Dans ces groupes, constitués d'un noyau dur de quelques personnalités plus extraverties et « liantes », se trouvent quelques binômes, ou bien encore quelques individus plus solitaires, de sorte qu'un groupe est en constante mutation, et peut s'agréger, se désagréger et se réorganiser au fil des étapes. Les individus du groupe peuvent marcher tous ensemble, mais ce n'est pas toujours le cas. Du fait du rythme de marche et du désir de solitude des différents membres, les groupes se reconstituent surtout le soir, autour du repas partagé dans les auberges ou au restaurant du village, lequel propose invariablement un « *menù de peregrino* ».

En dehors des enquêtés « pèlerins », se trouve également la catégorie des « installés » : les riverains, les employés municipaux ou gérants d'auberges privées, les particuliers faisant *donativo* chez eux, les religieux et religieuses, ainsi que hospitaliers bénévoles. En changeant d'endroit chaque jour, il est difficile de lier des liens pérennes avec des « installés », et notamment avec les hospitaliers. Comme décrit par Elena Zapponi, les marcheurs et les

« installés » se trouvent dans deux dynamiques complètement différentes, dans deux mondes séparés : il y a ceux qui marchent, et ceux qui restent.

Avec les pèlerins à vélo, la relation est similaire, à la différence qu'eux aussi sont en chemin vers Santiago. S'il est possible de partager des moments de vie collective avec les cyclistes, cela prend fin dès le lendemain matin, car marcheurs et cyclistes évoluent dans deux temporalités différentes au regard du moyen de locomotion. Il m'est donc arrivé de créer des liens avec des pèlerins à vélo, mais de façon beaucoup plus éphémère qu'avec les marcheurs.



Un terrain de cette durée et dans ces conditions questionne évidemment la notion d'éthique. Ethnographier les chemins de Saint-Jacques semble ridiculement facile au premier abord. En effet, ce terrain est totalement accessible et à ciel ouvert. Il n'y a aucun organisme à qui demander l'autorisation d'enquêter, et donc aucun motif de refus d'accès au terrain. Les pèlerins de Compostelle peuvent donc être une cible facile pour qui se sent de marcher un peu. De fait, n'importe qui peut acheter une crédentiale, se déclarer pèlerin et emprunter les chemins de Saint Jacques. Un sac à dos, des chaussures et vous voilà déjà à dormir avec vos enquêtés dans les dortoirs, manger à leur table, à écouter leurs joies et leurs souffrances.

S'il était facile d'accéder au terrain, le terrain en lui-même peut être objectivement décrit comme difficile, surtout physiquement. Les conditions extérieures ont été tantôt excellentes tantôt extrêmes. Marcher sept heures par jour n'est pas un exercice habituel pour la majorité des personnes, moi y compris. Il semble tout le même important de faire comprendre au lecteur les conditions dans lesquelles se sont déroulées ce terrain, afin de mettre en contexte la suite du récit. Pendant deux mois et demi, j'ai vécu dans les mêmes conditions que mes « enquêtés ». Comme eux, j'ai attrapé des ampoules et des cors aux pieds. Comme eux, j'avais parfois si mal que je boitais le soir. J'ai eu froid la nuit, et très chaud la journée, à me trouver au bord du malaise, avec jusqu'à 42°C en France et jusqu'à 44°C en Espagne. Sur le *Camino Francés*, nous nous levions à 5h presque tous les jours, voire plus tôt, pour tenter en vain d'échapper à la chaleur. Certaines auberges étaient tellement sales que j'ai attrapé des verrues ; il y avait parfois plus d'une centaine de personnes dans le même dortoir, et pas de portes aux douches. L'un des avantages de ces conditions de vie a été de partager véritablement, jour et nuit, le quotidien des pèlerins de Saint-Jacques. Puisque je faisais tout comme les autres, ma présence n'a absolument pas été perçue comme intrusive. Être passée par les mêmes étapes et les mêmes états que mes enquêtés est à ce jour un bonus pour la compréhension des différentes dynamiques

qui sous-tendent ce pèlerinage. Je suis passée par toutes sortes d'émotions vis-à-vis de mon objet d'étude et de mes camarades de marche : agacement, colère, frustration, joie... Cette période de terrain a donc été assez intense. Au regard du sujet d'étude et du terrain, cela ne semble pas pouvoir en être autrement. Enquêter ainsi a été un réel privilège, car cela a permis d'expérimenter les mêmes conditions de vie que les enquêtés. Dans le même temps, il était d'autant plus difficile d'être capable de prendre du recul par rapport à la situation. Être « dans le bain » en permanence a aussi ses difficultés, étant donné l'absence d'intimité. Il est ainsi difficile de garder une « distance critique » entre vous et l'objet d'étude lorsque cet objet d'étude dort dans un lit superposé à moins d'un mètre de vous toutes les nuits.



Vue depuis mon lit, El Burgo Ranero, 9 juillet 2022

Dans un tel terrain, il est impossible de ne pas participer. Du fait de l'intensité du quotidien, le statut de pèlerin prime sur le statut d'anthropologue, et finalement la participation prend toute la place. Même en tentant de garder de la distance, un investissement émotionnel est d'une manière ou d'une autre inévitable. En étant actrice de mon enquête à ce point, il était également difficile de me décentrer de ma propre douleur et de ma propre expérience. Marcher autant, grimper des cols, souffrir de la chaleur tous les jours me faisait même parfois oublier que j'étais en train d'enquêter.

Parfois, j'ai été tentée de freiner la création des amitiés, freiner mon attachement à certaines personnes, par peur de « rater » cette enquête, mais j'ai fini par accepter cette double casquette.

Il m'a littéralement été impossible de garder de la distance avec mes camarades de marche. J'ai donc pris le parti de les considérer d'abord comme des camarades de marche, et ensuite comme des enquêtés. J'ai appris à savoir accueillir les discussions d'ordre spirituel ou religieux en favorisant un climat de confiance et de non-jugement. J'ai surtout respecté le silence de mes interlocuteurs, préférant plusieurs heures de marches silencieuse côte à côte à un enchaînement de questions. J'ai respecté les règles implicites du pèlerinage, et particulièrement la règle du droit au silence, qui veut que personne n'est tenu de donner des informations sur sa vie ou ses croyances à moins qu'il ne le souhaite. Quand on fait Compostelle, l'intimité est un droit et les questions indiscrettes sont prohibées. C'est ainsi que j'ai marché un mois avec Giorgia sans chercher à creuser ses motivations, sans tenter de percer ses mystères. Cette règle implicite oblige à beaucoup de finesse dans les interactions, notamment dans les premiers temps qui suivent la rencontre. Ce terrain a également travaillé ma patience, car il m'a fallu tenter de conserver une égalité d'humeur, par respect pour les autres, pour ne pas heurter leurs sentiments et ne pas compromettre le bon déroulé de l'enquête. Impossible d'être un anthropologue vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai donc pris le parti d'analyser ma position et me suis considérée comme une actrice à part entière, tentant d'observer mon rôle dans les interactions et mon impact sur les situations qui m'entouraient.



*Pause dans l'un des nombreux food-trucks du camino, après Carrion de los Condes
7 juillet 2022*



J'ai choisi de découper ce mémoire comme les étapes successives d'un itinéraire. La première partie sera donc consacrée à la Voie de Tours. J'y proposerai d'abord une analyse du moment de préparation au départ, notamment une revue de la littérature jacquaire et questionnerai son influence sur les représentations individuelles et collectives du pèlerinage. Je présenterai ensuite Joël, mon compagnon de marche de la Voie de Tours. J'aborderai également l'importance de la notion de temps et d'espace dans l'expérience pèlerine et proposerai plusieurs pistes d'interprétations de ce qu'est le *camino*. Au travers de morceaux de journal, je donnerai au lecteur un aperçu fractionné de la Voie de Tours, en y décrivant un paysage humain marqué de nébuleuse ésotérique. Je consacrerai ensuite un chapitre aux questions de définition et de catégorisation autour de la figure du pèlerin.

Dans une deuxième partie, j'inviterai le lecteur à se joindre à moi sur le *Camino Francès*, et je lui présenterai d'abord les particularités de cet itinéraire ainsi que ma principale compagne de marche : Giorgia. J'aborderai également le sujet du paysage religieux du *Camino Francès*, ainsi que le vécu spirituel et religieux des pèlerins, notamment leur rapport à la chrétienté. J'évoquerai ensuite la thématique des mythes et légendes du *camino*. J'aborderai ensuite le *Camino Francès* sous l'angle du patrimoine : patrimoine matériel et immatériel. A la fin de cette partie, je me livrerai à une description des dynamiques différentielles des 100 derniers kilomètres du *camino*, et sur l'arrivée à Santiago.

Pour finir, je parlerai des deux dernières étapes : Fisterra et Muxia, et proposerai une analyse de ces lieux comme étant « solutions alternatives » au pèlerinage.

Partie 1 : Voie de Tours

Chapitre 1 : Romans jacquaires

22 novembre 2021. Bordeaux. Six mois avant le départ. « *Dans les conversations autour de moi, j’observe que le sujet de Compostelle fait toujours écho. C’était inévitable. Le même scénario se reproduit dès que je mentionne le pèlerinage : les gens s’empressent de mentionner qu’un proche, un collègue, le beau-frère d’une connaissance, « l’a fait ». Les yeux brillent, ils lancent des noms de ville, s’imaginant sincèrement m’apprendre quelque chose de nouveau. La même configuration se reproduit invariablement. Tout le monde connaît quelqu’un qui « l’a fait », beaucoup y ont « pensé », « voulaient le faire » mais n’ont finalement pas entrepris le pèlerinage, souvent par manque de temps ou à cause d’un problème de santé. Même les non-marcheurs ont un conseil à donner. Les informations pleuvent, parfois contradictoires. Le nom de Saint-Jacques de Compostelle évoque systématiquement quelque chose chez mes interlocuteurs, et l’on s’empresse de me conseiller un film ou un roman sur le sujet. »*



Dans les mois précédant mon départ, j’ai eu l’occasion d’observer un phénomène quasi systématique. Chez les non-pèlerins, Compostelle renvoie en général à deux choses : soit à un témoignage « vivant » incarné dans la personne d’un proche ayant effectué le pèlerinage, soit à un témoignage « écrit », presque invariablement un roman ou récit de voyage destiné au grand public. Soit les deux, bien sûr.

Elena Zapponi décrit les anciens pèlerins comme jouant un rôle de passeurs d’information dans ce discours de bouche à oreille. Les anciens pèlerins y transmettent alors des informations d’ordre pratique - quels itinéraire emprunter, quelle belle étape faire absolument, comment préparer son sac à dos et prendre soin de ses pieds – mais également d’ordre plus spirituel, en partageant leur propre ressenti, émerveillement, ou expériences mystiques. Tels des conteurs, les anciens pèlerins transmettent un émerveillement autour de l’expérience Compostelle. Zapponi propose même le concept de « circularité de fabulation » : un mécanisme d’enchantement réciproque entre celui qui raconte et celui qui écoute (Zapponi, 2011: 62). Ce mécanisme répondrait à la demande de rêverie de la part des futurs pèlerins. Cette rêverie qui précède le départ se base sur l’anticipation de l’expérience du pèlerinage, ainsi que sur sa romantisation (*Ibid.*: 62).

Les romans ou récits de voyages traitant du pèlerinage de Saint-Jacques jouent également un rôle majeur dans bon nombres de déclics qui précèdent le départ. Les références qui m'ont été le plus citées sur le *Camino* sont un film : *The Way*, ainsi que le fameux *Le Pèlerin de Compostelle* de Paolo Coelho. De plus, même les non-pèlerins qui n'ont aucunement l'intention de partir à Compostelle, sont intarissables de références : le film *Saint-Jacques la Mecque*, ou encore le roman de l'académicien Jean-Christophe Rufin : *Immortelle randonnée, Compostelle malgré moi*.

A l'annonce de mon départ, mes proches s'empressèrent de me mettre quelques-uns de ces ouvrages entre les mains. Je m'en suis d'abord trouvée profondément agacée, et j'ai tenté de leur faire comprendre que l'on n'écrit pas un mémoire d'ethnographie en lisant des romans. Imaginons les proches de Jeanne Favret-Saada lui conseiller le visionnage de *Ma Sorcière bien aimée*. Pourtant, je me trompais. La place occupée par ce que j'appelle la « littérature jacquaire » est immense. Non seulement chez les non-pèlerins, en formant les représentations individuelles et collectives autour du pèlerinage de Saint-Jacques, mais aussi dans le déclenchement d'une vocation pèlerine, en créant un déclic et inspirant les marcheurs à se lancer vers Compostelle. Bien que ces ouvrages ne constituent en rien des références scientifiques, ils n'en forment pas moins un corpus de références « populaires » qui a une influence directe sur les enquêtés, et mérite donc d'être pris en compte comme matériel ethnographique. Je me suis donc attelée à la lecture de quelques références, me concentrant sur les plus célèbres.

Le roman de Paolo Coelho est bien sûr un incontournable. J'évoquerai également cet ouvrage lorsque je traiterai le sujet du *Camino Francès*, tant la présence de l'œuvre de Coelho y est observable. Sur le *Camino Francès*, de nombreux marcheurs -dont beaucoup de Brésiliens- m'ont dit être partis suite à la lecture du livre. De la même façon, je ne compte plus le nombre de propriétaires espagnols qui mentionnent que Coelho a dormi ou mangé dans leur établissement. Le best-seller *Le Pèlerin de Compostelle* se passe sur le *Camino Francès*. Il y est question d'un homme, membre d'un groupe spirituel appelé la Tradition qui entreprend le pèlerinage depuis Saint Jean-Pied-de-Port pour trouver une épée magique, afin de réussir la dernière étape de son initiation. C'est donc tout naturellement qu'il croise sur le *Camino Francès* des démons, des mages, des chiens maudits, qu'il performe des rituels dans des châteaux Templiers, et retrouve la fameuse épée avant de rallier Santiago en bus. Le recouvrement entre le personnage du roman et Paolo Coelho lui-même y est flou. Si Coelho s'inspire de son pèlerinage dans son roman, difficile de savoir ce qui y relève de la fiction ou

de sa propre expérience. Le roman de Coelho semble mythique, au sens propre comme au figuré, et constitue à mon sens un mythème du « mythe Compostelle », d'autant plus sur le *Camino Francès*.

Les autres romans jacquaires sont cependant moins mystiques et moins « barrés » (sic) que celui de Coelho, quoique la trame reste structurellement la même.

J'ai donc choisi de consacrer quelques lignes à l'analyse de l'ouvrage français qui m'a été le plus cité. Il s'agit du livre *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, de Jean-Christophe Rufin, « de l'Académie Française » précise la couverture. Dans ce récit, Rufin décrit son périple à pied, depuis Hendaye jusqu'à Santiago. Alpiniste et habitué au bivouac, Rufin se lance sur les chemins de Saint-Jacques dans l'idée de se défaire de ses habitudes luxueuses et de « se retrouver ». Il emprunte le *Camino del Norte*, deuxième itinéraire le plus populaire d'Espagne, moins fréquenté que le *Camino Francès*, car réputé plus difficile et moins historique. Au fil des étapes, Rufin marche toujours seul, évite les dortoirs trop fréquentés, alternant quelques nuits en tente aux nuits dans des petits hôtels. Ce n'est qu'à la fin du voyage qu'il commence à passer du temps avec d'autres pèlerins. Ce détail aura son importance dans la suite de mon propos.

L'ouvrage de Rufin est populaire, surtout chez les non-pèlerins. Bizarrement, je n'ai jamais rencontré un seul pèlerin qui m'en recommande la lecture. Le titre d'académicien tend à impressionner les lecteurs, qui parlent de Rufin comme de « quelqu'un de sérieux » (sic), de brillant, et surtout d'objectif. Ils tiennent ainsi son récit pour également objectif.

La lecture m'a profondément questionnée. Dès les premières lignes, le lecteur perçoit la haute opinion que Rufin semble avoir de lui-même. Impossible, d'ailleurs, d'oublier que Rufin est académicien, car ce dernier ne manque pas de le rappeler au fil des pages. Dans un style d'écriture mêlant paradoxalement la prétention et la naïveté, Rufin se livre à une série d'affirmations tranchées concernant le pèlerinage, la psychologie des marcheurs ou la spiritualité universelle.

Certaines généralités qu'il relève s'avèrent plutôt exactes, et je suis en mesure de les confirmer moi-même. C'est le cas lorsqu'il relève le « solide mépris du « vrai » pèlerin pour le faux » (Rufin, 2013 : 12), une dichotomie importante qui a également été traitée par Zaponni et à laquelle je consacrerai un chapitre. Rufin ne ment pas non plus en disant que « Le pèlerin de Saint-Jacques (...) n'est pas toujours pauvre, loin s'en faut, mais se comporte comme s'il l'était » (Rufin, 2013 : 11). En effet, l'idéal de pauvreté est plutôt répandu par les marcheurs, de même que le fantasme du dépouillement, incarné dans la figure de Saint-François d'Assise,

cité par de nombreux pèlerins. Rufin parle même de « clochardisation du marcheur » et n'hésite pas à se qualifier de « clochard céleste » (Rufin, 2013 : 128).

Cependant, lorsque Rufin parle des autres, c'est toujours avec un mépris palpable. Sale, fatigué, dormant dehors, en proie aux mêmes souffrances que la plèbe, il semble qu'il ne pouvait pas tomber plus bas. Difficile alors de comprendre comment Rufin, qui reste seul la plupart du temps et ne fraternise pas avec d'autres pèlerins peut se livrer à des généralités concernant l'expérience des autres, et notamment leur expérience spirituelle. Il n'hésite pourtant pas à le faire : « la magie entêtante de la prière nous avait tous saisis » (Rufin, 2013 : 66) dit-il en décrivant une messe, mais encore : « que l'on soit croyant ou non, on laissera son esprit plonger dans cette eau pure [la mystérieuse présence du divin] et l'on connaîtra cette sorte particulière de baptême que constitue la manifestation de la transcendance au cœur de son être » (*Ibid* : 139).

Le critère de l'objectivité, retenu par les lecteurs, ne me semble pas pouvoir s'appliquer au récit de Rufin. Ses généralisations d'ordre psychologique ou mystico-religieuses peuvent être facilement réfutées par une observation en contact direct les pèlerins. De plus, son récit regorge de références mystiques, spirituelles et religieuses qu'il peine à dissimuler par des procédés narratifs. A mon sens, le récit cache en réalité un récit de conversion visible entre les lignes. Le lecteur en jugera en prenant connaissance de quelques extraits.

« Mes émois de pèlerin novice étaient puissants. J'avais envie de chanter. Il me semblait que, d'ici peu, j'allais traverser la forêt de Brocéliande, croiser des chevaliers ... » écrit-il concernant ses premières heures de marche (*Ibid* : 37).

Il décrit également plusieurs fois le *chemin* comme une entité : « Le chemin est une force. Il s'impose, il vous saisit, vous violente et vous façonne » (*Ibid* : 23). « Le Chemin m'a pris par les épaules et m'a ramené à lui » (*Ibid* : 131). « Chaque fois qu'il s'est agi de prendre une décision, j'ai senti le Chemin agir puissamment en moi et me convaincre, pour ne pas dire me vaincre » (*Ibid* : 23).

Mais le passage le plus intéressant est le suivant : « Le virus de Saint-Jacques m'avait profondément infecté. J'ignore par qui ou par quoi s'est opérée la contagion. Mais après la phase d'incubation silencieuse, la maladie avait éclaté et j'en avais tous les symptômes » (*Ibid* : 25). Ici, Rufin s'inscrit dans un schéma narratif récurrent dans les récits jacquaires. Selon moi, il ne s'agit ni plus ni moins que la construction d'un récit de conversion imagé sous forme de contagion métaphorique. Le recours au lexique de la contagion et de la maladie est presque un

invariant dans tout ce qui touche à Compostelle. De nombreuses personnes parlent même du « virus du *camino* ».

Il s'agit en réalité de la même trame narrative que le roman jacquaire *En avant, route !* de la journaliste Alix de Saint-André. Avant de partir à Saint-Jacques, la lecture s'était déjà avérée quelque peu pénible, et je me retrouve aujourd'hui incapable de m'infliger cet exercice une seconde fois pour citer des passages au lecteur. Dans les deux romans, le protagoniste part à Saint-Jacques sans y croire et avec un mépris non dissimulé pour le pèlerinage et les autres pèlerins. Puis, *chemin* faisant, le protagoniste se retrouve complètement conquis, contaminé par le « virus du *camino* », la contagion s'opérant qui par la présence divine habitant les beaux paysages, qui par l'amitié adelphique des camarades de marches. Pourtant, les lecteurs semblent ignorer le récit de conversion avoué à demi-mots car, dans les deux cas, le protagoniste s'inscrivait dans une position initiale de résistance face aux autres pèlerins, au pèlerinage, et surtout en opposition face à tout type de croyance. Cette idée de résistance est écrite noir sur blanc dans le titre de Rufin : *Compostelle malgré moi*. Si conversion il y a, elle s'est donc opérée à l'insu des auteurs. Une telle trame narrative est beaucoup plus acceptable aux yeux d'un public de lecteurs laïcs et français que le roman d'un Paolo Coelho. Si quelqu'un d'objectif et d'instruit, comme un académicien ou une journaliste, se trouve « conquis » par le pèlerinage, la démonstration en est d'autant plus convaincante.

Pour en revenir au récit de conversion auquel se livre Rufin, celui-ci se considère comme un échantillon suffisamment représentatif et n'hésite pas à généraliser ses impressions et émotions à la population entière des marcheurs. « Tout devient exaltant et beau » (Rufin, 2013 : 134), dit-il peu avant d'affirmer avoir reçu « la révélation de la dimension spirituelle du Chemin » (*Ibid.*: 141). Il avouera également qu'il éprouve une « fascination » (*Ibid.*: 144) pour le christianisme, et affirme que le pèlerin « sent de loin les énergies telluriques, les effluves magiques, les ondes spirituelles (...) » (*Ibid.*: 149). Plus tard dans le récit, il fera une « overdose de christianisme » et, débarrassé de son « ultime enveloppe protectrice », il accèdera à ce qu'il n'hésite pas à appeler « la vérité du Chemin » (*Ibid.*: 161). Nous n'aurons pas davantage de détails concernant le contenu de cette vérité. Plus loin, il ira jusqu'à dire que « Compostelle est un pèlerinage bouddhiste », qu'il s'agit d'une initiation, au sens où le chemin « délivre des tourments de la pensée et du désir » (*Ibid.*: 169). Encore une fois, j'ai vu et entendu sur le terrain des choses bien différentes. Il terminera poétiquement : « en partant de Saint-Jacques, je ne cherchais rien et je l'ai trouvé (...) Toutes les religions sont confondues dans ce face à face avec le Principe essentiel » (*Ibid.*: 169). S'il est difficile de savoir précisément à quoi Rufin semble

s'être converti, il est en revanche manifeste qu'il y a bel et bien une conversion, nébuleuse et étendue au paysage mystico-religio-spirituel du *Camino*.

J'en eus la surprise de lire un peu plus loin : « le pèlerinage est un voyage qui soude ensemble toutes les étapes de la croyance humaine, de l'animisme le plus polythéiste jusqu'à l'incarnation du Verbe » (Rufin, 2013 : 194). Le récit se fait alors évolutionniste et ethnocentrique. Que Rufin considère les croyances humaines sur une ligne d'évolution allant de l'animisme « primitif » au monothéisme chrétien n'est, en soi, pas étonnant, mais reste choquant tout de même. Une fois dans la cathédrale de Santiago, Rufin refusera d'ailleurs d'étreindre la statue de l'apôtre comme le veut la tradition, jugeant ce « rituel païen » (*Ibid.*: 253) indigne de son évolution spirituelle.

Récemment, j'ai eu l'occasion de lire avec intérêt une publication sur le groupe Facebook « Compostelle » qui rassemble quelques 54 000 personnes. Un internaute avait publié une photo du livre de Rufin, disant qu'il allait en commencer la lecture. Dans les commentaires, les internautes ont confirmé mon point de vue : « *J'ai pas trop accroché, j'ai trouvé une touche d'ironie très mal placée et égocentrique* » ; « *Nous avons parcouru le Camino del Norte juste après la parution de ce livre qui nous a été offert par des amis. Nous avons découvert un chemin qui n'avait rien à voir avec cette narration, qui à des moments est carrément irrespectueuse envers les personnes qui nous ont accueillies. Souvent nous nous sommes posé la même question : a-t-il réellement fait ce chemin ?* » ; « *Un peu fade ce témoignage, Ruffin n'a pas connecté la spiritualité profonde du Camino* » ; « *Déçue. Fade et irrespectueux, il m'avait habituée à mieux* » ou encore : « *le pire des livres sur Compostelle. Il n'a pour lui que d'être bien écrit par un académicien...* », s'ensuit la réponse d'un autre internaute : « *tout à fait d'accord. Il donne une image très négative du pèlerin... crasseux notamment... dans laquelle je ne me suis pas reconnue. J'ai abandonné avant la fin* ».

Si le récit de Jean-Christophe Rufin ne peut être généralisé, il est pourtant l'illustration d'un phénomène beaucoup plus large : ce récit s'inscrit dans une structure commune à la quasi-totalité des récits jacquaires. En commençant l'écriture et les recherches de ce chapitre, j'étais loin de me douter qu'un concept d'une importance capitale allait s'imposer à moi : celui de la structure mythologique du voyage du héros.

C'est justement aux romans jacquaires que Pierre Rajotte consacre en 2018 un article tout à fait passionnant. Il y présente une analyse sociologique et littéraire d'un corpus de 47 récits jacquaires. Parmi les récits les plus connus, Pierre Rajotte cite bien sûr *Le Pèlerin de Compostelle* de Coelho et *Immortelle Randonnée. Compostelle malgré moi* de Rufin. Selon

Rajotte, les innombrables récits et romans jacquaires induisent des représentations individuelles et collectives de Compostelle chez les non-pèlerins et les futurs pèlerins, et ce, avant même leur départ. De tels ouvrages conditionneraient également la mise en récit du pèlerinage qui s'opère au retour du marcheur. Ces romans donneraient également une trame qui permet aux marcheurs d'interpréter ce qu'ils expérimentent lors du pèlerinage, et l'analyse de ces récits permet justement d'éclairer l'expérience pèlerine.

La conclusion principale de Rajotte est la suivante : tous ces récits jacquaires sont sous-tendus d'un schème narratif : le parcours mythologique du héros, aussi appelé « monomythe » (Rajotte, 2018 : 3). Rajotte démontre que « à travers les siècles, la représentation d'un voyage relève de la variation sur un thème ou un schème commun » (*Ibid.*: 4). Le schème en question se dégage dans tous les récits du corpus, et consiste en la mise en corrélation de deux éléments : le statut de héros et l'accomplissement d'un voyage initiatique (*Ibid.*: 5). Rajotte propose ainsi le concept d'*héroïté* pour définir ce processus d'engendrement du héros. Selon lui, pour qu'il y ait création d'un héros et donc *héroïté*, un parcours rituel est nécessaire, car la création d'un héros requiert une autre structure narrative : la structure initiatique. Cette structure initiatique se définit par une succession de phases et d'épisodes orientés vers un but, succession qui conduit chez le héros à une transformation de lui-même (*Ibid.* : 5). De plus, cette structure initiatique peut renvoyer à celle du rite de passage du voyage du héros. Rite de passage qui permet alors de faire passer l'individu dans un état de *sur-humanité*. L'aventure mythologique du héros serait alors une amplification du schéma séparation-initiation-retour. Les trois étapes correspondent au schéma séparation-marginalisation-agrégation théorisé par Arnold Van Gennep.

Pour Rajotte, le récit de Rufin correspond en tous points à la structure habituelle des récits jacquaires. Si le ton employé se veut soutenu, le contenu du récit reste substantiellement identique. Il comporte toutes les étapes du récit du héros : appel à l'aventure, passage du seuil, mort symbolique, renaissance et transformation. Rien de nouveau sous le soleil. Finalement, tout en cherchant à se soustraire à cette structure et à se démarquer, Rufin en suit toutes les étapes.

Pierre Rajotte relève très justement que le départ pour Compostelle coïncide en général avec un moment charnière de la vie de l'individu, à un point biographique d'entre-deux ou suite à un élément de vie traumatique. Le *camino* permet alors un espace de liminarité où tout est possible, où l'individu peut projeter ce qu'il souhaite. Le chemin, en tant qu'épreuve, permet alors le dépassement de la situation et la résolution de la crise identitaire. Il permettrait de retrouver un

équilibre qui avait été perturbé. Cette épreuve permet alors à l'individu de corrélérer symboliquement la réussite de son pèlerinage et la « réalisation de son potentiel ».

A mon sens, ceci fait un écho très clair à la thèse de Zapponi : Compostelle permettrait un processus de mise en scène et une désignation de soi-même comme héros. Ceci se remarque encore d'avantage à mes yeux sur le *Camino Francès*, qui sert de cadre mythologique idéal en offrant un espace vraiment délimité et clos aux marcheurs. Tel un pont métaphorique, l'expérience de Compostelle s'inscrit dans une logique de la possibilité. Zapponi écrit : « les pèlerins suspendent leur rôle quotidien en raison du privilège de l'errance » (Zapponi, 2011 : 227). Le *chemin* peut donc être envisagé comme un lieu utopique, où il est possible de mettre en scène un soi différent du soi quotidien. L'identité pèlerine est une identité de passage, qui s'exprime en kilomètres. Compostelle peut s'imaginer comme une métaphore de vie pour les marcheurs, c'est une scène de théâtre où le pèlerin « fait sa mue », oscillant entre logique du purgatoire et carnavalisation du pèlerinage (*Ibid.*: 243).

Ce processus d'héroïsation permettrait ainsi la métamorphose identitaire recherchée (Rajotte, 2018 : 12). J'insère ici quelques réserves. D'une part, la métamorphose identitaire n'est pas systématiquement recherchée par tous les marcheurs, du moins pas consciemment. D'autre part, lorsqu'elle qu'elle est recherchée, elle induit une attente d'autant plus grande, sans garantie de résultat. Les moins chanceux souffrent d'ailleurs de ce décalage entre leurs attentes projetées sur Compostelle et la réalité du pèlerinage. Le vécu du pèlerinage et le retour à la vie quotidienne peut même s'avérer traumatique pour ceux dont l'expérience n'a pas correspondu aux attentes.

Pour Rajotte, ce schème narratif introduit ces fameuses attentes, et ce bien avant le départ. Il semble donc que la plupart des pèlerins recourent consciemment ou non à une forme narrative ancienne pour mettre en récit leur expérience. Rajotte montre également que le voyage initiatique permet la création *d'héroïté*. Ce récit, en tant qu'archétype, permet de représenter l'individu comme pèlerin, puis comme héros. Il est alors possible de faire appel à des « héros médiateurs », tels que Saint François d'Assise, Don Quichotte, Ulysse ou encore le héros du roman de Coelho, qui incarnent des références d'identification. Rajotte propose donc de parler de Compostelle comme d'une « expérience rituelle », qui pourrait être nuancée sous le terme d'expérience « ritualisée ». Cette expérience ritualisée permettrait alors la réussite symbolique d'un exploit, en surpassant des épreuves, et de revenir transformé. Dans une forme de

mysticisme laïc autour de la perception de soi, le pèlerinage devient un lieu liminaire, entre ce monde et l'autre monde.

En partant pour Saint-Jacques, je n'avais heureusement pas encore découvert l'analyse de Rajotte, à laquelle j'adhère entièrement aujourd'hui, bien que je ne me sois sentie héroïque en aucun moment. Tentant d'avoir l'esprit le plus vierge possible afin de ne pas biaiser mes observations, je n'avais lu que des romans et récits jacquaires, pensant que la réalité du terrain serait toute autre. En effet, si la réalité du terrain est bien différente, la structure initiatique n'a cessé d'être présente, comme en filigrane, dans les propos des marcheurs et dans leur vécu sur le *Camino*. Je n'ai moi-même pas réussi à me soustraire à cette structure et aux attentes inconscientes induites, dont j'ignorais alors l'existence. J'allais en faire les frais en arrivant à Santiago.

Chapitre 2 : Joël

Ignorante de toutes ces analyses, je partis le 16 mai 2022 de Tours. Le statut de pèlerin sans domicile fixe allait s'appliquer pour moi dans une mesure quasi totale. En effet, je rendis les clefs de mon studio étudiant trois jours avant le départ, calai mes cartons dans l'appartement de ma mère, et je partis. Idéalement, pour les marcheurs européens tout au moins, la tradition veut que l'on parte de chez soi. C'est « le vrai chemin ». On endosse son sac, on embrasse femme et enfants, on referme la porte, et on part. J'avais réfléchi à cette question pendant plusieurs mois. Devais-je partir du Puy-en-Velay afin de me faire une idée sur la voie la plus connue en France ? Cela avait davantage de sens pour moi d'emprunter la Voie de Tours, car elle me permettrait de passer par plusieurs villes où j'avais vécu (Poitiers et Bordeaux), ainsi que par Saintes et Pons où plusieurs membres de la famille résidaient. A défaut de partir de chez moi, car je n'aurai plus de domicile, je marcherai au moins dans des régions familières. Devais-je partir de Bordeaux ? cela n'avait aucun sens car je n'y vivrai plus au moment du départ, et écourter l'itinéraire de plusieurs semaines m'aurait donné l'impression de tricher. Devais-je partir de La Rochelle de l'appartement familial ? La Rochelle ne se trouvant sur aucun chemin de Saint-Jacques, cela aurait impliqué de marcher plusieurs jours sur des itinéraires secondaires sans garantie d'hébergement avant rallier la Voie de Tours à Saintes. Avec une rigidité un peu maniaque, je décidais de partir de Tours. C'était l'une des trois grandes villes de départ. Ça faisait un itinéraire net et propre. C'était bien.

La veille du départ, j'attrapais bêtement de sérieux coups de soleil sur les pieds. Mes pieds me brûlaient et me démangeaient. La douleur me tint éveillée une bonne partie de la nuit, je me maudissais et craignais de bouger de peur d'étaler de la Biafine sur les draps. Le lendemain, j'enfermais mes pieds rouges et brûlants dans mes chaussures de running et je pris un train de pour Tours.



Contrairement à la Voie du Puy-en-Velay, la Voie de Tours, ou *Via Turonensis*, est très peu fréquentée. Par conséquent, le balisage y est discret à certains endroits. Il est aisé de se perdre, surtout au sortir des villes et villages. Le marcheur novice a tout intérêt à suivre un guide ou un plan, et je marchais ainsi l'intégralité de la Voie de Tours avec le fameux *Miam Miam dodo* dans la main. Magnifiquement conçu à destination des pèlerins, ce guide comporte une alternance de pages de cartographie et de pages d'indications pratiques : où dormir et manger, d'où le titre. J'étais d'ailleurs en la possession de la première édition du *Miam Miam Dodo*

consacré à la Voie de Tours, là où une dizaine d'éditions consacrées à la Voie du Puy avait déjà été publiées. Sur la Voie de Tours, le marcheur emprunte en général deux chemins possibles : le chemin de Saint-Jacques, balisé par deux traits horizontaux jaune et bleu, mais -si certaines portions n'ont pas été balisées pour les pèlerins- il emprunte également des portions de GR (Chemins de Grande Randonnée), balisé par deux traits horizontaux blanc et rouge. Le balisage bleu et jaune à destination des pèlerins est en général financé, soit par une association jacquaire, qui se charge de récolter des subventions et dont les bénévoles installent le balisage, soit par la région ou le département. Une grande disparité est ainsi visible, selon le département traversé, allant de la quasi-absence de balisage, aux magnifiques bornes sculptées d'une coquille installées tous les 100m en Charente-Maritime.



Panneau à la sortie de Tours, 16 mai 2022

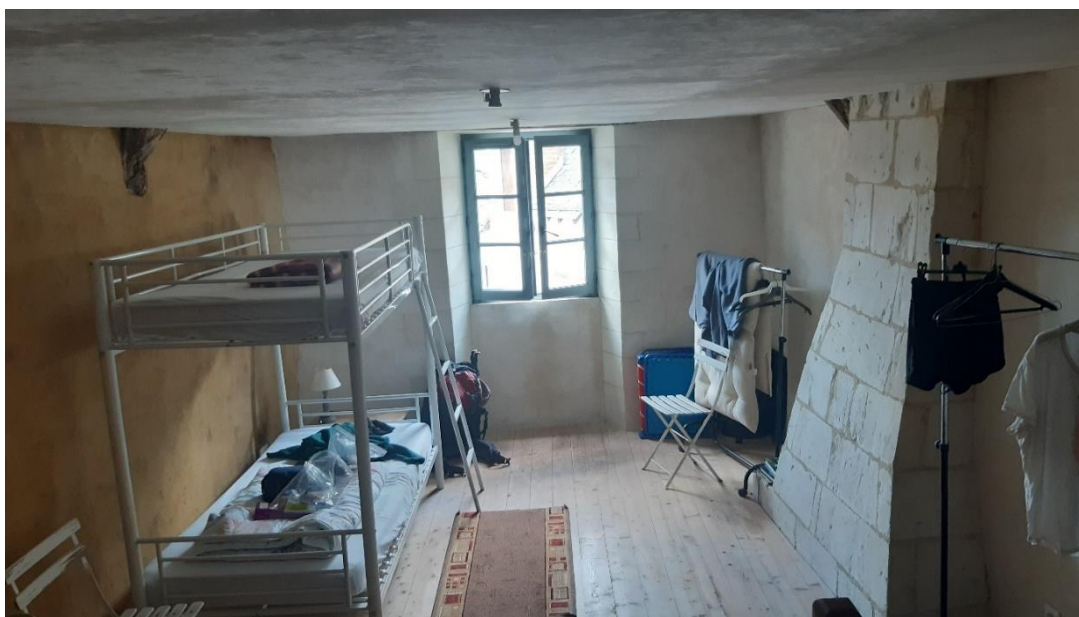
17 mai 2022. Jour 2. Sainte-Maure-de-Touraine. J'ai marché seule dans les champs toute la journée, dans une platitude déprimante. Le silence des champs était fréquemment percé de bruits de coups de feu, que j'attribuais, dans ma grande ignorance, à des chasseurs. Je passais toute la journée dans une grande anxiété, m'attendant à recevoir une balle perdue. J'allais apprendre le soir-même qu'il s'agissait de canons destinés à éloigner les oiseaux des champs tout juste semés. Lors des premières étapes qui suivent Tours, certaines portions de chemin sont quasi vierges de tout passage. J'ai ainsi trébuché dans un trou caché par les hautes herbes, et à

la douleur qui suivit j'eus peur de m'être foulé la cheville et que tout s'arrête pour moi. Il n'en n'était rien heureusement.

Au refuge municipal de Sainte-Maure-de-Touraine, je rencontre des pèlerins pour la première fois. Muriel, une Belge d'une quarantaine d'années, qui a commencé à Tours. Xavier, la cinquantaine, parti du nord de la France. Et Joël, un petit papi mince, un peu bougon, un grand bâton en bois à la main. La journée a été chaude et Joël est visiblement épuisé en arrivant à l'auberge après la longue montée qui clôtura l'étape.

J'expérimente pour la première fois cette sociabilité pèlerine qui s'organise très naturellement. Les premiers échanges portent sur des questions qui allaient devenir la base de toute discussion entre pèlerins : d'où viens-tu ? d'où es-tu parti ? jusqu'où vas-tu ? Le pèlerin se définit d'abord par sa position dans l'espace. Nul besoin de savoir la profession de chacun, au contraire, un flou est jeté sur cette information qui n'a plus aucune importance. Chacun se définit par sa situation entre deux points, un point de départ et un hypothétique point d'arrivée : rarement Santiago, plus souvent une prochaine grosse ville-étape où le pèlerin rentrera chez lui.

Nous dînons tôt, chacun proposant aux autres de partager quelques morceaux de ce qu'il a disposé sur la table : pain, fromage, fruits. Nous partageons ainsi le petit melon que j'avais acheté le matin même, et quelques réflexions philosophiques sur la marche. Xavier semble le pèlerin le plus aguerri, à sa façon de parler de ses chaussettes high-tech en mérinos. Dehors, le linge lavé à la main sèche en une demi-heure au soleil. Nous dormons tous les quatre dans un dortoir aux murs de pierre et aux lits superposés grinçants.



Refuge de Sainte-Maure-de-Touraine, 17 mai 2022



Le lendemain, Xavier est prêt avant tout le monde, nous souhaite bonne route et se lance sur le chemin. Il avait signifié la veille qu'il préférerait marcher seul. Dans la cuisine du refuge, des dosettes de café sont mises à disposition des pèlerins pour 20 centimes, à déposer dans un bocal. Muriel, Joël et moi prenons un petit déjeuner, et Muriel propose que nous marchions tous ensemble. Joël et moi, qui n'avions pas osé poser la question, sommes ravis de cette perspective.

En marchant tous les trois, nous en apprenons davantage sur la vie de chacun. Joël nous raconte comment il est parti de chez lui, à côté d'Arras, un an auparavant. Comme une majorité de pèlerins français, Joël découpe ses étapes en plusieurs tronçons, et marche à chaque fois trois semaines avant de rentrer chez lui. Le courant passe bien entre nous trois, l'échange est fluide, grâce à la personnalité enthousiaste de Muriel. Nous allons ainsi marcher tous les trois jusque Châtellerault, et Joël marcherait avec moi de nombreuses étapes encore.



Muriel et Joël pendant une pause le long de la Vienne, 18 mai 2022



Joël devant un champ de coquelicots, un peu avant Châtellerault, 19 mai 2022

L'arrivée de Joël sur le *camino* est le fruit d'une longue histoire, que je tenterai ici de raconter au lecteur, m'appuyant sur un entretien plus poussé effectué avec Joël en mars 2023, soit dix mois après notre passage sur la Voie de Tours.

Joël se souvient parfaitement du moment où il a décidé de partir pour Saint-Jacques. L'histoire commence il y a quinze ou vingt ans, me dit Joël. Lui et son épouse Dany étaient en vacances sur la côte. Mieux vaut laisser ici la parole au principal intéressé :

« Un jour, en se baladant sur la plage, sur le bord de mer... à marée basse il y a toujours des morceaux de bois rejetés par la mer.. et j'ai récupéré un bout de bois. Un grand bout de bois, énorme, qui avait été rejeté par la mer. On l'avait ramené chez nous et j'avais dit à Dany « Tu verras ça, un jour le je ferai travailler et puis j'irai à Saint-Jacques de Compostelle avec. » Alors bon c'était un peu des paroles en l'air... Mais elle avait enregistré, et quand on avait des repas de famille tout ça, les beaux-frères se foutaient un peu de moi : « Alors Jojo quand est-ce que tu pars à Saint-Jacques de Compostelle avec ton bâton ? ». Le bâton, je l'avais foutu dans un coin de la maison, il nous a suivi dans les déménagements. Quand Dany est décédée, il y a eu trois ans le 9 février... quand elle est décédée, ça a été le confinement le 15 mars. Pendant le confinement, j'ai retrouvé mon bâton. Et puis j'ai dit : « Il faut y aller ». (...) J'avais un ami qui était ébéniste qui a pu me préparer le bâton pendant le covid, exactement comme je le voulais, les dimensions, la forme (...). »

Joël avait également lu une bande-dessinée d'un dessinateur qui avait marché jusqu'à Santiago depuis le Puy-en-Velay. Il avait illustré toutes ses étapes, ainsi que les gens qu'il avait rencontrés. *« Donc c'est ce qui m'avais titillé un peu l'envie de le faire, mais bon c'était un peu enfouit en moi. Dany, si elle était pas décédée... je pense qu'on l'aurait fait ensemble, mais différemment. J'avais envie d'avoir un petit camping-car qu'elle pouvait conduire, j'aurais marché et on se serait retrouvés le soir aux étapes... c'était un peu l'idée...tu sais j'avais pas de recherche...je suis pas vraiment spirituel, j'avais pas de raison religieuse... c'était plutôt la curiosité, voir comment ça se passe. »*

Joël part finalement en 2021, alors que le covid n'est toujours pas terminé. Pour se préparer physiquement, Joël devient membre de l'association « Arras-Compostelle-Francigena ». En effet, Arras se trouve au croisement du chemin de Saint-Jacques et de la *Via Francigena*, qui relie Canterbury à Rome. Joël se met alors à marcher avec des membres de l'association.

Joël avait prévu de partir vers la mi-juillet 2021, mais n'avait pas encore fixé de date. Le président de l'association lui appris alors que France 3 allait tourner un reportage sur le chemin de Compostelle en Nord-Pas-de-Calais. C'est ainsi que la date du départ fut fixée. Il y a très peu de pèlerins sur la Voie de Tours, surtout avant Paris : Joël était une aubaine pour France 3.

« Le 15 juillet je suis parti de chez moi, j'ai fermé ma porte à clefs, je suis parti avec mon bâton et mon sac à dos. J'ai retrouvé le groupe à la Citadelle d'Arras après 8km et demi de marche, ils m'ont accompagné jusque Rivière, et les journalistes ont organisé leur reportage sur moi. Ils étaient hyper contents d'avoir quelqu'un qui partait. »



« Arras, 15 juillet 2021, dix heures, récite la voix trainante du journaliste, Joël, 68 ans, entame son pèlerinage vers Saint-Jacques de Compostelle. ». L'image montre Joël entouré des membres de l'association Arras-Compostelle qui l'accompagnent pour sa première étape.

- « Est-ce que le premier jour il y a une appréhension ? demande le journaliste,
- Enorme, répond Joël, qui semble à l'aise devant la caméra, oui même la nuit, les nuits précédentes. Faut préparer tout. Et puis c'est surtout la peur de pas y arriver, la crainte. Physiquement : est-ce que je vais être capable de marcher, d'avancer, en plus je fais le chemin seul... Donc j'appréhende quand même. »

Interrogé au sujet de cette appréhension, Joël m'explique : *« Honnêtement, j'avais peur de l'échec. Que ce soit difficile et que j'aille pas au bout quoi. Que j'abandonne l'aventure. Alors*

la présence des caméras et l'engagement que j'avais pris d'envoyer des photos au fur et à mesure de ma progression... ça... ça m'a doublement motivé. Y avait pas le choix. Et le fait qu'il y ait le groupe d'amis marcheurs qui était là, je voulais pas les décevoir non plus. Après tu as quand même ta fierté un peu... physiquement, c'était dur hein, pendant 15 jours je me suis dit « qu'est-ce que je fous là, c'est pas possible, pourquoi faire ça ? » c'est un conflit interne tout le temps. Les premiers jours tu te « dis c'est pas possible, pourquoi je fais ça ? »... tu t'interroges, pis voilà chaque étape te fait avancer un peu plus, le fait de rencontrer des gens, ça te valorise un peu, ils t'encouragent, ils te motivent. C'est bien. Puis j'ai eu pas mal de belles rencontres, des gens qui m'ont aidé... Puis les galères du début. Au départ il y avait encore le covid (...) ça a été un peu galère, pour trouver les hébergements... Non je voyais pas ça comme ça... je savais que ça allait être difficile, mais je pensais pas autant au départ. »

Joël a marché seul pendant la quasi-totalité de ses étapes avant Tours, excepté d'Epéron à Chartres, où il a rencontré un autre pèlerin avec qui il a sympathisé. Habitué à la solitude du fait de son travail, Joël n'a pas trop mal vécu le fait d'être seul. Il affirme cependant que les rencontres faites sur le chemin constituent ses meilleurs souvenirs, et une réelle motivation lors des moments difficiles : « les rencontres sur le chemin, c'est ça le plus important ».

Je demandais alors à Joël s'il recherchait quelque chose de particulier en partant faire Compostelle.

« Au départ initialement... c'était peut-être un peu la performance : « tiens, je vais montrer que je suis capable de le faire », parce que bon, tout le monde rigolait « oui Jojo tu pars quand ? » tout ça. Et c'était un peu dans mon tempérament, de vouloir réaliser des choses que les autres ne font pas. Faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire, du commun. Pour me prouver à moi que je suis capable de le faire, c'est pas pour en tirer une gloire mais pour montrer « voilà, je l'ai fait »... moi je sais que je suis en train de le faire. »

En effet, au moment où j'écris ce mémoire, Joël n'est pas encore arrivé à Santiago. Il reprendra le chemin où il l'avait laissé, à Bordeaux, en septembre 2023. Cette fois, Joël a décidé de rallier Santiago en une seule fois, et a prévu d'emprunter le *Camino del Norte*. Réputé plus difficile physiquement, cet itinéraire est généralement considéré comme l'un des plus beaux, car il passe sur toute la côte nord de l'Espagne. Joël pense aussi que le *Camino del Norte* correspondra davantage à son caractère, plus solitaire, moins « noyé dans la masse » (sic).

Lorsque Joël arrivera à Santiago, il aura parcouru un total de 2200km depuis sa maison.

Chapitre 3 : le temps et l'espace

Comme évoqué par certains auteurs, le pèlerinage de Compostelle peut s'apparenter au rite de passage du voyage du héros, le pèlerin se trouvant placé dans un période de marge. Le temps de quelques semaines ou quelques mois, il évolue dans une période de marge, dans cet autre monde, un monde parallèle. Il n'est plus vraiment un citoyen comme les autres, c'est un pèlerin. Une seule certitude : le pèlerin est celui qui marche, du moins qui avance, qui à pied qui à vélo. Se pose alors la question de savoir où précisément se trouve le pèlerin. En effet, les routes où il évolue pourraient s'apparenter à n'importe quelle route, mais il se trouve pourtant sur le *chemin* ou le *camino*. Qu'est-ce qui, dans ce cas, différencie le *camino* de n'importe quel autre chemin ?

Définir un pèlerin, on l'a vu, n'est pas chose aisée. Définir ce qu'est le *camino* l'est encore moins, mais quelles pistes d'analyses méritent d'être prises en compte. En termes d'espace, il est alors possible de considérer le *camino* à la fois comme un lieu ou comme un ensemble de lieux. Il pourrait également s'envisager comme une entité, comme une temporalité particulière, ou même comme une dynamique, comme le pense Zapponi.

Sur la voie de Tours, le chemin de Saint Jacques existe mais ne s'impose pas, il se fait discret. Il vous sème alors que vous tentez de repérer les minuscules signes de sa présence sur les panneaux de signalisation. Sur la Voie de Tours, le chemin y est une direction. Vous marchez parfois sur le Chemin de Saint-Jacques, balisé par deux petits traits bleu et jaune, et parfois vous marchez sur un GR (Chemin de Grande Randonnée), balisé en blanc et rouge. Vous vous perdez souvent. C'est un lieu sans en être un, car si vous vous écarterez d'un pas seulement vous l'avez déjà perdu. Sur le *Camino Francès*, c'est différent. Il n'y a que le *Camino Francès*.

Au regard des centaines de routes empruntables, le *camino* pourrait être un ensemble de lieux convergeant vers un même point. Il pourrait également être un seul et même lieu, mais ramifié et tentaculaire. Si le *camino* est orienté vers Santiago, l'atteinte du but est loin d'être nécessaire pour tous les pèlerins. De nombreux pèlerins retournent d'ailleurs plusieurs fois sur le chemin sans pousser jusqu'à Santiago. Ils n'ont pas besoin d'aller jusque-là, disent-ils. Il suffit d'être sur le chemin, et ils évoquent parfois le chemin comme s'il pouvait s'adresser à eux ou leur répondre, comme s'il avait une volonté propre, à la manière d'une entité.

Une chose est sûre : les choses sont différentes sur le chemin de Saint-Jacques. En mettant le pied sur le *camino*, le marcheur obéit à de nouvelles lois, lesquelles vont régir sa vie le temps que durera son pèlerinage. Plusieurs concepts sont à mes yeux dignes d'intérêt dans cette analyse, en ce qu'ils m'ont profondément frappée sur le chemin : il s'agit du temps et de

l'espace. L'idée d'un tel chapitre m'est venue devant l'accumulation de références à ces concepts chez mes interlocuteurs.

Le rapport à la distance est la première et la principale préoccupation du marcheur : avancer, et par conséquent, le nombre de kilomètres à faire. Sur la Voie de Tours, difficile de se lancer dans l'aventure sans un minimum d'organisation, et sans conscientiser la notion d'espace. Un pèlerin sans tente et peu informé se retrouvera à dormir dans la rue s'il a mal calculé ses étapes. Il peut arriver de marcher deux ou trois jours sans parvenir à trouver ne serait-ce qu'un bistrot ouvert. Et même une fois arrivé à l'étape du jour, le pèlerin de la Voie de Tours n'est pas non plus certain de trouver une épicerie pour se ravitailler selon la région qu'il traverse. Calculer correctement son itinéraire est donc indispensable. Davantage que dans la vie quotidienne, la notion d'espace devient cruciale. L'espace passe avant toute chose, et le temps pour y parvenir est secondaire. Difficile de savoir combien de temps il reste avant d'arriver à la prochaine étape à une heure près. Le pèlerin sait en revanche combien de kilomètres il lui faudra encore parcourir. Je me suis alors surprise à penser d'abord en kilomètres, et à naturellement reléguer les minutes et les heures au second plan.

Le rapport à l'espace et aux échelles de distance se modifie rapidement, et le pèlerin s'ajuste, presque à son insu. S'il parcourt entre 20 et 30km par jour, il lui faudra au minimum 5 heures de marche sans s'arrêter. Les premiers temps, le pèlerin peut même ressentir un sentiment d'étrangeté, face à sa propre lenteur, lorsque des voitures passent à côté de lui sur la route. La pensée qu'une journée de marche se ferait en une dizaine de minutes en voiture donne à réfléchir. La vision d'un TGV, lorsqu'elle arrive, est d'autant plus déroutante.

A mon sens, ce ralentissement et cette modification du rapport à l'espace sont inévitablement liés à une modification parallèle du rapport au temps. La vie se réorganise à un autre rythme, se ralentit, et naturellement le rapport au temps peut s'en trouver aussi modifié.

Ce rapport au temps modifié est l'un des invariants dans les discours des pèlerins : le temps ne s'écoule pas de la même façon sur le *camino*. J'ai interrogé Joël à ce sujet.

« Tu as plus la même unité de temps. Le temps n'a plus de prise sur toi. Le temps s'écoule normalement parce que tu sais que tu vas faire 20/25km, mais tu te dis pas « je vais marcher pendant 6/7 heures », tu sais que tu vas avancer. Bon, le fait de partir tôt c'est important, ça te laisse du temps. Ça te laisse du temps, et ce temps n'est plus le même qu'avec toutes les contraintes que tu as dans ta vie normale : de telle heure à telle heure on fait ci, on fait ça... il y a toujours un chronomètre. Là tu avances... tu avances tout le temps, mais le temps...bah...il

s'écoule à ton rythme. Tu sais que de toutes façons, si tu pars tôt, tu sais que l'objectif de la journée tu vas l'atteindre. Puis tu auras ton réconfort... tu vas arriver, tu vas voir des belles choses et tu risques de faire des belles rencontres. Et tout ça c'est bien. Alors le temps ne compte pas. Le temps en minute et en secondes, en heures, ne compte pas. Tu connais ta capacité de marche, tu sais comment elle est (...) Et après tu es cool, tu passes une heure au bord d'un lavoir... le temps n'a pas d'importance. ».

Notons que Joël, comme beaucoup, oppose la vie du pèlerin à la « vie normale », plaçant de fait le *camino* dans le registre de l'a-normalité, de l'extra-ordinaire. Le *camino* se situe en-dehors du temps, en-dehors de la vie quotidienne. Il transcende le normal. Pour s'ajuster à cette nouvelle situation, les repères spatio-temporels se réorganisent. Cette multiplicité de temps, « toujours divergents, parfois contradictoires », nous dit Claudine Gauthier, organisent la vie sociale (Gauthier, 2013 : 123).

Giorgia, que j'allais rencontrer sur le *Camino Francés* me dirait plus tard : « *je me sentais comme si on était dans un univers parallèle, pas exactement dans le monde. Par exemple quand j'avais des gens au téléphone, la famille, ils faisaient leurs trucs, et ça me semblait bizarre, comme deux mondes qui ne coïncidaient pas (...) j'ai eu cette sensation d'être séparée du reste du monde* ».

Le *camino* peut donc s'apparenter à espace hors du temps, une bulle temporelle, une « parenthèse » ou un « monde parallèle » (sic), comme le dit Joël : « *Ce que tu ressens d'être dans un monde parallèle, c'est ce que tu ressens au bout de quelques semaines de marche. (...) Après Tours tu vois j'étais plus du tout dans le même état d'esprit, j'ai abandonné la vie quotidienne, normale, la vie de tous les jours. Ta vie c'est la vie du chemin, c'est plus pareil (...) tu ne retournes pas dans la vie normale. C'est ce que j'ai ressenti de Tours à Bordeaux, surtout les derniers jours, c'est pour ça que j'ai eu autant de mal à revenir à ma vie normale que j'avais complètement abandonnée. Quand j'ai pris le TGV il m'a fallu du temps pour revenir, et rentrer chez moi. Ça a été difficile, et je veux plus revivre ça. Je vais repartir, il va falloir à nouveau un temps d'adaptation, mais je veux me réimprégner plus rapidement dans le chemin.* »

Ce mal-être décrit par Joël au moment de rentrer chez lui, est également fréquent. Zapponi, qui parle du *camino* comme d'un « voyage dans le temps au moyen de l'espace », explique ce malaise par le décalage temporel qui peut être ressenti lors du retour à la maison (Zapponi, 2011, 146). La sortie de la période de marge peut-être plus ou moins facile à gérer, d'autant

plus lors d'un voyage effectué par tronçons, et que la personne n'a pas encore atteint Santiago. Rentrer chez soi signifie également abandonner ce rapport au temps et à l'espace qui s'était installé, et se réadapter à un rythme quotidien rythmé par les heures et les minutes, ainsi qu'une échelle de distance différente.

David le Breton affirme d'ailleurs que la marche correspond à « une méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l'espace » (Le Breton, 2000 : 19), réitérant l'idée d'un lien entre le temps et l'espace dans le contexte de la marche. Le *camino* joue donc sur les perceptions de l'espace et du temps, encourageant un focus sur le temps présent, l'expérience du moment présent -oserais-je le dire ?- en « pleine conscience ». Un pèlerin attablé le soir dans le refuge de Sainte-Maure de Touraine résuma poétiquement cette idée : « *Il faut profiter du moment présent, c'est la seule éternité qu'on a. Tout le reste c'est de la connerie* ».

Si le *camino* réorganise le rapport au temps et à l'espace, ne pourrait-il pas être lui-même une entité ou une temporalité à part entière ? Une telle idée m'est venue en observant que, lorsque les marcheurs parlaient du chemin ou du *camino*, ils évoquaient quelque chose de bien plus large qu'une simple route ou un chemin balisé, ils évoquent quelque chose d'immatériel. Ceci me semble lié à l'idée que le pèlerin se trouverait dans une période de marge. Tout pèlerin, indique Van Gennep, se trouve de son départ à son retour « en dehors de la vie commune, dans une période de marge » (Van Gennep, 1992 : 263-264). Mais le passage de cette marge correspondrait en réalité au passage du monde sacré au monde profane, et Van Gennep précise que cette agrégation au monde sacré « se marque à l'extérieur par le port de signes spéciaux (amulettes, rosaire, coquille, etc.) et dans la conduite du pèlerin par des tabous alimentaires (maigre) et autres (sexuels, ascétisme temporaire) (...) » (*Ibid.* : 263-264). J'ai pu moi-même constater l'exactitude des propos de Van Gennep, en observant mes camarades accumulant des amulettes, coquilles, « objets-fétiches » et adoptant certains tabous alimentaires (en arrêtant de boire de l'alcool notamment). Par le fait même de se mettre en route vers le sanctuaire, le pèlerin sort du monde profane et se trouve agrégé au monde sacré.

Cette vie hors du temps, la vie sur le *camino*, pourrait alors être définie comme une temporalité sacrée. Impossible ici de faire l'impasse sur les travaux de Mircea Eliade, qui définit le sacré et le profane comme « deux modalités d'être dans le monde » (Eliade, 1988 : 20). Entre le monde sacré et le monde profane se trouverait un seuil permettant le passage de l'un à l'autre (*Ibid.* : 28). Ceci correspond à la « frontière » de Van Gennep, matérielle ou immatérielle, qui remplit la même fonction (Van Gennep, 1988 : 19). Dans le cas de Compostelle, il est possible de voir

ce « seuil » dans des éléments matériels : panneaux, villes de départ, balisage, séparant le *camino* des espaces « profanes ».

Eliade définit la différence entre le temps profane et le temps sacré de la façon suivante : là où le temps profane a une durée temporelle ordinaire, le temps sacré correspond à un temps mythique primordial rendu présent (Eliade, 1988 : 63). Le temps sacré ne coule pas, il ne participe pas à la durée temporelle ordinaire, il a sa propre structure. Il est éternité : c'est un « éternel présent mythique que l'on réintègre périodiquement par le truchement des rites » (*Ibid* : 64). Ce temps primordial est un temps immobile, dans lequel l'individu entre en sortant de son temps historique (*Ibid* : 79). Cette insertion, dans le temps quotidien, d'un autre registre temporel m'évoque évidemment le *camino*. Pendant ce temps sacré, nous dit Eliade, l'homme devient le contemporain des dieux (*Ibid* : 78). Grâce à des gestes effectués également par les dieux (ou des saints et pèlerins du passé), ce temps sacré est réactualisé, et l'Homme évolue temporairement dans un « monde parfait » (*Ibid* : 82). Aussi séduisante et poétique que soit la thèse d'Eliade, l'aspect « parfait » du monde qu'il décrit reste à relativiser. Sur le *camino* du moins, le quotidien est loin d'être rose en permanence.

Je ne puis ici qu'attirer l'attention du lecteur sur la compatibilité de tous ces éléments avec l'hypothèse de Pierre Rajotte, lequel voyait l'expérience jacquaire construite sur la base du voyage du héros. Ce temps primordial réactualisé, réinvesti, rejoué, pendant lequel l'homme devient le contemporain des dieux, cette mise en scène du mythe, où le voyageur se trouve dans un éternel présent, où tout est pur et où tout est possible, tout cela fait écho au voyage du héros. Eliade ajoute d'ailleurs, allant dans le sens de mon analyse : « L'accès à la vie spirituelle comporte toujours la mort à la condition profane, suivie d'une nouvelle naissance » (Eliade, 1988 : 170). Impossible ici de ne pas penser au schéma du voyage du héros, lequel comporte également une mort symbolique suivie d'une renaissance, indispensable à l'accès à la métamorphose. Encore une fois, ces éléments constituent une trame et un idéal sur laquelle peut se construire l'expérience jacquaire, cela ne signifie pas que la structure soit réellement effective pour chaque individu. Si, à mon sens, le pèlerinage comporte une injonction implicite à obtenir une métamorphose identitaire, le résultat n'en n'est pas pour autant garanti.

Ainsi que je viens de l'exposer, le rapport au temps et à l'espace est réorganisé dans l'expérience jacquaire, plaçant les pèlerins en-dehors du monde ordinaire. Il est également possible de penser le temps jacquaire comme une temporalité sacrée à laquelle le pèlerin accède en entrant dans une période de marge. Une fois qu'il a accédé au monde sacré, il ne fait plus parti du monde

profane, mais revit un temps primordial, pendant lequel il est le contemporain des dieux. Cette configuration lui permettrait alors de mettre en scène et de rejouer le voyage du héros, structure millénaire. Grâce à une initiation reposant sur la logique de l'épreuve, matérialisée dans une liste d'étapes, il peut alors *éventuellement* parvenir à une métamorphose identitaire. Les mythes jacquaires qui accompagnent cette structure feront l'objet d'un chapitre dédié un peu plus loin.

Chapitre 4 : Rencontres, vie quotidienne et nébuleuse ésotérique

23 mai 2022. Dissay – Poitiers. Jour 7. Alex¹ et moi avons marché seuls depuis Châtellerault.

J'ai passé l'après-midi d'hier au CHU, car j'ai constaté que j'étais en train de perdre mon stérilet. L'infirmière, en me faisant une prise de sang, me raconte que son mari et elle partiront sûrement faire Compostelle une fois à la retraite. Les déboires de mes débuts sur le *camino* n'allaient pas être terminées de sitôt. Je me surpris à penser cela comme une mise à l'épreuve.

Alex et moi dormons ce soir au refuge de Dissay, après une trentaine de kilomètres en pleine chaleur. Joël et Muriel ont dormi dans le même gîte la veille au soir et ont laissé un peu de fromage dans le frigo. Dans le livre d'or du gîte, Muriel a rédigé un message de remerciement, signé d'elle et de Joël. Nous avons disposé deux matelas par terre dans le dortoir vide pour dormir ensemble. Je dormais depuis déjà deux heures lorsqu'Alex me secoua : « *Il y a quelqu'un dans le gîte. Il y a quelque chose.* »

Après avoir fait le tour pour vérifier les portes, Alex revient en disant qu'il n'y avait personne. Être agnostique n'empêche malheureusement pas d'avoir la trouille, et j'ai beaucoup de mal à me rendormir. Le lendemain matin, Alex me répète avoir senti une présence dans le gîte, mais une présence bienveillante, comme si quelqu'un ou quelque chose était venu s'assurer que tout allait bien. J'aurais été ravie d'avoir cette précision la veille au soir. Quoique très discret concernant ses croyances, Alex a pratiqué le reiki et croit en Dieu. Un bruit très net lui était parvenu de la salle de bain, comme si on avait secoué gentiment le séchoir où notre linge était étendu. Selon lui, cette « personne » serait vite repartie, s'étant rendue compte que nous avions été effrayés. Quelqu'un ou quelque chose ? A présent que presque un an s'est écoulé, je serais bien incapable de savoir ce que je pense de cet évènement.

¹ Mon ex-petit-ami



Ancienne voie romaine entre Dissay et Poitiers, 22 mai 2022

Nous marchons toute la journée sur l'ancienne voie romaine, rectiligne, qui traverse les champs jusqu'à l'entrée de Poitiers. Nous tombons alors sur un pèlerin, Médi, avec lequel j'allais rester en contact par la suite². Au regard de son sac à dos ultra minimaliste, je n'aurais jamais cru qu'il puisse être un pèlerin : son sac est réellement minuscule. Alex et moi sommes les premiers pèlerins qu'il rencontre depuis Tours, et il nous prend en photo pour immortaliser l'évènement. Il parle vite, et je comprends qu'il n'en n'est pas à son premier *camino*. Mais cette fois, il n'ira pas jusqu'à Santiago. « *Saint-Jacques, je l'ai déjà vu deux fois, maintenant je n'ai plus besoin d'y aller. De toutes façons c'est entre lui et moi tout ça* » dit-il en plaisantant.

Au gîte municipal de Poitiers, nous retrouvons Joël. Nous faisons également la connaissance de Peter, l'hospitalier, ancien pèlerin et directeur de colonies de vacances, sandales de marche aux pieds. Tout comme en colonie de vacances, et afin d'éviter les punaises de lit, il nous donne

² Médi m'ajouta le soir-même sur son groupe What's App « Radio Camino » consacré à son périple, sur lequel il donnait chaque jour des détails et anecdotes de ses étapes à ses amis.

à chacun un grand bac en plastique pour ranger les affaires dont nous aurons besoin jusqu'à demain. Les sac à dos et chaussures de marche resteront dans le garage, sur une étagère dédiée. Peter semble avoir des croyances et des pratiques qui s'inscrivent dans une mouvance New-Age. L'évidence se fait savoir dès les premiers échanges, échanges qui se transforment vite en un exposé d'une heure sur les énergies, les fréquences cosmiques, la Trinité et le jeûne. Dans d'autres circonstances, j'aurais été enchantée d'interroger Peter sur ses croyances, mais à ce moment précis j'étais incapable d'une telle patience. Impossible de s'extirper poliment de la conversation pour aller nous doucher et nous débarrasser de la crasse du voyage. Au dîner, Peter abordera le cas des constellations familiales³ et nous dessinera un schéma concernant le chamanisme, pendant que Joël, quelque peu agacé, boit sa soupe instantanée en silence.



Joël et Nicolas, pèlerin à vélo, départ du refuge de Lusignan., 24 mai 2022

³ Discipline se présentant comme un moyen de soigner les maux relatifs au système familial d'un individu, son histoire familiale, ses ancêtres, etc.



24 mai 2022. Jour 9. Joël et moi marchons sous la pluie. L'eau trempe les pages de nos guides, et l'on n'arrive plus à distinguer l'itinéraire. Le balisage presque inexistant nous perd pendant quelques kilomètres. Pour se donner du courage, on chante Dalida et quelques chants militaires. La pluie se calme enfin et on mange sur une table en bois dans un parc. Un couple de retraités est installé sur une autre table. « *Tu vois, c'est ça la vie, me dit Joël en désignant le couple. Trouver quelqu'un avec qui tu es bien... avoir une vie tranquille.* ». La conversation se fait plus profonde, et je demande à Joël s'il se verrait de nouveau fréquenter quelqu'un. Il y a bien une dame de son groupe de randonnée qui lui plaît, mais il ne sait pas... Sa femme lui manque tous les jours cruellement.



25 mai 2022. Jour 10. Je capitule. Mes pieds sont dans un état lamentable. Dès que je m'arrête cinq minutes, me remettre en route relève du supplice. Selon les échos autour de moi, j'aurais dû passer un pallier après la première semaine, et les choses étaient censées devenir moins difficiles. Ce n'est absolument pas le cas. Je me résous à acheter la fameuse crème Noc. Joël et la plupart des autres pèlerins que j'ai croisés s'en tartinent religieusement les pieds matin et soir. Jusqu'alors, j'avais cru pouvoir m'en passer. A Melle, après s'être arrêtés à la pharmacie, nous buvons une bière en terrasse. L'étape est jolie mais Joël fatigue un peu dans les montées. On écoute la musique de ses groupes préférés de jeunesse. *Smoke on the water* résonne au milieu des champs pendant qu'on se traîne sur les derniers kilomètres.

C'est en ce dixième jour qu'aura lieu l'une des étapes les plus curieuses de la Voie de Tours. Si j'écrivais un roman et non un mémoire d'ethnographie, j'aurais intitulé cette partie « *Episode de la vieille folle au moulin* ».

Epuisés et sales comme après chaque étape, Joël et moi arrivons à notre hébergement du jour : le moulin de Genebrie. Le début de la Voie de Tours compte de nombreuses portions sans infrastructures publiques destinées aux pèlerins. Il est donc habituel de devoir dormir de temps à autre en chambres d'hôte ou chez des particuliers. Nous logeons justement chez la propriétaire dudit moulin. Notre logeuse doit avoir une cinquantaine d'années, ou bien soixante... impossible à dire. Je peine sincèrement à trouver une description plus parlante que celle-ci : cette femme ressemble à une sorcière. Une sorcière telle qu'on la décrit dans les contes. Du haut de son 1m50, les yeux fous, elle a le visage couvert de petites cicatrices. Elle nous accueille dans une grande agitation, et nous fait attendre plus d'une demi-heure dehors avant de nous

conduire à nos chambres, nous expliquant d'une voix étrangement aigue qu'elle a quelque chose sur le feu. J'avais commencé à ressentir un grand malaise dès les premières secondes de notre arrivée, mais mon sentiment n'allait que s'amplifier par la suite.

Dans ce moulin, que la propriétaire milite pour faire classer au patrimoine mondial, toutes les machineries d'époque sont encore en place. Au dernier étage, au-dessus de l'espace de travail, se trouvent les chambres à louer ainsi qu'un grand salon, décorés avec un gout tout particulier. Le décor semble sorti d'un vieux film d'horreur. Des têtes à coiffer et des poupées trônent en haut des armoires. Sur des petites tables sont disposés des bougies noires et des statues de toutes confessions confondues. Au-dessus des lits sont accrochés d'inquiétantes photos de visages de femmes ou de gravures d'enfants habillés en clowns. Je me lave à toute vitesse dans une cabine de douche qui devait faire partie d'une caravane des années 70. Un cimetière familial se trouve juste derrière le fil où Joël et moi étendons notre linge. Il s'agit d'un cimetière protestant, comme nous en avons vu beaucoup dans la région, et certaines tombes sont très récentes et portent le même nom de famille que notre logeuse.

Je ne pensais pas que mon malaise allait empirer, jusqu'à ce que l'on entre dans la cuisine pour dîner. Je découvre alors les murs recouverts de fleurs en plastiques pareilles à celles que l'on trouve dans les cimetières, des crucifix, petits anges, images de Jésus, de la Vierge ou de Bouddha. Chaque centimètre carré de la pièce est saturé de cette décoration. Jamais de ma vie je ne m'étais sentie aussi mal à l'aise, et aussi incapable de me l'expliquer. Une bouffée d'angoisse me saisit dès que notre hôtesse se tient près de nous et je sens les larmes qui me montent aux yeux. Je n'ai qu'une envie, c'est quitter immédiatement la pièce. Après avoir rempli nos assiettes, notre logeuse nous demande de but en blanc si nous sommes croyants. Joël et moi échangeons un regard.

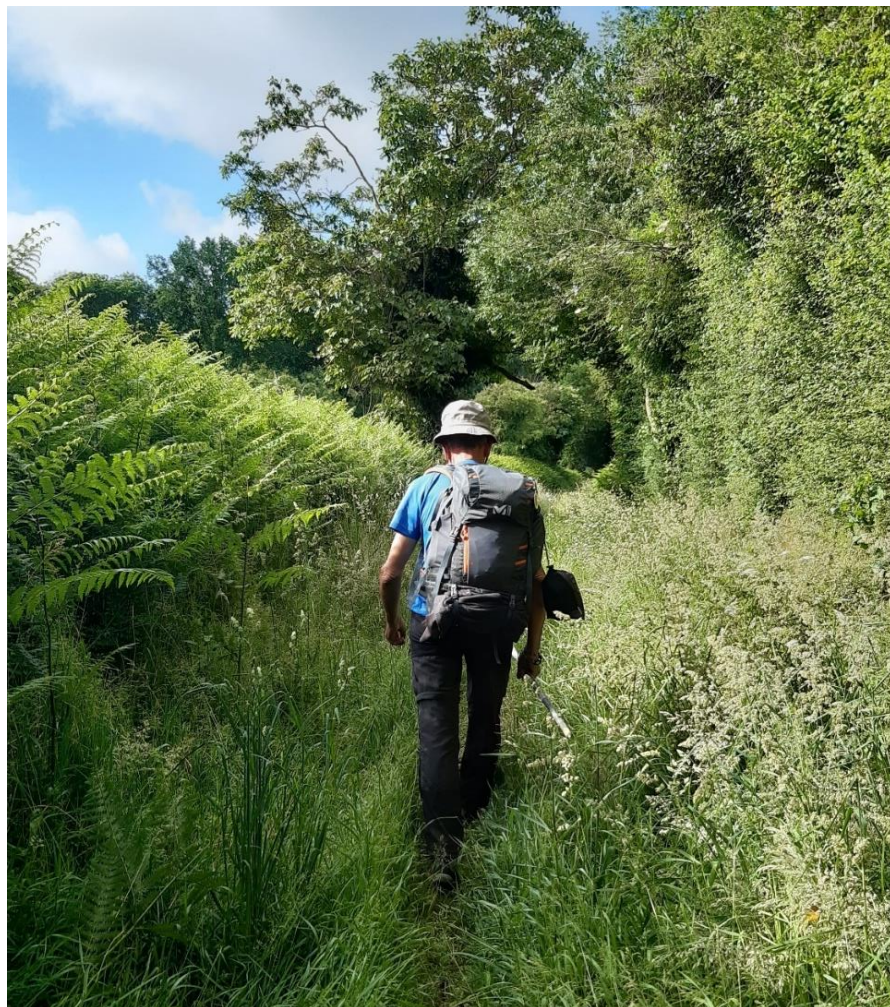
- *« Ça dépend des jours, je lance ;*
- *Voilà, pareil, fait Joël. (...) Je suis pas pratiquant, de temps en temps je vais à la messe parce que ça me fait du bien. (...) Ma femme, j'aime penser qu'elle est ailleurs, qu'elle est avec moi quelque part. L'enfer, le paradis... j'en sais rien ».*

Au cours du repas, nous apprenons que notre hôtesse a failli mourir, en des circonstances qu'elle préféra ne pas nous partager. Elle nous raconte que Dieu lui a sauvé la vie, car il n'y avait plus aucun espoir. *« Et la médecine ? »* demande Joël. Non, la médecine n'y avait rien fait.

Toutefois, la question de notre logeuse nous avait mis mal à l'aise. En effet, en ce dixième jour de voyage, nous avons déjà intégré quelques règles implicites que les pèlerins se doivent de

respecter et attendent qu'elles soient respectées en retour. L'une de ces règles implicites les plus fondamentales est notamment le droit au silence et au respect de la vie privée sur le *camino*. Personne n'est donc tenu de parler de sa confession ou de ses croyances, ni même de sa motivation à entreprendre le pèlerinage, à moins qu'il n'en ressente le désir. A la rigueur, il est acceptable de demander à quelqu'un *comment* il a connu le *camino*, mais surtout pas *pourquoi* il en a entrepris l'expédition.

Par son attitude intrusive, notre hôtesse s'inscrivait donc dans une position dissonante par rapport à celle attendue. Ce décalage entre les attentes implicites de la situation et son comportement renforçant le sentiment qu'en effet, quelque chose ne tournait pas rond ici. La compote de poire que l'on nous servit, après nous avoir assuré qu'elle était dans le congélateur depuis seulement deux ans, couronna la soirée. Moins influençable que moi, Joël ne parut pas effrayé par notre passage au moulin, quoique visiblement très soulagé au moment de partir. Je garderai pendant de longues semaines un souvenir étrange de cette étape.



Joël dans les champs en friche de la Vienne, 25 mai 2022



27 mai 2022. Jour 12. Mon père nous a rejoint, Joël et moi, hier à Aulnay de Saintonge, car je lui avais promis que nous ferions une étape ensemble. Papa est très ému de marcher sur le chemin de Saint-Jacques. Aussi loin que je me souviens, il a toujours été très intéressé par les religions, pour les avoir presque toutes essayées une par une. Lorsque je suis née, mon père était dans sa phase musulmane, avant de passer par une période chrétienne suite à la rencontre, sur un salon bio, des membres des *Ruben's Brothers*, un groupe chrétien accusé peu de temps après de dérives sectaires. Il eut ensuite une phase bouddhiste puis une autre vaguement hindouiste, suivant des gourous sur Youtube.



Mon père et Joël discutant avec un cycliste du village, Courcelles, 27 mai 2022

A Courcelles, Joël doit continuer plus loin pour suivre le découpage de ses étapes, et nous nous disons au revoir pour la deuxième fois. Cette fois, nous avons planifié de nous retrouver à Blaye pour aller jusqu'à Bordeaux ensemble. Papa et moi dormons chez M-J, qui gère l'accueil des pèlerins sur la commune. Cette femme a les cheveux gris et un accent suisse. Elle nous fait découvrir l'église, dont elle a la clef pour la faire visiter aux pèlerins. Elle nous invite à nous asseoir quelques instants pour nous recueillir, et allume une musique chrétienne sur son téléphone. Mon père, les yeux fermés, a tourné les paumes de ses mains vers le plafond. Armée d'une lampe électrique, M-J nous montre ensuite les détails des sculptures et nous fait voir quelques tombes curieuses dans le cimetière. Elle nous prend en photo, Papa et moi. Elle

conserve ces photos de pèlerins dans un grand cahier, avec des anecdotes sur leur venue, pour se souvenir d'eux.

Nous partageons ensuite un repas maison, et je comprends à quelques paroles qu'elle laisse échapper que M-J est une « sorcière blanche ». Mon père est rayonnant, bouleversé par la soirée, et persuadé que M-J nous a fait du reiki pendant le diner. Le lendemain, je dois continuer seule. Mon père et M-J me raccompagnent à l'entrée du chemin en passant par un petit bois qui longe la Charente. « *Les arbres sont les gardiens de la forêt, nous dit M-J, et il faut leur demander l'autorisation avant d'entrer. (...) Il y a beaucoup de choses dans une forêt... des gnomes... des ondines aussi. (...) Tu vois, ici, il y a les 4 éléments. L'air, l'eau et la terre.*

- *Et le feu ? je demande ;*
- *Le feu, il est en nous. »*



28 mai 2022, le Douhet. Jour 13. Je dors ce soir chez un couple de retraités. La maison est convertie en chambres d'hôtes, où les pèlerins bénéficient d'un tarif préférentiel. Un jeune homme arrive quelques heures plus tard. Le nouveau-venu s'appelle Damien. Il a vingt-huit ans, et est psychologue du travail. Couvert de coups de soleil et d'ampoules affreuses à voir, il a fait plus de 75km en deux jours. Ça l'amuse, dit-il, il prend ça comme un entraînement. Il a déjà fait une portion de la Voie du Puy avec des amis, et il doit reprendre la route avec eux cet été. Il ne fait que cinq jours sur le chemin jusqu'à Saintes. Nous passons une soirée très amusante avec le couple, qui compte presque 160 ans à eux deux. Le vieux nous fait boire, et je lui récite ce que je sais de charentais. Damien a aussi un coup dans le nez. Le lendemain, nous parcourons ensemble les 18km qui nous séparent de Saintes d'une traite, le long d'une départementale. Notre formation commune en psychologie alimente la discussion pendant que les camions nous frôlent et que leurs appels d'air me font chanceler à chaque fois.

Nous croisons un vieux monsieur que Damien a rencontré pendant la semaine. C'est un ancien marathonien de soixante-quinze ans, et son approche de la marche est fascinante. Nous faisons quelques centaines de mètres avec lui, mais il nous laisse continuer plus avant. Toutes les heures, il fait une pause de dix minutes précises, il boit un peu et enlève ses chaussures pour reposer ses pieds. Faire Compostelle est pour lui un défi sportif pour sa soixante-quinzième année. Quelques mois plus tard, il m'enverra une photo de lui devant la cathédrale de Santiago avec une légende : « *c'est fait sans souci !* ». Un tel profil met à mal certaines théories d'Eliade : j'imagine difficilement cet ancien marathonien évoluer, tel le contemporain des dieux, dans un

temps mythique et parfait. En revanche, l'héroïsation de soi sur la base de la performance physique, semble pouvoir s'appliquer à lui.

A Saintes, j'achète enfin de vraies chaussures de marche. La douleur s'envolera comme par magie dès le lendemain. Mes pansements anti-cors ont ramolli ma peau et j'ai des trous dans les pieds. Mais pour la première fois depuis quinze jours la douleur est partie.



Problèmes de pieds, Saint-Palais-de-Blaye, 1^{er} juin 2022



2 juin 2022. Jour 18. J'ai dormi seule dans un camping où j'ai loué une petite tente semi-rigide. Pour gagner du poids, je n'ai pas apporté de duvet, alors j'ai dormi avec ma serviette et mon poncho de pluie en plastique, frigorifiée et terrorisée par l'orage. La journée est longue et je marche d'une traite pour rattraper Joël à Blaye et pouvoir prendre ensemble le bateau de 16h. Je rejoins Joël à la terrasse d'un bistrot, pas loin de l'embarcadère. Joël est rayonnant. Il me dit se sentir beaucoup mieux psychologiquement qu'au moment du départ. Son visage est détendu, et il n'est plus du tout grognon comme à d'ordinaire. Il me confie avoir commencé le voyage sous anti-dépresseurs et « *pas avec le bon état d'esprit* ». Je suis très heureuse quand il me dit : « *aujourd'hui je me sens vraiment bien* ». Le passage de l'Estuaire de la Gironde par le bac est un grand moment pour nous. Comme une frontière physique, le fleuve nous fait réaliser le chemin parcouru.



Joël devant la citadelle de Blaye, avant de prendre le bateau, 2 juin 2022

Ce soir, nous logeons chez des particuliers, de l'autre côté du fleuve, à Lamarque. Jean-Marie est un chasseur, et sa femme et lui sont très accueillants. Je laisse à Joël la chambre avec le grand lit, et je dors dans le grenier reconverti en dortoir pour les pèlerins. Des amis du couple viennent prendre l'apéritif avec nous. Joël a les larmes aux yeux en évoquant sa femme pendant le repas. Jean-Marie nous fait boire un rouge maison beaucoup trop fort en nous parlant de la

tonne depuis laquelle il tire des canards dans les marais. J'allais avoir mal au crâne toute la journée du lendemain, me trainant derrière Joël et craignant de devoir m'arrêter pour vomir.



Joël dans les vignes entre Lamarque et le Pian Médoc, 3 juin 2022



A Bordeaux, c'est le dernier jour de Joël, qui prend le train pour rentrer chez lui, dans le Nord. Ce retour était prévu, et Joël a des choses à faire chez lui, mais il est déçu de s'arrêter.

Nous allons à la messe tous les deux dans la cathédrale Saint-André. C'est la Pentecôte. Joël a son sac aux pieds, car il repart dans quelques heures. « *Je suis déçu de partir, me dit-il, j'aurais voulu continuer avec toi jusqu'à Santiago [...]. Sans toi et Muriel j'aurais sûrement abandonné* ».



Joël et moi à la Maison du Pèlerin de Bordeaux, 5 juin 2022



8 juin 2022. Jour 24. Joël est reparti chez lui. Je suis restée quelques jours à Bordeaux où j'ai dormi chez mon amie Raphaëlle. Alex m'a rejoint. Je rêvais d'avoir quelques jours de repos, mais je n'ai qu'une hâte : recommencer à marcher. Rester statique ne me semble pas naturel. Je devais me faire poser un nouveau stérilet à Bordeaux, mais le modèle spécial que l'on m'a prescrit n'est toujours pas disponible. J'ai l'impression de m'être arrêtée pour rien et d'avoir perdu du temps, car le 25 juillet est toujours à l'horizon, et je dois absolument arriver à Santiago pour cette date.



Refuge au Prieuré de Gradignan, 8 juin 2022

Gradignan constitue l'étape juste après Bordeaux, et les pèlerins y sont accueillis dans un ancien prieuré. Le gîte est classé au patrimoine mondial, c'est un ancien hôpital du XII^e siècle. Je fais la rencontre de nouveaux pèlerins : un couple et un monsieur seul, retraités tous les trois. Le feeling passe bien, et nous marcherons finalement tous les quatre pendant quelques jours. Nos rires résonnent pendant que nous nous enfonçons dans la forêt des Landes.

En quittant Gradignan, nous trouvons une boîte en plastique par terre, le long d'une balise. Nous l'ouvrons, pensant qu'il s'agit d'une boîte à destination des pèlerins, comme l'on en trouve beaucoup. Parfois ces boîtes contiennent des mots d'encouragements, des petits messages de

pèlerins passés avant, des poèmes, etc. Cette fois le contenu est inédit, car il s'agit de quelques feuilles de papier pliées, avec des tableaux tracés à la main. Nous lisons que cette boîte a été déposée par des étudiants de l'Université de Bordeaux, lesquels effectuent une enquête sur Compostelle. Les cases du tableau renseignent le prénom du pèlerin, âge, genre, date de départ et motivation à entreprendre le pèlerinage. Quelques pèlerins de bonne volonté ont déjà rempli ces lignes. Je suis scandalisée devant aussi peu d'implication méthodologique, d'autant plus venant de camarades de la même université que moi. Déjà trois semaines que je marchais, pour recueillir des données moi aussi, et ma patience était déjà bien émoussée. J'hésitais à détruire ces tableaux ou à écrire un commentaire bien senti, mais je me ravisais. Saint Jacques n'aimerait sûrement pas ça.



11 juin. Jour 27. La traversée des Landes est bien entamée et doit encore durer une semaine. Les Landes sont souvent redoutées par les pèlerins, car pendant huit jours il n'y a que des alignements de pins à perte de vue. Il paraît que c'est à devenir fous, d'autant qu'il faut avaler un nombre important de kilomètres chaque jour à cause de la raréfaction des hébergements. Mon père me rejoint, accompagné de ma sœur Malou (18 ans) et de mon frère Maelwenn (12 ans). Les pins des landes, parfaitement alignés, donnent une sensation de vertige et l'impression d'évoluer dans un décor de plastique. « *On dirait du faux* » dira ma sœur.

Il fait toujours une chaleur écrasante, et l'on marche rarement à l'ombre des pins, car ils se trouvent sur des parcelles privées et grillagées. Mon père, qui vit toujours dans son camion aujourd'hui, fait le camion-étape pendant que je continue à marcher avec ma sœur Malou. Il s'avère que le camping que j'avais repéré dans le Miam Miam Dodo est désaffecté. Quelques camions y sont garés et des cyclistes y ont planté leur tente. Nous pourrions au moins utiliser les douches. Nous dînons de soupe en sachet et de petits pois. Le gardien arrive, car un groupe de punks est installé ici depuis quelques jours et a manqué d'incendier le bâtiment des sanitaires. L'homme renonce à nous déloger. Faute de mieux, je vais faire tamponner ma crédentiale à la gendarmerie.



Campement improvisé dans les Landes à côté du camion de mon père, 11 juin 2022



Le lendemain, je laisse mon père et mes frère et sœur et marche seule jusqu'au gîte. Je retrouve André du groupe de retraités avec qui j'ai marché depuis Gradignan. Nous échangeons les nouvelles habituelles : comment se sont passées les dernières étapes, les gîtes, les pins, la chaleur. Nous sommes rejoints par un jeune que nous avons rencontrés il y a quelques jours. Parti de Bordeaux avec un énorme sac de 20 kilos, Vincent est un drôle d'oiseau. Il ne suit pas le balisage, se perd tous les jours et dit s'être retrouvé deux fois nez-à-nez avec un sanglier. Vincent vit à nos crochets depuis lors, s'arrangeant pour se faire payer à manger et à boire. Il arrive en général sans aucune provision à l'auberge, et nous ne pouvons pas nous résoudre à manger devant lui sans rien lui proposer. Aujourd'hui, André en a assez et refuse de régler les six euros de l'auberge pour lui. Vincent retrouvera miraculeusement un billet dans son sac. Nous apprendrons d'ailleurs à Vincent ce qu'est une crédentiale, car il l'ignorait. Heureusement pour lui que les refuges sur la Voie de Tours ne sont pas trop regardants. Deux autres pèlerins arrivent après nous. Un Belge doctorant en biologie, et un Allemand d'une cinquantaine d'années, parti d'Allemagne après avoir visionné le film *The Way*. Je suis la seule femme, et André, qui en est à son cinquième *camino*, organise le couchage dans le gîte. Les hommes dormiront dans l'une des chambres, et moi dans l'autre. De plus en plus difficile à organiser au

fur et à mesure que l'on approche de Santiago, le couchage en non-mixité est favorisé dès lors qu'il est possible.



Panneau dans les bois aperçu lors de la traversée des Landes



Jeudi 16 juin. Jour 32. Il fait toujours 40°C. Alex m'a rejoint à Dax. J'ai rendez-vous avec une sage-femme aujourd'hui, pour installer mon nouveau stérilet. Un modèle spécial qui ressemble à un hameçon, censé limiter les risques de rejet. Suite à la pose, la douleur est telle que je perds connaissance. Pendant une quarantaine de minutes, je ne sens plus mes mains ni mes jambes. Je n'ai qu'une peur : ne pas pouvoir marcher demain.



18 juin. Jour 34. C'est la fin de la Voie de Tours. La routine du *camino* est en place. Chaque jour est à la fois identique dans sa structure et différent dans son contenu. Chaque jour, il faut se lever, marcher, marcher encore, arriver, faire tamponner sa crédentiale, se doucher, laver son linge, manger et dormir. Et pourtant, chaque jour réserve ses surprises, et l'on ne sait jamais à quelle sauce l'on sera mangés. Qui seront les autres pèlerins ? Est-ce qu'il y aura de l'ombre ? Comment sera l'auberge ? Est-ce qu'il y aura des draps ?

Il fait 41°C. La majorité des départements français sont en alerte canicule. Alex et moi marchons toute la journée le long d'une départementale en plein cagnard, sans faire de vraie pause pour arriver et mettre fin à notre calvaire au plus tôt. Nous passons dans un cimetière pour nous tremper de la tête aux pieds avec le tuyau d'arrosage. J'ai la tête en surchauffe et je n'arrive pas à me refroidir, mes pieds avancent machinalement mais je suis dans un état second. Alex avale des litres d'eau et nous oblige à nous arrêter sans arrêt pour boire. Je ne sais même pas comment on arrive à marcher par cette chaleur, le seul point positif, c'est que nous n'avons plus la force de nous quereller.

C'est dans cet état que nous arrivons au refuge municipal de Saint-Palais-de-Dax, un ancien refuge des franciscains. Six retraités, frais et douchés, sont déjà installés sous la tonnelle lorsque nous arrivons. Trois d'entre eux se font porter leurs valises par le service de transport du *camino*. Beaucoup plus répandu sur la Voie du Puy-en-Velay, ce système consiste à laisser sa valise ou son sac dans une auberge A, payer une étiquette environ cinq euros qui sera accrochée sur les bagages, et à récupérer ses effets personnels plus tard dans une auberge B. Un mini-bus d'une compagnie privée se charge ainsi du transport pendant que les marcheurs, libérés d'un poids, parcourent leur étape. C'est la première fois que j'assiste au phénomène. J-L, vêtu d'un t-shirt basque, est l'hospitalier bénévole. Il se moque. « *Oh, des sacs à dos à roulettes !* » ricane J-L en voyant arriver les valises. L'un de ces pèlerins, scandalisé par l'état des portes des douches, vient se plaindre. Le diagnostic de J-L est sans appel et ne se fait pas attendre : ce sont des « faux pèlerins ». Dès lors, j'allais avoir l'occasion d'entendre cette expression à de multiples reprises.

Alex et moi prenons une chambre seuls, avec deux petits lits. Sur l'un des matelas, il y a de toutes petites taches de sang. Je m'arrange alors pour changer discrètement de chambre pendant que J-L a le dos tourné. Ces petites taches de sang sont censées être un indicateur que le matelas est peut-être infesté de punaises de lit, lesquelles provoquent de mini lésions et saignements sur le corps du dormeur. La psychose au sujet des punaises se fait de plus en plus forte avec l'augmentation du nombre des pèlerins, et l'on n'est jamais trop prudent. Alex et moi, de loin les plus jeunes de l'auberge, nous proposons d'aller étendre la lessive que J-L a fait tourner. Le vieux qui s'était plaint des portes viendra nous reprocher d'avoir mis à sécher son pantalon dans le mauvais sens. Lui et les autres vont manger au restaurant à l'extérieur, l'une des dames est chaussée de sandales à talons sortis de sa valise. J-L ne cache pas sa joie de les voir partir. Nous mangeons dans la cuisine avec lui et un vieil allemand, qui passera la soirée à nous parler

comme si nous comprenions sa langue, encouragé par nos efforts. Nous ne parlons pas un mot d'allemand, et lui pas un mot de français ou d'anglais. La scène est d'une absurdité touchante.



19 juin 2022, Ostabat. Jour 35. Alex et moi avons passé aujourd'hui la « stèle de Gibraltar », où les voies de Tours, du Puy et de Vézelay se rejoignent. D'un coup, le paysage s'est fait montagneux. Nous retrouvons trois pèlerins rencontrés ces dernières semaines : Sylvie et Alain, un couple de quinquagénaires, et Loïc, un ancien pilote de la Marine nationale avec qui j'avais sympathisé à Saint-Paul-lès-Dax. L'auberge est pleine de mouches et tenue par un vieux basque. Je fais la connaissance de Mathilde, vingt et un ans, partie de Poitiers où elle étudie à Sciences Po. L'hospitalier nous sert un apéritif pendant qu'il tamponne les crédentiales. Nous sommes rejoints par deux coréennes couvertes de la tête aux pieds, gants y compris, pour se protéger du soleil. Devant le bar du village, les tables sont remplies de pèlerins assis devant des bières. Après 800 km, j'ai l'impression que les choses sérieuses commencent enfin.



*Stèle de Gibraltar, avant Ostabat :
fusion des Voies de Tours, de Vezelay et du Puy-en-Velay, 19 juin 2022*



Pause-café en libre-service, Ostabat, 19 juin 2022

Chapitre 5 : Escrocs, voleurs, et faux pèlerins

Dans les discussions entre pèlerins et entre pèlerins et hospitaliers, l'un des invariants est la question du vrai et du faux pèlerin. Le sujet, d'abord anecdotique, devient de plus en plus récurrent à mesure des kilomètres, et de façon proportionnelle à l'augmentation de la concentration de pèlerins. Mais alors, pourquoi parle-t-on de faux pèlerins ?

On l'a vu, définir un pèlerin n'est pas chose aisée, surtout à un époque où les moyens et motivations à entreprendre un pèlerinage sont multiples. Si l'on en croit l'inscription de l'*Oficina de Acogida al Peregrino* sur ma crédentiale, « *La Compostela n'est délivrée qu'à celui qui a fait le pèlerinage dans une perspective chrétienne (...) et seulement à ceux qui arrivent jusqu'à la Tombe de l'Apôtre, après avoir parcouru au moins les 100 derniers kilomètres à pied ou à cheval, et les 200 derniers kilomètres à bicyclette, en témoignant de leur parcours au moyen de deux tampons au moins, par jour, avec la date* ».



Première page de ma crédentiale

La perspective chrétienne, difficilement vérifiable, n'est pas une condition *sine qua non* à l'obtention de la Compostela, et aucun agent du bureau des pèlerins de Santiago ne pose de question à ce sujet. En revanche, avoir effectué les 100 derniers kilomètres (ou 200 à vélo) est bien un critère obligatoire. Avant de délivrer au pèlerin sa Compostela, l'agent du bureau des pèlerins inscrit la ville de départ, et l'ordinateur calcule le nombre de kilomètres parcourus. Tout individu qui effectuerait les 100 derniers kilomètres serait donc un pèlerin et pourrait être reconnu comme tel par ses pairs. La réalité est beaucoup plus complexe que cela.

Le pèlerin bénéficie d'un statut à part, lui conférant un certain nombre de privilèges, de droits, mais également de devoirs. Marcher vers Compostelle ne suffit pas, car le pèlerinage implique en réalité l'adhésion à une éthique implicite que j'ai déjà évoquée brièvement. Une sorte de code que chacun serait tenu de respecter dans la mesure de son bon vouloir. Certaines de ces règles sont d'ordre collectives et concernent les relations entre pèlerins : le devoir de solidarité, le droit au silence et au respect de la vie privée, spirituelle ou religieuse. D'autres règles concernent le statut du pèlerin par rapport au reste du monde, ces règles relèvent de la tradition, des on-dit et sont difficilement vérifiables. Quelqu'un m'a raconté un jour qu'une règle toujours en vigueur depuis le Moyen-Age conférait aux pèlerins un droit de passage s'appliquant dans n'importe quel champ ou propriété privée dans une largeur de 90 centimètres.

Mais ce qui intervient le plus dans le procès des « vrais pèlerins » pour les « faux », sont les règles implicites individuelles, qui concernent la façon dont il faudrait effectuer son pèlerinage. Si le discours officiel se veut tolérant et affirme que chacun fait son chemin comme il le souhaite, les autres s'attendent tout de même à ce que vous respectiez ces règles implicites si vous souhaitez être considéré comme un vrai pèlerin. Cette éthique, ajustable, non-officielle, n'en n'est pas moins présente et active. Ceux dont le comportement s'écarte de cette éthique sont invariablement jugés, de façon plus ou moins bien dissimulée, par leurs pairs, pèlerins et hospitaliers. Ils sont alors taxés de « faux pèlerins ».

Elena Zapponi a consacré une partie de ses travaux à cette question, qu'elle n'hésite pas à qualifier de « tribunal quotidien » autour de la question du vrai et du faux pèlerin. Selon Zapponi, la dichotomie entre vrai et faux pèlerin se rapporte au but du pèlerinage : religieux ou non (Zapponi, 2011 : 85). J'émetts ici quelques réserves à cette analyse, car d'après mes observations, la dichotomie porte davantage sur le *comment* que sur le *pourquoi* du pèlerinage. Mais Zapponi relève également la question du *comment*, et montre l'importance d'une certaine éthique minimaliste sur les chemins de Saint-Jacques. Une idée bien installée, et s'inscrivant

dans un « idéal évangélique de la pauvreté » (Zapponi, 2011 : 97) pousse les marcheurs à n'apporter avec eux que l'essentiel. En effet, dans les débats sur le vrai et le faux pèlerins, les critiques pleuvent sur les malheureux qui se font porter leurs bagages. Ceux qui portent un sac volumineux font également l'objet de commentaires : « *le sac ne devrait faire que 10% de ton poids* », « *c'est un malade de porter un sac aussi lourd, il n'ira jamais au bout* » (sic).

En parallèle, ceux qui ont un sac léger sont admirés, pour être en adéquation avec cet idéal de dépouillement. Zapponi s'attarde également sur Saint François d'Assise, figure emblématique de cet idéal, et parle même d'un « syndrome de Saint François » (Zapponi, 2011 : 99). Il m'a semblé que, si chacun pouvait marcher en y donnant la raison qu'il le souhaite, en allant ou non à la messe, il était tout de même préférable de porter son sac et d'avoir l'air de souffrir juste ce qu'il faut pour que le pèlerinage paraisse authentique.

Cette éthique ne porte pas uniquement sur le poids du sac et la façon de le transporter. Les règles implicites portent également sur l'attitude du pèlerin en général. Ne pas être dans une dynamique de partage va également à l'encontre de cet « esprit pèlerin », qui voudrait que le soir, les pèlerins se retrouvent pour rompre le pain ensemble et partager quelques heures d'humanité. De plus, s'il est possible d'obtenir sa Compostela en parcourant les 100 derniers kilomètres, les pèlerins qui arrivent sur la fin sont ouvertement méprisés par beaucoup de pèlerins marchant depuis le début du *Camino Francès*, voire d'encore plus loin.

Le jugement éthique est également présent du point de vue des installés (hospitaliers). Pour les hospitaliers espagnols, Compostelle « apparaît comme une entreprise religieuse nationale, souvent animée de rêveries épiques personnelles » (Zapponi, 2011 :163). Le *camino* y est à la fois une ressource économique et une ressource symbolique. Ne parlant pas espagnol et ayant difficilement échangé avec les hospitaliers espagnols, je dois ici me fier aux observations de Zapponi.

Cependant, cette éthique n'étant pas définie clairement, elle permet de nombreux ajustements selon la situation de la personne. Ainsi, se faire porter ses bagages devient acceptable si la personne est en situation de handicap ou atteinte d'une maladie. Vouloir rester seul peut également être excusé si cela s'inscrit dans une volonté d'introspection méditative. Ces pèlerins-ermites, qui dorment souvent en tente, peuvent même être l'objet d'une certaine fascination, tant ils représentent l'incarnation du pèlerin mythique, dédaigneux du confort des auberges, cheminant seul et dormant sous les étoiles. Un faux pèlerin serait alors une personne qui s'éloigne de ce que l'opinion populaire attend de lui.



Si certains pèlerins sont considérés comme des « faux pèlerins » par leurs pairs, j'ai entendu de nombreuses histoires sur de réels « faux pèlerins » : des personnes qui ne vont pas réellement à Compostelle mais profitent du statut de pèlerin en se mêlant aux autres.

Sur la Voie de Tours, je ne compte plus les histoires de personnes sans-domicile-fixe se faisant passer pour des pèlerins. Car si le système mis en place pour les pèlerins par les mairies ou paroisses est très accommodant, certains savent en tirer parti à leur avantage, la crédentiale faisant office de laisser-passer. Sur la Voie de Tours, de nombreux gîtes municipaux fonctionnent avec un système de cadenas dont le code est donné par téléphone. L'agent municipal vient généralement rendre visite aux pèlerins en début de soirée, afin de tamponner les crédentiales et collecter le paiement. Il arrive cependant que le pèlerin soit complètement autonome : le tampon pour la crédentiale est à disposition, de même qu'une boîte pour régler le prix de la nuitée. Certains bénévoles m'ont raconté comment des gens avaient ainsi appris par cœur le code de l'auberge afin de squatter, en évitant les moments de passage des bénévoles. Certains, qui paient tout de même la nuitée, prétendent bien aller à Saint-Jacques, et bénéficient du « tarif pèlerin » grâce à la crédentiale. C'est ainsi que l'on m'a raconté l'histoire d'un homme qui rentrait chez lui à pied après des vacances dans le Sud, en remontant le long du chemin de Saint-Jacques et dormant dans ces auberges à 5 euros. Mais les bénévoles ne sont pas dupes, et quelqu'un qui ne ferait pas réellement le pèlerinage est tout de suite repéré. Certaines personnes sont simplement SDF, et si elles prétendent aller à Saint-Jacques, les bénévoles les laissent en général dormir dans l'auberge une nuit. L'aspect du pèlerin rappelle parfois celui d'un SDF, et inversement, si bien que la confusion est possible. Si certains SDF se font passer pour des pèlerins, j'ai également entendu parler des SDF du *camino*, des errants, des pèlerins « qui ne sont jamais revenus à la vie quotidienne ». Connus des auberges, ils continuent à arpenter le *camino* en tout sens, empruntant tous les itinéraires les uns après les autres et vivant de dons. J'ai moi-même eu l'occasion de rencontrer une femme appartenant à cette catégorie, dans une auberge en Espagne, une vieille allemande, qui arpentait les *camino* depuis plusieurs décennies déjà.



D'autres pèlerins vont bien à Compostelle, mais appartiennent à la catégorie dite des « profiteurs », ou des « taxeurs » (sic). L'exemple du jeune Vincent, cité dans un précédent chapitre, en est l'illustration. Le concept est simple, il suffit de ne pas avoir de liquide sur soi

et de vivre aux crochets des autres pèlerins. Certains poussent la manœuvre plus loin, en affirmant avoir fait vœux de pauvreté, et disent vivre sans argent. Si les « profiteurs » sont tolérés dans une certaine mesure, ceux qui disent avoir fait vœux de pauvreté sont vivement critiqués et considérés comme des hypocrites. Un couple de pèlerins m'a raconté avoir nourri grassement un garçon de ce type, lequel ne réclamait jamais rien, et se contentait de les regarder manger avec un regard implorant. Excédés et pris de pitié à la fois, ils partageaient naturellement leur nourriture et lui payaient ce dont il avait besoin avant d'arriver à se débarrasser de lui une semaine plus tard.



Si le *camino* compte son lot de profiteurs et de « faux pèlerins », il faut également mentionner les bandits de grands chemins détroussant les pèlerins sans défense. Ces derniers sont surtout présents dans l'imaginaire collectif. Mais une idée bien présente est que parmi les pèlerins se cachent parfois des voleurs, lesquels constituent encore une catégorie à part entière. Si je n'ai jamais entendu de témoignage direct concernant des vols, les histoires circulent et suffisent à en cristalliser l'existence (symbolique du moins) sur le décor du *Camino Francés*. Je ne parlerai donc pas de vols effectifs, mais de l'importance de l'idée du vol.

Le vol n'est pas la principale préoccupation sur la Voie de Tours. Je ne puis donc rien affirmer à ce sujet concernant les autres voies en France, et notamment la Voie du Puy, beaucoup plus fréquentée. Sur la Voie de Tours se trouvent en moyenne entre un et quatre pèlerins maximum par jour à la même étape. L'idée du vol y est quasi inexistante, et le régime en vigueur est celui de la confiance. Lorsque qu'il n'y a que deux ou trois pèlerins dans une auberge, garder ses papiers sur soi pour aller sous la douche tiendrait du ridicule.

Sur le *Camino Francés*, c'est une autre histoire. Les récits de vol circulent énormément : vols de papiers, vols de crédentiale, de sac à dos ou même de chaussures de marche. L'idée du vol de la crédentiale est la plus absurde et la plus choquante à la fois, mais « *certaines sont prêts à tout* » raconte-t-on. Des pèlerins aguerris m'ont ainsi mise en garde et m'ont recommandé de garder ma banane avec moi en permanence, même en allant à la douche, pour l'intégralité du *Camino Francés*. Ce que j'ai fait. N'ayant jamais été personnellement confrontée au vol, je ne saurais jamais si c'est grâce à toutes les mesures prises pour l'éviter. De façon général, je me suis sentie tout à fait en sécurité sur le *Camino Francés*. Le matin, la Guardia Civil espagnole, dans une version moderne des Templiers (protecteurs des pèlerins), faisait des rondes et restait postée à certains carrefours pour indiquer le balisage à suivre et veiller sur nous, pauvres

pèlerins. J'ai connu davantage de moments de frayeur le long de la Voie de Tours, lorsque je marchais seule au milieu des champs, craignant que les camionnettes qui passaient ne m'enlèvent et que ma famille ne retrouve jamais mon corps. Mais trêve de romanesque. Il me reste une dernière anecdote.



De toutes les villes traversées, Saint-Jean-Pied-de-Port comporte dans mon souvenir la plus importante concentration d'individus louches et potentiellement dangereux pour une fille marchant seule. Si, dans ma classification, je n'ai pas encore évoqué le cas des escrocs ou gourous de grand chemin, c'est que je garde encore un souvenir bien vivace d'un homme rencontré à Saint-Jean-Pied-de-Port.

20 juin. Jour 36. Après les 800 premiers kilomètres, j'arrivais enfin à Saint-Jean-Pied-de-Port. Alex devait marcher avec moi jusqu'à la frontière espagnole, après quoi je resterai seule pour le *Camino Francés*. Nous étions accompagnés d'un petit groupe constitué les jours précédents : le couple Sylvie et Alain, Loïc l'ancien pilote de la Marine, Jacques, retraité et pèlerin récidiviste et Mathilde l'étudiante de Sciences Po Poitiers. Jacques semblait considérer Mathilde comme sa petite fille d'adoption, et cela me rappelait Joël et moi. Mathilde et Jacques passèrent ensemble la porte d'entrée de la ville, et Jacques eut les larmes aux yeux.

Par souci d'économie, Alex, Mathilde, Jacques et moi nous rendons à l'auberge municipale où nous devons rester deux nuits. Jacques nous apprend comment réserver sa place dans l'auberge, et ce avant même l'ouverture : en plaçant nos sacs à dos les uns contre les autres, formant une file devant la porte. Les propriétaires des sacs placés le plus devant entreraient les premiers dans l'auberge.

Les rues grouillent de touristes venus à la journée (cela se voit à leur tenue et aux chaussures qu'ils portent), mais aussi de nouveaux pèlerins, tous frais, sacs flambant neufs, qui partiront selon toute vraisemblance de Saint-Jean-Pied de Port. Très vite, c'est la panique. Loïc m'appelle : il paraît qu'il y a des feux de forêt en Navarre, soit sur les premières étapes du *Camino Francés*. Impossible de savoir s'il sera possible de passer. Au Bureau des Pèlerins, il y a une grande file d'attente. Quatre bureaux côte à côte accueillent les pèlerins, vendent les crédenciales aux nouveaux, distribuent les fiches descriptives des étapes et des auberges sur les différents itinéraires. Un panneau devant chaque bureau affiche les langues parlées par la personne qui nous accueille. Contre un mur, une balance pend du plafond pour peser les sacs. L'ambiance est électrique, et l'on m'annonce que le chemin est fermé du col de Roncevaux jusqu'à

Pampelune pendant encore cinq jours minimum. Les solutions ne sont pas nombreuses : prendre un bus pour sauter les premières étapes ou emprunter le *Camino del Norde*. Je n'arrive à envisager aucune des deux solutions. Hors de question de prendre un bus pour sauter les étapes, et si je décidais de faire le *Norde*, il me faudrait d'abord rallier Irun en train. Je retiens difficilement mes larmes en sortant du bureau. Je ne pouvais pas faire une croix sur le *Camino Francés*. Les conversations vont bon train ; tout le monde conseille de prendre le *Camino del Norde*. Contre l'avis général et au risque de ne pas arriver à temps à Santiago, je décide d'attendre autant de jours qu'il le faudra que le *Camino Francés* soit rouvert. Dans l'auberge municipale où nous nous sommes installés, un vieux pèlerin raconte avoir été rapatrié la veille avec d'autres. Il se trouvait juste avant Pampelune et « *ça brûlait de chaque côté de la route* », nous dit-il. A cause des feux, Sylvie et Alain qui devaient faire les premières étapes espagnoles repartent demain, et nous allons boire une dernière sangria avec eux.



Refuge municipal de Saint-Jean-Pied-de-Port, 20 juin 2022

De retour à l'auberge, nous mangeons dans les escaliers, car la salle commune est bondée. Il y a un monde fou, dont beaucoup d'hommes seuls à l'aspect peu recommandable. Les feux de forêt et tous ces gens me rendent nerveuse. Un vieux, visiblement ivre, fixe Mathilde avec une insistance lubrique. Je vais me coucher avec un peu d'appréhension. A quelques phrases échangées, nous avons compris que l'un de nos camarades de chambrée était SDF. Le dortoir a une odeur épouvantable.



21 juin. Jour 37. Il est 8h tapantes et le vieux qui avait fixé Mathilde est déjà en train de déboucher une bouteille de rouge. Nous trainons dans la ville, tentant d'avoir quelques précisions sur les feux de forêt. A l'auberge municipale, Mathilde et moi, dans un réflexe de protection, restons un peu à l'écart. Le lit d'en face est occupé par un grand blond musclé, un allemand d'une trentaine d'année, qui s'emploie depuis hier à draguer la jeune femme de Singapour qui occupe le lit du dessous. Il avait tenté d'engager la discussion avec nous, mais Mathilde et moi n'avions pas trop alimenté les échanges : ce type était beaucoup trop beau pour être honnête. Dans un anglais hésitant, Alex commence à discuter par hasard avec le blond, qui s'avère s'appeler Richard. Il nous dit être expatrié à Curaçao, et nous raconte ensuite une histoire invraisemblable concernant son arrivée sur le *camino*. Nous comprenons qu'il est déjà là depuis trois jours au moment de notre arrivée. Et pour cause, il nous dit attendre un transfert d'argent de sa banque pour acheter sa tente. Alex et lui parlent sport, nutrition, musculation. Richard commence à lui raconter qu'il est nutritionniste et coach sportif. J'écoute leur conversation d'une oreille avec un très mauvais pressentiment.

Richard et Alex continuent à parler pendant que nous prenons un café dans la cuisine poisseuse, donnant sur la rue principale de Saint-Jean-Pied-de-Port. Richard me met mal à l'aise, et Mathilde semble ressentir la même chose. Richard tente alors de me convaincre de faire le *Camino del Norde*, comme lui. « *J'ai une tente deux places* », glissa-t-il avant de proposer à Alex d'être mon garde du corps. Alex, qui ne comprend pas bien l'anglais, ne saisit évidemment pas les sous-entendus. Richard nous dit avoir vécu en Inde, être capable de voir la couleur des auras des gens, et être végétarien. « *Tu me rappelles beaucoup ma maître de Reiki* », me dit-il avec un regard pénétrant. Je maudis Alex, qui n'arrive jamais à se défaire d'une conversation et nous met toujours dans des situations désagréables. Une fois de plus, j'allais devoir gérer des situations embarrassantes qui n'aurais jamais eu lieu sans lui. De fil en aiguille, Richard nous raconte avoir gagné des concours de bodybuilding en Allemagne en 2016. Afin d'appuyer ses mots, il nous montre sur son téléphone des photos de lui arborant un slip bleu brillant sur un podium avec d'autres bodybuilders. Le contraste avec son physique actuel est frappant. Il nous dit aussi avoir été mannequin, et nous brandit pour preuve des photos d'un torse nu, abdos tracés et abondamment huilés. « *J'avais tout ce que je voulais, mais je n'étais pas heureux. Puis un jour, tout a changé* », nous dit-il.

Ça y est, le récit (*the narrative*) suivait la trame exacte de celle des escrocs qui vous vendent une méthode de développement personnel miracle pour devenir millionnaire et athlétique en quelques semaines. La structure de son discours était identique à celle que l'on peut entendre dans ces conférences du style « comment transformer sa vie et optimiser son potentiel ». Pour appuyer son récit, il lâcha même une petite larme. Alex ne comprenait pas les trois quarts de ce qu'il disait, et la conversation lui échappait totalement. Mathilde et moi tentions de clôturer cet exposé embarrassant. Richard nous présenta ensuite le site internet de son ami, lequel proposait -sans surprise- une méthode de développement personnel, et me proposa une réduction si je venais de sa part. J'eus le réflexe de faire une rapide capture d'écran du site en question, en faisant mine d'être intéressée.

Dès que l'on se retrouva seules, Mathilde me confirma qu'elle partageait mon diagnostic : nous avions bien affaire à un escroc. Je coinçais Alex entre deux portes pour lui intimer d'arrêter d'alimenter la conversation. Ce type était malsain. J'étais épuisée physiquement et psychologiquement et la présence d'autant de monde était vraiment trop oppressante. Je n'avais pas d'énergie à consacrer à des gens potentiellement envahissants et dangereux. Etant une femme seule, je devais me méfier, et éviter de me lier à des individus louches que je risquais de supporter pendant l'intégralité du *camino*.

Dès lors, il fut impossible de se débarrasser de Richard. Il s'incrusta au restaurant où nous devions manger avec Loic et Jacques pour le dernier jour. On tenta de dire à Richard que le restaurant ne servait aucun plat végétarien -ce qui était vrai-, mais il nous assura qu'il pourrait manger de la viande sans problème. Il s'arrangea pour s'asseoir en face de moi et je passais le repas à éviter des regards qui se voulaient complices. Pour couronner le tout, nous mangions dans une terrible auberge. Le stress qui y régnait était palpable. Un patron rougeaud hurlait sur ses employées, lesquelles servaient les commandes aux mauvaises tables. Richard était assis dos au mur et contemplait la scène. Il trouvait tout cela très amusant, et critiqua à voix haute, enchanté. Nous nous sentions surtout mal à l'aise pour les serveuses, mais Richard affirma qu'elles étaient ici et subissaient cette situation car elles l'avaient parfaitement choisi. D'ailleurs, il ne tenait qu'à elles de partir travailler ailleurs, commenta-t-il d'un ton doctoral, car comme chacun sait, il est en notre pouvoir de transformer et façonner notre vie. Selon lui, si elles se trouvaient dans une situation aussi médiocre, c'est qu'elles l'avaient bien voulu. Mathilde me donna un coup de pied sous la table et nous échangeâmes un regard. Anthropologie ou pas, je trouvais Richard parfaitement détestable. Au moment de partir, le patron fit payer Alex le double, et la négociation qui précéda le remboursement fut arrosée d'injures du patron,

qui traita Alex de « bleusaille ». Au comble de la jubilation, Richard tenta de pousser Alex à rester dans le restaurant pour en découdre. Tout le monde revient à l'auberge en souhaitant que cette soirée n'eut jamais eu lieu. Je n'avais qu'une hâte : quitter Saint-Jean-Pied-de-Port, et j'évitais pendant les premières étapes les auberges municipales.

Mathilde et moi avons par la suite effectué quelques recherches, car nous avons retrouvé Richard sur Facebook grâce à l'initiale de son nom de famille. Nous épluchâmes les photos de toutes les compétitions de bodybuilding en Allemagne entre 2015 et 2020, mais aucune trace de Richard et de son slip bleu. Richard J. n'existait nulle part. Nous finîmes par être convaincues que les photos avaient été trafiquées.

Plusieurs semaines après cet évènement, juste avant de rentrer à La Rochelle, j'eus la surprise de croiser Richard qui revenait justement de la gare de Santiago. Sac au dos, je reconnus de loin le tatouage sur son bras musclé. Prise de panique, je restais interdite, mais il ne sembla pas me voir. Dans la foule, j'appelais Mathilde pour lui raconter. Pourquoi arrivait-il de la gare de Santiago ? Avait-il vraiment parcouru le *Norte* ? Que faisait-il réellement à Saint-Jean-Pied-de-Port ? Nous ne le saurons jamais.



21 juin 2022, jour 37. Saint-Jean-Pied-de-Port, quelques heures avant l'épisode du restaurant. Les rumeurs sur les feux de forêt continuent de circuler dans la salle commune de l'auberge municipale et au Bureau des Pèlerins. « *Le chemin est fermé entre Roncevaux et Pampelune* » nous répète-t-on.

Le Bureau des Pèlerins n'en sait pas plus. Leur seule information provenait, le matin même, du garde-chasse de Roncevaux, qui tiendrait lui-même cela de la Guardia Civil. On raconte même que l'on risquerait une amende de quatre cents euros à s'y aventurer. Les employés du Bureau nous conseillent d'aller directement interroger les gendarmes, afin d'en avoir le cœur net. Ces derniers n'en savent pas plus, mis à part cette même information provenant du garde-chasse, et nous conseille d'appeler directement la Guardia Civil. Nous demandons à une femme de notre dortoir qui parle espagnol de le faire. A priori, le chemin n'est pas fermé. Il n'est pas interdit non plus d'y marcher, mais cela est fortement déconseillé. C'était décidé. Je partais le lendemain pour le *Camino Francés*.

Partie 2 – Camino Francés

Chapitre 6 : Un décor grandeur nature

22 juin 2022. Jour 38. Je me réveille avec cette nausée quotidienne caractéristique du manque de sommeil. J'ai dormi à peine 4h cette nuit, entre les ronflements dans le dortoir, l'alcoolique de l'auberge qui parlait en dormant, l'orage, et le froid aussi. Aujourd'hui, Alex et moi gravissons le col de Roncevaux et ses 1437m d'altitude. Il s'agit de la première étape pour ceux qui s'élancent sur le *Camino Francés* depuis Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous commençons à marcher à 6h sous une pluie battante, quittant précipitamment le dortoir de l'auberge municipale pour éviter Richard, qui avait proposé à Alex de nous accompagner pendant les premiers kilomètres. Heureusement, il est encore endormi lorsque nous partons. Une fois au-dessus des premiers nuages, le soleil s'impose, des vaches, chevaux et moutons sont en liberté sur les bords du chemin. Nous remarquons à peine la beauté du paysage, et passons les premières heures du jour à nous disputer au sujet de la soirée d'hier. Le dénivelé me coupe le souffle et m'empêche de donner à mes reproches toute la puissance que j'aurais voulu.



Passage du col de Roncevaux, 22 juin 2022

Des pèlerins de toutes nationalités se croisent et se saluent d'un *buen camino* qui allait devenir machinal. Comme prévu, Alex m'accompagne jusqu'à l'Albergue Collégiale de Roncevaux où je dois dormir, auberge mythique et passage presque inévitable pour les pèlerins arrivant de Saint-Jean-Pied-de-Port. Vient moment des adieux. Alex s'en va, et rentre à Saint-Jean-Pied-

de-Port en stop. Je suis toute seule pour de bon. Le stress de Saint-Jean-Pied-de-Port retombe à peine. Je vais me cacher dans la petite église pour pleurer tout mon saoul à l'abri des regards. L'alberge est immense, des centaines de pèlerins sont répartis sur plusieurs niveaux de dortoirs par box non-mixte de 4 personnes. Dans mon box, il y a une jeune australienne, une Suédoise et une Américaine. J'appréhendais beaucoup l'arrivée de tout ce monde, mais je suis anonyme dans cette masse de gens et ça me repose beaucoup. Le panneau à la sortie du village indique le nombre de kilomètres qui nous séparent de Santiago : encore 790 kilomètres.



Box de rangement à Alberge Collégiale de Roncevaux, 22 juin 2022



La première chose qui frappe au début du Camino Francès, ce sont les autres. En arrivant depuis une voie peu fréquentée, comme la Voie de Tours, le changement est brutal. C'est à la fois grisant et effrayant. Les autres marcheurs sont là, par dizaines d'abord, puis rapidement par centaines. Ils sont frais et motivés, les sacs sont neufs, les vêtements sont propres. La plupart d'entre eux sont arrivés la veille en avion ou en train. Ils s'entassent dans les dortoirs et dans les cafés le long du chemin. Ils vous dépassent sur la route, vous saluant du traditionnel « *buen camino* ». L'équilibre qui avait été atteint sur la Voie de Tours, la routine silencieuse et souvent solitaire qui s'était mise en place, sont immédiatement bousculés, réorganisés. Les cartes sont rebattues. C'est une plongée dans une jungle humaine, bruyante, cosmopolite, polyglotte. Cette fois-ci, le sujet d'étude n'est même plus un groupe, mais une foule, comme le décrit Elisabeth

Claverie (Claverie, 2003 : 34). Si le pèlerinage est un monde en soi, c'est d'autant plus le vrai sur le *Camino Francés*.



Pays Basque espagnol, 23 juin 2022

Lorsque j'ai parlé du statut de pèlerin, j'ai évoqué l'aspect collectif du pèlerinage. En mettant le pied sur le *camino*, le marcheur accepte implicitement de faire partie d'un collectif. Cette idée de collectif va de pair avec le devoir de partage et d'assistance envers les autres pèlerins. Mais surtout, le collectif se forme d'une façon toute particulière. Peut-être est-ce du fait de la proximité avec les autres dans les espaces de vie communs, les dortoirs, les auberges. Peut-être est-ce du fait d'appartenir à cette nouvelle catégorie de citoyens, ceux qui flottent entre deux mondes, ceux qui marchent. Peut-être que le fait de marcher vers le même but contribue à créer un entre-soi, un « nous », qui se passe d'explications. Toujours est-il que les processus sociaux sont accélérés, notamment sur les portions peu fréquentées du chemin. Le *camino* promeut un idéal d'égalité, invitant à faire table rase de toutes les différences entre les individus : âge, religion ou catégorie socio-professionnelle. Le tutoiement est la règle, peu importe la différence d'âge des marcheurs. Sur la Voie de Tours, le collectif est intergénérationnel, et il est fréquent de trouver dans le discours des marcheurs des références au registre familial lorsqu'ils s'évoquent les uns les autres. On dira « *c'est mon papy du camino* », « *c'est comme ma petite-fille* » (sic), ou un couple de marcheurs dira avec humour avoir « adopté » ce jeune qui marche avec eux. En quelques jours ou quelques semaines de marche, il est ainsi possible d'atteindre le même niveau de proximité que si l'on connaissait la personne depuis des années, ou qu'elle faisait partie de notre famille. J'ai observé le même phénomène à de nombreuses reprises en deux autres contextes : entre animateurs de colonies de vacances, et entre camarades d'une

section militaire. Peut-être est-ce dû à la vie en huit-clos, les uns sur les autres, la fatigue, l'intensité du rythme de vie, mais tous les processus sociaux sont démultipliés et la réserve s'envole plus rapidement. Cela peut aussi être lié à l'idée d'avoir « traversé des épreuves » ensemble, qui crée une connivence et une complicité forgée dans les moments difficiles.

Du fait du nombre supérieur de pèlerins, le collectif est différent sur le *Camino Francès*. Il y est à la fois plus large et plus fragmenté. Impossible de nouer des liens avec autant de personnes à la fois. Dès les premiers jours, des groupes se forment sur la base de la langue et de la classe d'âge. Le critère de la langue prédomine, et l'on observe dès le début la formation de groupes importants d'italiens, d'hispanophones, et d'anglophones (américains et australiens principalement). Cette fois-ci, les classes d'âge sont davantage visibles. Les 18-24 ans, très rares sur la Voie de Tours, sont davantage représentés sur le *Camino Francès*, où ils restent presque uniquement entre eux. Les groupes sont mouvants, peuvent se recomposer au fil des étapes, mais un noyau dur subsiste en général.

Est-ce parce que les autres groupes étaient plus bruyants, ou à cause de notre mauvaise humeur légendaire, mais je n'ai jamais rencontré de groupes de français s'étant formés sur le camino. En réalité, j'ai rapidement été assimilée à la catégorie des Italiens, lesquels ont passé la première étape à discuter du fait que, par rapport aux autres français, je n'étais pas si désagréable. Ils ont fini par conclure avec esprit que mon sang italien avait pris l'avantage sur mon sang français, c'était la seule explication possible. Plus tard, ils répèteraient aux autres qu'ils m'avaient « adoptée », et que non, Giorgia et moi n'étions pas parties ensemble d'Italie malgré les apparences. La grande proportion d'italiens sur le *Camino francès* a même fait dire à mes camarades qu'il serait plus juste de le rebaptiser le *Camino Italiano*, par souci d'objectivité.

Je rencontrai Giorgia au quatrième jour de marche sur le *Camino Francès*. Elle était accompagnée d'un autre italien que je pris pour son mari. J'étais loin de me douter que nous allions rester ensemble jusqu'au dernier jour, et qu'elle serait aujourd'hui l'une de mes amies les plus chères.

La première fois que j'ai vu Giorgia, c'est au refuge de Puente la Reina. Celui que je pris pour son mari c'était Giancarlo, un chauffeur de bus d'une quarantaine d'années, le teint mat des napolitains, tatouage tribal et piercing à l'arcade sourcilière. Il avait des problèmes avec son billet de retour et son escale à Bordeaux, et ne parlant ni anglais ni français ni espagnol, il me demanda de l'aider. Pour me remercier, il me paya un café à la machine de l'auberge. J'aperçus une fille aux long cheveux bruns qui tenait deux assiettes de spaghettis à la tomate, c'était

Giorgia. On se salua timidement. Le lendemain matin, ils me rattrapèrent sur la route, et on continua à marcher ensemble. Elle m'avoua par la suite qu'elle était très heureuse de notre rencontre et de l'élargissement du groupe, car elle commençait à redouter les tentatives de rapprochement de Giancarlo.



De gauche à droite : Mathys, Francesco, Giorgia et Giancarlo, cuisinant au refuge paroissial San Miguel à Estella, 26 juin 2022



Repas du soir, juste après, 26 juin 2022



19 Février 2023. Six mois après notre retour en France. Entretien avec Giorgia.

Moi : « Est-ce que tu peux te présenter et me raconter comment tu as connu le Camino ? »

Giorgia : « Je m'appelle Giorgia (rires), je suis italienne, j'ai 31 ans. J'ai étudié l'archéologie et j'ai été diplômée en 2019. J'ai fait quelques Master après la licence, puis j'ai travaillé comme enseignante, mais c'est une première expérience qui m'a un peu bloquée... ça a été assez traumatisant... (...)

J'ai connu le Camino, mon dieu... je ne me rappelle pas bien comment, c'est un truc qui est toujours resté en arrière-plan. Peut-être que j'ai lu quelques livres, je ne sais pas si tu connais Paolo Coelho, il a écrit « Il Camino di Santiago » [c'est le titre de la traduction italienne]. Je l'avais lu quand j'étais plus petite, mais je ne me rappelle pas si c'est la première fois que j'ai entendu parler du Camino...

Puis j'ai toujours pensé « oh Dio che bello, j'aimerais le faire, j'aimerais partir ! ». Mais bon, comme il n'y avait personne pour partir avec moi, c'était plutôt « bon, on verra en temps voulu ». Et l'année dernière... décembre ou janvier 2022 je pense, j'ai lu un autre livre sur le Camino d'une fille qui était partie seule, elle a dit que c'était une expérience incroyable. Et c'est comme si ça avait débloqué quelque chose, j'ai compris que c'était la bonne année (« l'anno giusto » : l'année « juste ») pour partir. C'était le livre d'une italienne qui s'appelle « Volevo solo camminare » (« je voulais seulement marcher »).

Cette fille du livre était partie de Leon, du coup au début je me suis dit « ok, moi aussi je vais partir de Leon », puis j'ai réfléchi (...) Et finalement j'ai décidé de partir de Saint-Jean [Saint-Jean-Pied-de-Port]. Je me suis dit que si j'y arrivais pas je ferai marche arrière ou j'irai à Santiago en train. Parce que j'ai réfléchi : j'avais le temps pour le faire, j'avais l'argent... Il y avait toute une série de coïncidences qui a fait que c'était le moment parfait. Et je me suis dit « Va bene, je commence à Saint-Jean, et j'avance ». »



L'année jubilaire 2022 a vu s'élancer sur le *Camino Francés* 227 046 pèlerins selon les statistiques de l'Officina de Agocida al Pelegrino de Santiago. Ce chiffre ressece le nombre de pèlerins qui se sont présentés au Bureau des Pèlerins de Santiago en vue d'obtenir la Compostela. Il est donc possible d'envisager quelques réfractaires qui auraient atteint Santiago sans aller demander leur Compostela, mais cela resterait un pourcentage non-significatif. Une comparaison du nombre total de pèlerins avec celui des dernières années non-jubilaires serait peu pertinent au regard de la crise du Covid-19, qui avait naturellement entraîné une chute du taux de fréquentation des différentes portions du *Camino*. A titre d'exemple, l'année 2018,

dernière année non-jubilatoire et non impactée par les confinements de 2019 et 2020, avait comptabilisé 186 199 pèlerins sur le *Camino Francès*.

Sur la totalité des pèlerins ayant obtenu une Compostela, 30% avaient commencé leur pèlerinage à Sarria, et ont donc uniquement effectué les 100 derniers kilomètres du *Camino Francès*. Le Bureau des Pèlerins, qui ressente sommairement les « motivations » des marcheurs, affirme que 39% répondaient à une « motivation religieuse et autres », 37% à une « motivation religieuse », le reste de l'effectif ayant coché la case « motif non religieux ». Pendant les mois d'été, la fréquentation du *Camino Francès* a explosé lors de cette année jubilaire, comptabilisant 31 602 marcheurs en juin, 34 975 en juillet, et atteignant les 40 762 en août 2022. Le Bureau des Pèlerins propose également des statistiques de nationalité : 60% des pèlerins du *Camino Francès* étaient des Espagnols, suivis par des américains (6.6%), des italiens (6.16%) et des français (3.1%). A titre de comparaison, seulement 3286 personnes auraient parcouru la Voie du Puy-en-Velay en 2022, et 167 la Voie de Tours. Faute de meilleures statistiques disponibles, je m'appuie ici sur le site internet pelerinsdecompostelle.com, lequel reprend d'ailleurs les statistiques du Bureau des Pèlerins de Santiago.



Ces statistiques donneront au lecteur, je l'espère, une idée de l'ampleur du phénomène, d'autant plus parlant lorsque l'on arrive d'une Voie aussi peu fréquentée que la Voie de Tours. Les infrastructures disponibles sont également proportionnelles à ce nombre. Les auberges, les bars, les hôtels, les églises se multiplient. Le *Camino Francès* est délimité, il est tel un fil ininterrompu. Impossible à présent de se tromper d'itinéraire, car de grandes flèches jaunes indiquent le chemin à chaque intersection. Plus besoin, par conséquent, de marcher avec un guide ou une carte à la main, ce qui peut contribuer à plonger d'autant plus le marcheur dans un flou spatio-temporel. Il a davantage tendance à ne pas savoir où il est exactement, il perd le fil des étapes aux noms espagnols difficiles à retenir. Il est sur des rails et peut se laisser porter par le « mood » du *camino*. Tout y est organisé et prévu pour les pèlerins, tels des enfants déguisés en aventuriers qu'on a lancés sur un jeu de piste. Un jeu de piste grandeur nature, avec tout le nécessaire pour leur faciliter la vie, qu'ils ne se perdent pas et ne manquent de rien. Les pèlerins y sont rois, et le *Camino Francès* est leur royaume.

Les autres pèlerins apparaissent peu à peu tels des personnages de théâtre. Ils sont immédiatement reconnaissables à la couleur de leur vêtement, chaque jour identique, comme

des personnages de dessin animés. Les portraits se succèdent, hauts en couleur, tel des caricatures d'eux-mêmes. Le *Camino Francés* devient le décor grandeur nature de cette pièce unique, tragédie parfois, comédie souvent, où chacun tient son rôle, mais a également la possibilité de s'écrire un nouveau personnage. Pendant quelques semaines, les pèlerins peuvent ainsi mettre en scène une aventure dont ils sont les héros, jusqu'au moment où il faudra ranger les costumes et rentrer chez soi.



*Groupe italiano-américain avec Giancarlo et Francesco (au sol), et Giorgia (à droite).
Repas du soir à Los Arcos, 27 juin 2022*

Chapitre 7 : Gesù sia con te

A présent que j'ai introduit au lecteur les principales caractéristiques du *Camino Francés*, je tenterai ici de répondre à la question suivante : et la religion dans tout cela ?

Selon les statistiques du Bureau des Pèlerins de Santiago, l'aspect religieux n'est pas la principale motivation des pèlerins. Pourtant, le religieux est fortement présent dans le paysage du *Camino Francés*. Le religieux est palpable au travers des édifices et infrastructures religieuses : églises et chapelles dans chaque village, refuges paroissiaux ou monastères accueillant les pèlerins. Le religieux est également présent de façon vivante à travers la présence des nombreux pèlerins croyants. De plus, l'activité religieuse est présente et visible spatialement, la ferveur populaire espagnole contrastant avec les habitudes françaises.



Refuge Jésus y Maria, Pamplona, 24 juin 2022

Le pèlerin est donc en contact constant avec le religieux, auquel il peut choisir de prendre part ou non : messes, groupes de moines ou moniales encadrant les pèlerins dans les gîtes, « méditations » dans les églises, groupes de chant accompagnés de sœurs à la guitare, bénédiction des pèlerins, messes en plein air rassemblant les habitants espagnols... Même les non-baptisés sont ici légitimes du fait de leur nouvelle condition : ils sont des pèlerins, et cela prime sur tout le reste.

La religion est également davantage présente au travers du comportement religieux des autres pèlerins. Certains vont prier et faire tamponner leur crédentiale dans chaque église. C'est le cas de l'une de nos camarades américaines, Cathryn, professeure de théologie, qui entrait dans chaque église en mettant un petit foulard sur ses cheveux. De plus, le *Camino Francés* regorge, en juillet du moins, d'une myriade de groupes chrétiens, allant du groupe de scouts marchant

avec un prêtre, aux groupes de jeunes chrétiens américains. L'un de ces groupes d'adolescents américains me revient vivement en mémoire. Je les rencontrais à la première étape, sages et dociles, les filles en jupes ; ils avaient l'allure de jeunes premiers. Au bout de deux semaines, ils semblaient sortis d'une reconstitution historique consacrée à Woodstock, fumant et buvant dans l'herbe, et se faisant mutuellement des massages dans les chambres. Nous n'avons jamais su qui couchait avec qui, mais cette question éveilla notre curiosité pendant quelques étapes.



Se pose alors la question du positionnement des pèlerins dans un tel contexte, où le religieux est présent, disponible et visible partout. J'ai pu observer chez les pèlerins une sorte de position ambivalente par rapport à la religion catholique. Dans ses travaux sur le pèlerinage de Medjugorje, Elisabeth Claverie affirme que cette position ambivalente est inhérente à la condition pèlerine. « Les pèlerins ne sont pas un groupe unifié mais (...) doivent passer par différents registres/régimes de jugement s'ils veulent « réussir leur pèlerinage » (Claverie, 2003 : 356). Elle ajoute que le pèlerinage en lui-même suscite une alternance entre position critique et position croyante, avec une alternance d'affirmation et de mise en doute (*Ibid* : 139). Si pertinente que soit son analyse, j'ai tout de même tendance à penser qu'elle ne peut s'appliquer aux pèlerins athées.

Quelques théories proposées par Danielle Hervieu-Léger peuvent également éclairer ce processus. Selon elle, le pèlerinage peut être envisagé comme un fait social total, mais également comme l'une des formes les plus pérennes de religion et de sociabilité religieuse (Hervieu-Léger, 1999 : 97). Dans son célèbre ouvrage *Le Pèlerin et le Converti*, Hervieu-Léger n'aborde malheureusement pas le cas du pèlerinage de Compostelle. Son enquête porte sur des rassemblements annuels européens de jeunes chrétiens, mais peut être en mise en parallèle avec ce qui se passe sur le *camino*. Elle y décrit une religion présente et rassurante, ainsi qu'un vécu religieux et une participation religieuse placés sous le signe de la liberté (*Ibid.*, 1999 : 103). Hervieu-Léger décrit la figure du pèlerin chrétien comme ayant une pratique autonome, individuelle et modulable, là où la figure du pratiquant est associée à une pratique obligatoire, fixe et normée par l'institution (*Ibid.* : 109). Je rejoins ici son analyse lorsqu'elle affirme que le pèlerinage est une pratique exceptionnelle qui s'inscrit dans le registre de l'*extra-ordinaire* (*Ibid.* : 111). Hervieu-Léger affirme également que la religiosité pèlerine « se caractérise donc avant tout par la fluidité des contenus de croyance qu'elle élabore » (Hervieu-Léger, 1999 : 99). Le pèlerin y interprète ses expériences comme reliées à un parcours doté de sens, sous forme

d'une construction biographique. Des opérations de « bricolage » permettent alors à l'individu d'ajuster ses croyances (Hervieu-Léger, 1999 : 99).

Le pèlerinage s'inscrit donc en-dehors de toute routine religieuse, et permet donc « des investissements subjectifs différenciés dont le sens est, en fin de compte, produit par celui qui l'accomplit » (*Ibid.*: 110). Si le pèlerinage s'inscrit en-dehors de toute routine religieuse, il s'observe pourtant une très forte routinisation du pèlerinage, au-delà de toute croyance. J'avais relevé cet aspect plus haut : sur le *camino* chaque jour se ressemble, presque à l'identique, dans sa structure.



Le groupe devant l'église de Logroño, avant le départ de Giancarlo, 28 juin 2022

28 juin. Jour 44. Après quelques jours de marche avec le groupe italien, l'équipe va se dissoudre d'elle-même. Nous sommes à Logroño, et Giancarlo, le chauffeur napolitain et boute-en-train de la bande, n'avait qu'une semaine de vacances et doit repartir demain.

Plus tôt dans la journée, un espagnol nous avait dépassé sur le chemin et lancé à Giancarlo : « Jesús esté contigo ». Jésus soit avec toi. Giancarlo l'avait mal pris. « Gésù sia con te ? Il bambino Gésù ! Mais je n'ai pas besoin de Jésus, je préfère marcher tout seul ! » avait-il plaisanté en faisant semblant de se retourner pour voir si Jésus se cachait derrière son épaule.

Comme par un fait exprès, nous dormons le soir-même dans un refuge paroissial. Je remarque avec amusement que Giancarlo est très ému que nous allions à la messe tous ensemble pour son dernier jour : « *che bello che siamo qui tutti insieme* ». Au milieu de la messe, arrivent dans l'église Francesco, l'un des italiens du groupe, une américaine, et Mathys, un jeune français parti du Puy-en-Velay. Visiblement ivres tous les trois, ils s'installent avec difficulté sur le banc à côté de nous en étouffant un fou rire. Mathys, sous l'effet du courage liquide (certainement du *vino tinto*), lève la main pendant la bénédiction des pèlerins et demande si nous pouvons chanter « *Ultreia* » tous ensemble. Le prêtre salue cette initiative et Mathys entonne l'hymne du *camino*, que j'allais entendre pour la première fois :

« Tous les matins, nous prenons le chemin

Tous les matins, nous allons plus loin

Jour après jour, la route nous appelle

C'est le chemin de Compostelle

Ultreia ! Ultrera ! (Allons plus loin !)

E sus eia ! Deus adjuva nos ! (Allons plus haut ! Dieu nous aide !)

Et tout là-bas, au bout du continent

Messire Jacques nous attend

Depuis toujours son sourire fixe

*Le soleil qui meurt au Finistère ».*⁴

Le soir, nous mangeons au *donativo* avec les prêtres et les autres pèlerins. Après le dîner, nous retournons à la chapelle où une « méditation » est proposée. Les pèlerins sont invités à lire de petits textes, puis à fermer les yeux et à méditer quelques minutes. En sortant, Francesco regarde sa montre et nous annonce qu'il reste encore vingt minutes avant la fermeture de la porte de l'auberge à 22h. Assez pour se dépêcher d'atteindre le bar le plus proche. Giancarlo a les larmes aux yeux à l'idée de partir demain, et en son honneur nous buvons quelques shots de tequila.



Si anecdotique qu'il soit, cet épisode m'apparaît représentatif du rapport de beaucoup de pèlerins à la religion. Selon moi, cette relation s'organise en un mélange de participation et de

⁴ Cette chanson n'existe à ma connaissance qu'en Français – les refrains restant en latin

distanciation. Le pèlerin peut alors entretenir vis-à-vis de la religion une proximité et une implication variable, allant d'une distance tranquille à une ferveur appliquée, en passant par un rejet éventuel, temporaire parfois. Le rapport de Giancarlo au paysage religieux du *camino* est, de fait, très intéressant à observer, au regard de sa position ambivalente, parfois contradictoire, formée d'une succession de postures allant d'une radicalité à une autre, affirmant d'une part qu'il n'a rien à voir avec Jésus, mais en étant tout de même ému d'assister à la messe et à la bénédiction des pèlerins.



13 juillet, jour 59. Giorgia et moi avons marché toute la journée le long d'une autoroute. Il fait toujours 40 degrés. Ce soir, au refuge paroissial, il faut glisser 1euro dans une machine accrochée au mur de la cuisine pour pouvoir utiliser la gazinière pendant une heure. L'eau de la douche est brûlante, et je vais me laver les cheveux dehors, dans les bacs à lessive. Je fais un riz cantonnais, insistant pour que Giorgia se repose ; d'habitude c'est toujours elle qui cuisine pour nous deux. Dans le refuge il y a Evan, un jeune Américain timide que l'on connaît de vue. Nous l'invitons à manger avec nous et il accepte à condition qu'il se charge d'aller acheter des bières. Nous dormons dans un dortoir frais, avec une grande croix en bois au-dessus de la porte. Sur le lit à côté du mien, Evan, torse nu, récite son chapelet à voix basse.



Parmi toutes les positions que peuvent adopter les pèlerins par rapport aux activités religieuses sur le *camino*, l'une revient fréquemment : l'émerveillement. Non pas un ravissement croyant, mais plutôt une sorte d'émerveillement « laïc ». Difficile de trouver un terme plus précis. Cet émerveillement peut s'appliquer aux édifices religieux, au *camino* lui-même ou aux activités religieuses, comme sous-tendu d'une émotion esthétique. Un mélange de respect et de fascination pour l'aspect mystico-religieux du *camino*. Alors que certaines personnes n'iraient jamais assister à une messe dans leur vie quotidienne, c'est le cas de Giancarlo, il devient tout à coup logique de s'y rendre et de se prendre au jeu, comme par contagion. Certains pèlerins assistent donc aux messes comme ils assisteraient à une quelconque représentation folklorique, avec ce je-ne-sais-quoi de mystique supplémentaire.



Pèlerins et choristes, église de Pamplona, 24 juin 2022

« On aime bien aller à la messe, ça nous met dans l'ambiance mystique du *camino* » me dira une jeune coréenne qui marchait avec son petit-ami. « Se mettre dans l'ambiance », « *nel mood* », « dans l'esprit du *camino* » est une notion qui revient énormément. Il semble alors que les activités religieuses proposées sur le *camino* permettent au pèlerin d'accéder à cette « ambiance », d'apporter ce vernis d'authenticité pour être véritablement plongé dans ce décor dans lequel il évolue. Des personnes peuvent alors adopter ponctuellement un comportement religieux parce que ce contexte le permet, qu'il l'encourage et le valorise.

« C'est beau », diront même les plus athées comme Giorgia, au sortir d'une bénédiction des pèlerins ou d'un moment d'échange avec des sœurs. Un « c'est beau » qui pourrait être prononcé à la fin d'un beau film ou d'un beau spectacle dont on sort tout ému. Cet aspect de mise en scène, de spectacularisation du religieux m'a donné à réfléchir, et à considérer, comme le disait Zapponi, la messe comme étant un rite-spectacle (Zapponi, 2011 : 193). Gaignebet affirme à ce sujet que « l'officiant est un montreur d'images », et que « la liturgie et la dramaturgie sont si proches qu'elles se distinguent souvent difficilement » (Gaignebet, 1976 : 155).

Saint-Jacques peut alors être pensé comme l'un des personnages qui peuplent ce décor. Même les athées ne peuvent ignorer la figure de Saint-Jacques, et en parlent parfois en plaisantant : « Saint-Jacques n'aimerait pas ça », « attention, Saint-Jacques là-haut, il voit tout ! » (sic).

Saint-Jacques, et même Jésus, peuvent tenir lieu de personnages mythiques, de compagnons de route invisibles et fraternels.



*Messe en plein air au refuge de Pontferrada, célébration de la Virgen del Carmen,
16 juillet 2022*

De nombreux épisodes peuvent également ponctuer le voyage de certains pèlerins et modifier leur rapport au religieux, en le renforçant notamment. C'est ainsi qu'au bout de quelques semaines, j'appris que Francesco, l'un des italiens du groupe, toujours volontaire pour trainer les autres dans un bar, avait cessé de boire de l'alcool. Le jeune trentenaire me raconta qu'il avait commencé « comme un touriste » mais qu'il avait eu un moment de conversion (*momento di conversione*). Il voulait terminer son pèlerinage « comme un vrai pèlerin » (sic) et ne voulait plus boire. Il évitait même de faire escale dans les grandes villes, car il craignait de retomber dans son penchant pour la boisson. Cette idée d'ascèse se retrouve fréquemment, allant du simple effort de surveiller son langage au vœux de sobriété ou à l'arrêt de la cigarette. Dans ce contexte particulier, certains évènements peuvent également tenir lieu de « déclic » et sont interprétés comme des signes. Un Brésilien à la retraite venu après avoir lu Coelho nous raconta comment, lui aussi, avait vécu un moment de conversion. Le matin même, l'orage l'avait surpris sur le chemin, et la foudre tomba à vingt mètres de lui. C'était un signe.



Je demandais alors à Joël ce que représentait pour lui la ville de Santiago et comment il vivait la notion de religieux sur son chemin.

Joël, le 6 mars 2023 : « Je suis pas pratiquant mais ya un aspect forcément religieux, ya un sens. Ya un sens à cette démarche. (hésitations) Jacques le Majeur tu sais qui c'est... quand tu fais Compostelle tu sais ce que c'est. Tu peux pas faire Compostelle pour dire que tu fais une performance, c'est pas ça. Le but en soi c'est quand même Compostelle sinon tu files à Fisterra et point barre (...) Moi j'aime bien aller dans les églises... tu as vu on a été ensemble dans des églises c'était magnifique (...). Il y a quelque chose qui te donne un peu la chair de poule, qui te fait un peu méditer, qui te fait un peu penser à des choses personnelles, intimes. Tu touches à l'intime, voilà. Et c'est ça qui m'intéresse un peu, savoir quel sera mon ressenti là-bas, hormis de ce grand cirque qu'il y a avec tous ces gens qui arrivent en même temps. J'ai quand même envie d'avoir une belle émotion quand j'arriverai à Compostelle. »

Le religieux serait donc de l'ordre de l'intime, il serait l'affaire de chacun. Chacun serait donc libre de croire ce qu'il veut, pour peu que cela fasse sens avec sa propre vie et sa propre expérience du pèlerinage. Comme évoqué par Hervieu-Léger, la religiosité pèlerine est donc établie sous le signe de la fluidité des parcours spirituels individuels. Du fait de son organisation, le *Camino Francés* offre alors la possibilité d'une participation « à la carte » aux activités religieuses. Le pèlerin y est libre de choisir le niveau d'implication qu'il souhaite, et peut ainsi composer avec les éventuelles contradictions qu'il peut ressentir.

Si le mot d'ordre est la liberté et la fluidité, notons tout de même que les pèlerins sont presque exclusivement issus d'un milieu familial ou culturel de tradition chrétienne. Je n'ai jamais rencontré un seul pèlerin musulman ou juif par exemple, donc issu d'une tradition monothéiste autre que le christianisme. On observe ainsi un quasi-invariant chez les pèlerins : une base chrétienne et occidentale, socle autour duquel s'organise cet ajustement du croire avec l'addition éventuelle de nouvelles formes de religiosités, un butinage mêlant croyances New Age, bouddhistes ou hindouistes par exemple. Qu'ils soient croyants, agnostiques ou athées, les pèlerins de Compostelle ont pour point commun d'être issus d'une tradition chrétienne, et cette base commune n'est pas neutre. Les statistiques le montrent : les pèlerins sont en majorité d'origine Espagnole, Américaine, Italienne et Française, et viennent donc de pays considérés culturellement et historiquement comme chrétiens.

Chapitre 8 : Le champ des étoiles

Sur le *camino*, le nom de Compostelle semble faire l'unanimité quant à son étymologie. Une première étymologie possible serait issue du mot *compositum*, « petit tombeau », en lien avec la décomposition des corps et le lieu de sépulture de l'Apôtre Jacques. C'est pourtant la deuxième étymologie qui est unanimement citée par les pèlerins et tenue pour unique valable, celle liée au latin *campus stellae*, « le champ de l'étoile », liée à la légende de l'étoile qui aurait indiqué l'emplacement du tombeau de Saint-Jacques, de la même façon que l'étoile de Bethléem avait indiqué la naissance de Jésus. Un soir, dira Paulo Coelho dans *Le Pèlerin de Compostelle*, « un berger a vu une étoile briller au-dessus d'un champ » (Coelho, 1987, : 22).

Selon Elena Zapponi, déterminer laquelle des deux étymologies est exacte d'un point de vue linguistique et historique revient au débat sur la question du vrai et du faux pèlerin : il s'agirait d'une fausse problématique. Pourtant, les fausses étymologies sont d'une importance capitale pour l'anthropologue. C'est donc *campus stellae*, le champ de l'étoile (ou le champ *des* étoiles, selon les pèlerins) qui est retenu par les pèlerins pour affirmer l'origine du pèlerinage, l'évènement primordial, et l'adoption de cette étymologie n'est, en soi, pas anodin.

Davantage poétique que *compositum* et la décomposition, le « champ de l'étoile » complète l'idyllique tableau jacquaire : les pèlerins marchent, suivant les étoiles et protégés par la voute céleste. Une chose est sûre, on observe bien un champ, lexical cette fois, qui a trait aux étoiles et en particularité à la Voie Lactée. La Voie Lactée est sans conteste l'un des mythes les plus présents de la mythologie jacquaire, et cette rhétorique céleste occupe une place significative dans les conversations entre pèlerins sur le *Camino Francés*. De même, il semble que la Voie Lactée soit associée au pèlerinage de Saint-Jacques depuis des siècles.

La Voie Lactée, ou simplement « Galaxie » avec une majuscule, désigne l'espace de notre système solaire, constitué en spirale. Vue de la Terre, la Voie Lactée ressemble à une bande lumineuse est peut s'observer surtout l'été lorsque le ciel est bien clair. Ce sont les étoiles qui donnent un aspect laiteux à ce phénomène, d'où le nom, issu du grec γαλάτεια, γάλακτος (lait). L'idée se traduit également en italien : *Via Lattea*, et *Milky Way* pour nos camarades anglophones. La Voie lactée est imaginée dans de multiples traditions comme une rivière ou un *chemin*. Elle est pensée comme la « Rivière du Paradis » ou la « Rivière Divine ». (Allen, 1963 : 474). C'est le chemin vers la maison de Dieu, ou bien encore le chemin emprunté par les fantômes pour aller au Valhalla. De multiples langues traduisent bien cette idée de chemin : *path*, *way*, *via*, *voie*... Le lien avec le chemin de Saint-Jacques est également cristallisé dans

certaines langues. Les travaux de Richard Allen nous apprennent qu'en Allemand, la Voie Lactée s'est longtemps appelée « *Jakobs Weg* » littéralement « Jacob's Road ». Même chose en Angleterre, où la Voie Lactée a été « *the Way of Saint James* » pendant des siècles. James et Jacob étant les équivalents du prénom Jacques, de la même façon que Giacomo ou Tiago, (d'où « San Tiago », Saint-Jacques) (Allen, 1963 : 479). Allen indique aussi que la paysannerie française aurait eu coutume d'appeler la Voie Lactée la « *route de Saint Jacques de Compostelle* » (*Ibid* : 480).

La Voie Lactée a aussi été appelée « *the Way of Rome* » en anglais et la « *Strada di Roma* » en italien, car elle permettrait un accès direct et sécurisé au paradis depuis la capitale de l'Église (Allen, 1963 : 480). Les Turcs l'ont aussi appelée la « *Route des Pèlerins* », car elle indiquerait le chemin à suivre pour le pèlerinage de la Mecque. C'est donc tout naturellement que Paolo Coelho dira dans son roman : « La Voie Lactée montre le chemin vers Compostelle » (Coelho, 1987 : 107).

Il est donc admis parmi les pèlerins que la position de la Voie Lactée dans le ciel correspond au tracé du *Camino Francés*, et que la suivre vers l'Ouest mènerait directement au tombeau de l'Apôtre. Dans son essai de mythologie populaire *Le Carnaval*, Claude Gaignebet qualifiait directement la Voie Lactée de « chemin de Saint-Jacques » et de « Voie des âmes » (Gaignebet, 1974 : 32). Telle un fleuve, la Voie Lactée serait vue comme le « Chemin des Dieux », permettant le voyage des âmes à travers la voute céleste, confirmant les travaux linguistiques de Richard Allen. Gaignebet parle d'ailleurs du chemin de Saint-Jacques comme du « grand chemin des âmes médiéval », la Voie Lactée guidant les pèlerins vers le Finistère Galicien. Selon lui, le choix du 25 juillet comme fête de la Saint-Jacques correspondrait par ailleurs à un réinvestissement de rites préexistants liés à la fête gaélique Lugnasad, « Liens de Lug », se déroulant vers le 1^{er} août (Gaignebet, 1974 : 113). Je rappelle ici au lecteur que la ville de Santiago se trouve en Galice, donc historiquement en territoire celte.

C'est sur ces terres qu'un 25 juillet du IX^e siècle, nous dit la légende, la sépulture de l'Apôtre Jacques apparut en songe à un ermite. Au même moment, une étoile solitaire brilla alors au-dessus d'un champ et guida les recherches vers un tombeau de pierre. A l'intérieur, on découvrit un corps décapité tenant la tête sous son bras, dépouille qui fut identifiée comme étant celle de l'Apôtre Jacques le Majeur, exécuté à Jérusalem sur ordre du « roi Hérode ». Après sa décapitation, le corps de Jacques aurait été placé dans une barque de pierre et confiée à l'océan, qui aurait fait échouer la dépouille sur les côtes de Galice. La légende veut que ce soit

Charlemagne qui, deux siècles plus tard, fit un rêve qui cristallisa le mythe de la voie Lactée comme étant associé à Saint-Jacques de Compostelle. Saint Jacques serait apparu en songe à Charlemagne, lui ordonnant de délivrer son tombeau de la domination des Maures, lui indiquant, pour le guider, un chemin d'étoiles dans le ciel : la Voie Lactée.

C'est donc ce qui se raconte autour de cette légende, mais les pèlerins s'inquiètent peu d'en connaître les détails. Ils citent presque exclusivement le mythe de l'étoile apparue dans un champ au-dessus du tombeau, rarement les détails de la décapitation, encore moins la partie concernant une barque en pierre capable de flotter pendant des milliers de kilomètres avant d'arriver en Galice plusieurs siècles plus tard. Le recouvrement entre le mythème « une étoile » et « les étoiles » ou « la Voie Lactée » de façon générale est observable dans le système de représentation des pèlerins. Mon propos n'est pas ici de présenter une analyse historique et comparative des différents mythes autour de Saint-Jacques. Un tel travail demanderait des recherches poussées afin de répertorier les différentes traces du mythe qui nous sont parvenues, afin d'en comparer les versions. Je n'espère pas non plus confirmer ou infirmer la validité historique des événements constituant les mythes liés au pèlerinage de Compostelle. D'une part, cela serait impossible, et d'autre part, la validité historique des faits énoncés par les pèlerins n'a que peu d'importance à mes yeux. Comme l'a poétiquement formulé Gaignebet : il est important d'étudier les affirmations des individus comme étant des croyances, car « l'histoire s'épuiserait en vain à les établir comme des faits » (Gaignebet, 1976 : 2).

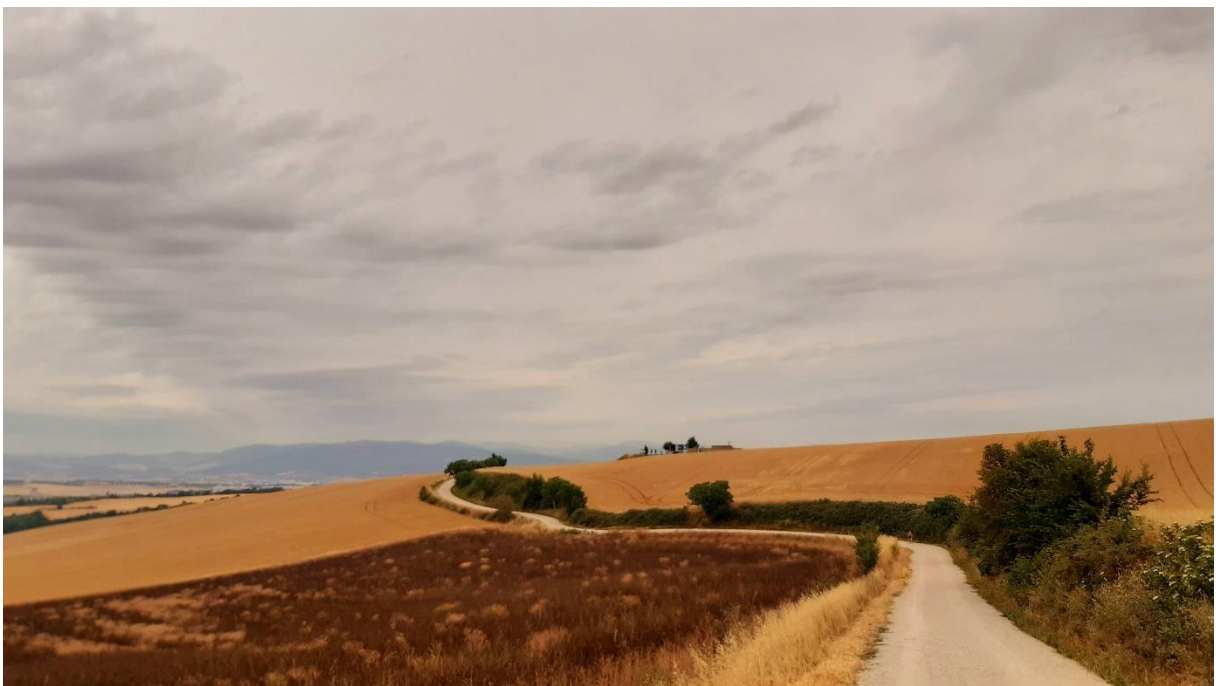
Mon propos est donc ici de montrer l'importance des mythèmes qui se sont le plus fortement imposés dans l'imaginaire jacquaire, et d'en décrire l'influence sur l'expérience du pèlerinage et sur sa construction en tant que narration individuelle et collective.

Force est de constater que les mythèmes en lien avec le ciel et les étoiles sont ceux qui sont les plus fortement inscrits dans le discours et le vécu des pèlerins, et je m'interroge quant à cette quasi-obsession du pèlerin du *Camino Francés* pour les étoiles et la Voie Lactée. Je ne compte ainsi plus les fois où mes camarades se sont levés à trois heures du matin pour aller marcher « sous les étoiles », espérant que le ciel serait assez clair pour observer la *Via Lattea*, et que certains d'entre eux ont été jusqu'à dormir dans des fossés, épuisés et émerveillés d'avoir la voute céleste pour seule couverture. Je me rappelle également une fois où nous avons dormi dans un prieuré, accueillis par des sœurs. Pendant la bénédiction des pèlerins, à la fin de la messe, les sœurs nous ont distribués de petites étoiles en papier, arrachant des larmes à la moitié d'entre nous, et nous expliquant la symbolique de l'étoile : elle représentait la lumière dans

l'obscurité et l'espoir dans le découragement. Tout au long du *Camino Francés*, l'idée d'étoile et de Voie Lactée était omniprésente, suscitant un émerveillement général.

Mircea Eliade affirme à ce propos que le ciel éveille le sentiment du sacré, l'idée du transcendant, de la réalité absolue et de l'éternité. Le ciel est communément considéré comme la demeure des dieux, ce qui explique les rites d'ascension pour l'atteindre dans de nombreuses cultures. (Eliade, 1988 : 102). Le mythe, quant à lui, raconte une histoire sacrée et explique l'apparition d'un événement primordial (*Ibid* : 85). Dans cette analyse, la découverte du tombeau de Saint-Jacques pourrait être considéré comme un événement primordial, raconté par le mythe de l'étoile. Dans le christianisme, continue Eliade, le temps historique est valorisé, et l'on observe donc un recouvrement entre Histoire et Histoire sainte (*Ibid* : 99). La scène de Compostelle s'inscrit donc dans un temps ambigu et confus, où se recouvrent Histoire, mythes et légendes. Le rapport au temps peut donc ainsi s'en trouver modifié, et le pèlerin peut être plongé quelques semaines dans un temps primordial, une temporalité mythique, où Histoire et légende s'entrecroisent.

Le mythe témoigne d'une action faite par des dieux, des héros ou des ancêtres. Il est donc possible de considérer ici comme des mythes l'épisode de la mort de Saint-Jacques, la découverte de ses reliques par l'ermite, et comme des mythèmes les éléments suivants : la Voie Lactée et l'étoile ayant indiqué l'emplacement du tombeau. Le *camino* mobilise ainsi des représentations folkloriques qui permettent d'organiser et de « colorer » l'expérience pèlerine.



Champs en Navarre



Champs en Navarre, parcelles touchées par les feux de forêt



L'aspect mythique se remarque également dans une matérialité bien présente dans l'expérience pèlerine, notamment au travers d'objets transportés par les pèlerins. Médiateurs entre ce monde et un autre, ces objets peuvent aider le pèlerin à passer du domaine de l'ordinaire à celui de l'*extra-ordinaire*. Zaponni relève à cet effet la catégorie des objets-fétiches : amulettes, coquilles, porte-bonheurs... Je place dans cette catégorie le fameux bâton de marche de Joël. Ce bâton, à l'origine de son projet de partir « faire Compostelle », cristallise de nombreuses symboliques dans son vécu de pèlerin. Joël y associe fortement sa défunte épouse, Dany, lui permettant matériellement d'être présente à ses côtés.

« Même si Dany est partie il y a trois ans, elle me fait avancer. Mon bâton c'est elle. Mon bâton de marche c'est Dany. Je l'ai perdu ou oublié deux fois sur mon chemin, ça m'arrivera pas trois fois. (silence) parce que là... c'est comme si tu m'arrachais le cœur, c'est pas possible. Si je le perdais, mon bâton, je pense que je serais le plus malheureux des hommes. Ce bâton il représente tellement. Je l'ai trouvé à la mer quand on était ensemble. Je l'ai ramené, jusqu'à son décès, il a toujours été là. Il avait une signification pour nous. Et quoi de mieux pour moi que de l'associer à elle... de me dire « tu vois, je marche, c'est toi qui me donne ma force, s'il y a un passage difficile, c'est toi qui m'aide ». Et je lui parle à mon bâton... je lui parle. Je yoyotte pas non plus hein, mais dans la difficulté je discute (...)

C'est une compagnie, elle est attachée à moi. J'ai une dragonne [sur le bâton] et elle est attachée à moi. » - Joël, le 6 mars 2023, dix mois après sa dernière portion du camino.

Cela m'évoque également un autre camarade de marche, le jeune italien Francesco, qui marchait avec un bâton de bois plutôt encombrant, dans l'idée de le brûler une fois arrivé à Finisterre. Malheureusement pour lui, le bâton se brisa plusieurs fois, mais il continua de s'en servir, et en accrocha les morceaux sur son sac une fois que le bâton fut devenu inutilisable. Ce type de comportement n'est pas rare sur le *camino*, et certains agissements ou propos qui paraîtraient insensés dans la « vie normale » deviennent totalement acceptables sur le *camino*. Mathys, un jeune homme parti du Puy-en-Velay, collectionnait quant à lui les plumes, qu'il attachait sur son bâton ou son chapeau, offrait à des hospitaliers, et tentait même d'en échanger contre un café ou une part de gâteau. En général, les pèlerins transportent tous au moins quelque chose qui remplit une fonction exclusivement symbolique. Symbole de leurs proches, comme une photo des enfants, pour qu'ils les accompagnent sur le chemin. Symbole de la « vie d'avant », du poids du passé, qu'on souhaite laisser une fois à Santiago.

J'ai ainsi eu connaissance d'une coutume dont j'ignorais l'existence : celle de récupérer un caillou chez soi, de préférence près de sa maison, et de le laisser au pied de la Croix de Fer, une centaine de kilomètres avant Santiago. Symbole de poids matériel dont on se libère, ces cailloux étaient plutôt répandus chez mes camarades. Giorgia, qui avait oublié de prendre un caillou à Rome, en avait choisi un à Saint-Jean-Pied-de Port, et écrivit quelque chose sur son caillou avant de le déposer à la Croix de Fer. Dans l'étape qui précède le passage de la Croix de Fer, une « bénédiction des cailloux » fut même organisée après une messe en latin.



Pèlerins se photographiant devant la Croix de Fer

Dans cette catégorie « d'objets » en tous genres transportés par les pèlerins, je me dois de transmettre au lecteur la curieuse histoire d'un vieil irlandais assez exubérant rencontré dans une auberge. Ce dernier nous a raconté comment, lors d'un précédent *camino*, il avait transporté un petit sachet en plastique contenant... les cendres de sa tante. Pas toutes les cendres, seulement quelques-unes, qu'il avait prélevées dans l'urne après le décès. Sous nos rires, car son récit se voulait comique – quoique touchant par ailleurs- il nous raconta comment, une fois à Santiago dans la crypte de la cathédrale, il avait alors simulé un éternuement, et soufflé les cendres de sa tante sur le tombeau de l'Apôtre. La chute de son histoire, visiblement répétée à de nombreuses reprises, provoqua l'effet attendu dans l'auditoire : « *Elle était très pauvre, conclut-il, mais c'est la seule de mes tantes qui est enterrée avec Saint Jacques !* ».



Paolo Coelho pourrait, lui aussi, être cité au nombre des mythes du *Camino Francés*. Même si la personne de Paolo Coelho, en soi, n'explique pas un événement primordial, il mériterait presque d'être considéré comme un mythe à lui tout seul, tant son œuvre est importante dans le paysage jacquaire. En effet, dans son roman, Paolo Coelho pose les bases d'un possible récit jacquaire, fournissant un prototype, un archétype du pèlerin de Compostelle et du pèlerinage. Son œuvre peut à mon sens être considérée comme un liant, une cristallisation de tous les mythes autour de Saint-Jacques, fournissant à beaucoup de marcheurs une trame sur laquelle s'appuyer pour construire leur propre expérience jacquaire.

Les idées répandues chez les marcheurs contemporains, surtout les non-croyants, sont directement observables dans l'éthique du pèlerinage que propose Coelho. Ce dernier met ainsi l'accent sur l'importance de l'individualité du croire, s'affranchissant des règles et traçant « sa propre route ».

Ainsi que les autres romans jacquaires et, potentiellement, la majorité des romans de voyages, son récit est construit sur le modèle du voyage du héros, décrivant un parcours semé d'épreuves, dont la résolution permet l'initiation du pèlerin, lequel accède alors à une métamorphose identitaire. Coelho pousse cette idée à l'extrême, semant le voyage de son héros de moines devins, de démons et de chiens maudits. La métamorphose identitaire qu'il décrit prend également des proportions beaucoup plus importantes : « Le pèlerinage religieux a toujours été l'une des manières les plus objectives de parvenir à l'illumination » (Coelho, 1987 : 42). Pourtant, malgré un romanesque digne de *Da Vinci Code*, le roman de Coelho pose les bases d'une idée très répandue dans le discours des pèlerins : « Même si je ne trouvais pas mon épée,

le pèlerinage sur le chemin de Saint-Jacques me permettrait finalement de me découvrir moi-même » (Coelho, 1987 : 24). Tout son roman est en réalité sous-tendu d'une idée fondamentale : le but ne serait pas la cathédrale, mais le chemin lui-même. Le chemin, ce temple à ciel ouvert, se fait alors sanctuaire et se suffit à lui-même. Ainsi que le chante le rappeur Orelsan : « ce qui compte c'est pas l'arrivée c'est la quête ».



Pèlerins se photographiant devant un champ de tournesols, Navarre

Chapitre 9 : Patrimonialisation du fait jacquaire

17 juillet, Jour 63. Giorgia et moi arrivons à Villafranca del Bierzo. Sur Google Maps, je repère une *playa fluvial*, une plage artificielle et un espace de baignade aménagé au bord de la rivière. Il fait extrêmement chaud depuis quelques jours, et mes yeux brûlent à cause de l'air sec sur les routes. Après avoir déposé nos sacs, nous allons nous baigner. Nous découvrons qu'il y a un festival de reggae à la *playa fluvial*. La musique résonne, et plusieurs centaines de personnes sont installées au bord de la rivière, sous le soleil brûlant. Beaucoup de gens sont nus, et la majorité des Espagnoles sont en *topless*. L'eau de la rivière est glacée, et je m'ouvre un orteil en trébuchant contre une pierre. Je me fais la réflexion que la vie sur le *camino* réserve bien des surprises. Un jour vous assistez à une messe en latin, le lendemain vous êtes seins nus à un festival de reggae. Au bord de la rivière, mon téléphone m'envoie un message m'indiquant être en surchauffe, et s'éteint. L'écran d'affichage de la pharmacie indique 44°C.



Festival de reggae au bord de la playa fluvial, Villafranca del Bierzo, 17 juillet 2022



A ce stade de l'enquête, il semble indispensable d'évoquer l'aspect patrimonial des chemins de Saint-Jacques. Comme je l'ai montré, il est difficile de définir ce que sont les chemins de Saint-

Jacques d'un point de vue symbolique. D'un point de vue pratique en revanche, les chemins de Saint-Jacques représentent quelque chose de bien délimité.

En 1987 les chemins de Saint-Jacques font l'objet, pour la première fois, d'un programme européen spécifique. Ce sont même les « chemins de Saint-Jacques » qui inaugurent le tout premier programme des itinéraires culturels européens du Conseil de l'Europe. La création de ce label visait, en s'appuyant sur le patrimoine et la valorisation de la mémoire, à la « construction européenne » de l'histoire et du patrimoine européen (Alcantara, 2019 : 27). Christophe Alcantara, chercheur en sciences de l'information et membre du « conseil scientifique des chemins de Saint-Jacques de Compostelle, constate : « le Conseil de l'Europe inaugure le premier itinéraire culturel européen par une appropriation politique du pèlerinage historique vers Saint-Jacques-de-Compostelle » (*Ibid.*: 27). Il remarque également en cela, un glissement du statut de bien religieux à celui de bien culturel (*Ibid.*: 28).

Le pèlerinage vers Compostelle, phénomène religieux des siècles durant, devient alors un itinéraire symbole, marqueur de la construction d'une identité européenne. C'est également au Conseil de l'Europe en 1987 qu'est mise en place la signalétique commune à tous les pays européens : la coquille jaune sur fond bleu devient le symbole officiel du pèlerinage (Alcantara, 2019 : 27). Selon Alcantara, la figure du pèlerin, qui se déplace à travers les frontières, est réutilisée pour incarner le projet politique européen, dont les produits sont l'espace Schengen, l'Euro et le mythe d'une identité européenne. Quelques années plus tard, en 1993, l'ensemble du *Camino Francés* est inscrit comme « bien » au patrimoine mondial de l'UNESCO.

En France, c'est en 1998 que les chemins de Compostelle français sont inscrits au patrimoine mondial sous le nom « bien 868 ». Pour la première fois, l'UNESCO inscrit comme « bien » un ensemble d'éléments : 71 monuments, dont des ponts, des édifices religieux et des portions de sentier, dispersés sur une dizaine de régions françaises. L'ensemble en fait un bien « hors normes » par sa taille et complexe par sa composition, car il s'agit d'un ensemble d'éléments épars et non une candidature UNESCO unique comme ce fut le cas pour le *Camino Francés*.

Le bien 868 devient alors un produit culturel et un levier de croissance économique pour certains décideurs régionaux, d'autant plus dans certaines zones rurales. Montrant une claire volonté d'instrumentaliser les chemins, l'ancien président de la région Occitanie Martin Malvy affirme en 2018 : « *Le patrimoine c'est la motivation d'un visiteur sur deux en France [...]. Il faut accroître la fréquentation des chemins de Saint-Jacques car le tourisme de masse n'est pas acté sur ce patrimoine, 300 000 pèlerins par an, c'est peu* » (Alcantara, 2019 : 30).

Succédant à l'Église, les pouvoirs publics ont donc aujourd'hui la mainmise sur l'administration des chemins, et il s'observe alors un changement de destination : « un glissement du but vers le moyen ». Car si Santiago constitue le but historique du pèlerinage, les politiques publiques se concentrent aujourd'hui sur les moyens d'y parvenir, et les chemins deviennent un but en soi (*Ibid* : 29).

Cela m'évoque les travaux de Zapponi, qui parlait du *camino* comme étant une ressource symbolique et économique pour l'Espagne et les Espagnols (Zapponi, 2011). Emprunter le *Camino Francés* peut même donner au marcheur l'impression de d'évoluer dans un village touristique qui s'étend sur 800km. Les boutiques souvenirs de chaque village proposent alors aux marcheurs des coquilles peintes à la chaine et des t-shirt *made in china* arborant la flèche jaune du balisage. Ces nombreuses boutiques, de même que les bars, commerces et hébergements à destination des pèlerins, concentrent une économie locale qui alimente de nombreux villages espagnols qui n'existaient pas il y a quelques décennies. Dans ses superbes travaux sur le pèlerinage de Medjugorje, Elisabeth Claverie parlait d'« or bleu » pour désigner l'économie générée par un pèlerinage et la monétisation du religieux. Car si l'attractivité touristique des chemins est controversée, il serait réducteur de tomber dans le piège du « c'était mieux avant », regrettant une époque idyllique où les chemins de Saint-Jacques auraient été plus « authentiques » qu'aujourd'hui. Il serait également naïf d'imaginer que le religieux puisse être trouvé à l'état « pur », non-souillé de tout enjeu, alors que religion, politique et économie ont toujours été intimement liées.



En janvier 2023, j'eus l'occasion d'assister à un séminaire consacré à la notion de patrimoine mondial immatériel, et découvrais avec enthousiasme qu'une conférence sur Compostelle était prévue. D'ordinaire, on trouve très peu de conférences scientifiques sur Compostelle, et l'idée de Compostelle comme étant un patrimoine immatériel me semblait une excellente piste de réflexion.

La conférence était intitulée « Regards contemporains sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle » et présentée par un géographe, Sébastien Ressay. Furent alors présentés plusieurs programmes de recherches, dont certains financés par la région Occitanie. Ressay présenta une exposition itinérante intitulée « une géographie des circulations vers Compostelle », avec une galerie de photos consacrées à l'itinéraire de cinq marcheurs. Ces

itinéraires devaient montrer le chemin comme une « ressource porteuse de développement pour de nombreux territoires traversés ». L'intervenant présenta ensuite le résumé de son ouvrage « *Vers Compostelle. Regard contemporain sur les chemins de Saint-Jacques* » écrit en collaboration avec une spécialiste de l'art médiéval. Il affirma au passage : « le chemin ne cesse de se réinventer et constitue une source de développement humain ». La définition de ce développement humain ne fut pas précisée. Ressac présenta également le projet de création, d'un nouvel itinéraire jacquaire : la *Via Garona*, créée au départ de Toulouse. Placée entre la Voie d'Arles et la Voie du Piémont, cet itinéraire secondaire aurait pour but de valoriser le patrimoine régional en incitant les marcheurs à emprunter de nouvelles étapes - étapes n'ayant aucun lien historique avec le pèlerinage. Je me questionne fortement sur l'utilité d'une telle voie, sachant qu'aucun pèlerin n'aurait d'intérêt à marcher sur une voie dont personne n'a entendu parler, d'autant plus au regard du manque d'infrastructures déjà présent sur certaines voies officielles. Je restais donc assez sceptique quant au projet annoncé. Il est cependant trop tôt pour prévoir la réussite d'une telle stratégie.

Enfin, Ressac présenta le programme GeoCompostelle, une application pour téléphone portable financée par la région Occitanie. Le but annoncé fut le suivant : construire une plateforme numérique collaborative utilisable par les pèlerins dans le but d'animer le « bien » UNESCO. Je m'empressais de télécharger l'application, et une rapide visite m'apprirent que le projet était visiblement inadapté. Bien entendu, je n'avais jamais entendu qui que ce soit mentionner cette application. « *Les chemins de Compostelle – 17000km pour découvrir la France autrement* » affichait la page d'accueil, mais presque rien n'était disponible, même pour la Voie d'Arles, concernée par les politiques publiques occitanes. Quelques circuits touristiques étaient proposés, passant par des villes ne se trouvant pas nécessairement sur le chemin, et pour quelques jours seulement. Eventuellement, cela pouvait peut-être convenir à des touristes, mais me semblait inutilisable par les pèlerins pour construire un itinéraire sérieux.

Il est intéressant de noter qu'ici encore, Compostelle est considéré comme une ressource économique de « développement », prétexte aux phénomènes de création de patrimoine allant jusqu'à la création de « nouveaux chemins de Saint-Jacques » non-officiels. L'application GeoCompostelle montre également une volonté, maladroite certes, de valoriser le patrimoine matériel présent sur les chemins de Saint-Jacques. Une valorisation sans contexte, qui déracine ces éléments patrimoniaux et s'oriente vers des touristes dans le but d'en faire des pèlerins.

Je ressortais assez déçue de cette conférence, qui m'avait semblée quelque peu vide de sens, mais surtout complètement en-dehors du thème annoncé : elle ne mobilisait aucun des éléments PCI. Le Patrimoine Immatériel, en effet, se définit comme un ensemble de traditions et expressions vivantes comportant la notion de transmission et d'héritage (traditions orales, pratiques sociales, rituels et événements festifs entre autres...) mais également la notion de communauté transmettant ce patrimoine ainsi que d'identité communautaire.

Il me semble pourtant que le patrimoine immatériel de Compostelle serait une piste à envisager. « Compostelle » ne peut être réduite à la simple somme des églises et portions de sentiers qui en composent le paysage matériel. Que faire, dans ce cas, des pratiques des marcheurs, des traditions, coutumes et rites qui ponctuent le chemin ? C'est en envisageant Compostelle comme un ensemble de savoirs et savoir-faire immatériels, dont la transmission s'opère tout au long du chemin, créant une identité collective, que l'idée de Compostelle comme objet patrimonial immatériel pourrait alors être construite. Un PCI multiple et protéiforme, avec une communauté qui se crée sur le chemin, dans l'immatériel.

En Espagne, à Villafranca del Bierzo, j'ai vu cette idée de patrimoine immatériel écrite noir sur blanc. Nous logions avec Giorgia à l'albergue Ave Fenix, laquelle annonçait être le plus vieil albergue de tous les chemins de Saint-Jacques confondus. Une photo de Paolo Coelho était affichée dans la salle à manger où les pèlerins s'installaient tous ensemble sur des bancs, et nous eûmes droit à une longue explication concernant les énergies telluriques concentrées sur l'auberge. Avant de manger, tout le monde leva un verre de liqueur et du le vider d'un trait, dans le but d'éloigner les démons de notre route. Sur le mur du fond, une affiche disait en espagnol : « *Ici, nous œuvrons à retrouver le patrimoine immatériel du camino* ».

Se pose alors la question de ce qui composerait ce patrimoine immatériel, et je propose de l'envisager comme la somme de toutes les pratiques en vigueur sur le camino. Cet « esprit pèlerin » ou « esprit du camino », cette éthique implicite que chaque pèlerin a intériorisée sans réellement la définir, qui devrait être maintenue ou *retrouvée*, le cas échéant. Cet esprit pèlerin semble définir cette idéal de simplicité, d'authenticité et de partage entre les pèlerins. La pratique même de la marche, ce mouvement, cette dynamique, semble définir également une partie du *camino* : le *camino* n'existe pas sans l'acte la marche. C'est en marchant que l'on est sur le *camino*. « Le chemin n'existe que quand il y a des gens qui marchent » nous disait une sœur qui nous accueillait dans un monastère sur le *Camino Francés*. Le *camino* n'existe que parce qu'il est emprunté par des pèlerins. Marcher vers Saint-Jacques, c'est le *camino*, et cette

pratique peut à mon sens être envisagée comme du patrimoine immatériel. Zapponi, en tentant à son tour de définir le *camino*, l'envisagea justement comme une dynamique, un mouvement (Zapponi, 2011).

Ceci m'évoque un article d'André Iteanu, lequel faisait la distinction entre le fait de définir les gens et les choses en termes de substances ou en termes de relation (Iteanu, 1990). Il est, en effet, difficile de décrire le *camino* en termes de substance : est-ce un lieu ? un non-lieu ? un ensemble de lieu ? la destination ? une entité ? une temporalité ? Une alternative serait donc de décrire le *camino* en termes de relation : le *camino* serait la relation entre les marcheurs et le chemin, ou entre les marcheurs entre eux. Il serait la somme de tous ces marcheurs, de leurs mouvements, des interactions entre eux et avec leur environnement. Cette définition reste à réfléchir, mais me semble de plus en plus pertinence à mesure que j'avance dans mon analyse.



Le *camino* reste finalement une notion facilement modulable et adaptable. En tant que « bien » UNESCO, le *camino* est pris au milieu d'enjeux de politique territoriale et utilisé comme un levier de développement économique, notamment pour les régions traversées. Chiara Bortolotto, ajouta d'ailleurs au cours d'une conférence : « ce n'est plus nous qui allons sauver le patrimoine, c'est le patrimoine qui nous sauve ».

L'attractivité touristique est aussi de plus en plus présente : faute de motiver les futurs marcheurs en leur parlant de religion, on leur parle de patrimoine. Et cela fonctionne, à en juger par le taux de fréquentation des chemins. Il est même possible d'envisager une catégorie nouvelle de marcheurs : ceux qui viennent uniquement pour le patrimoine. Il apparaît ainsi qu'une resémantisation s'opère, basculant d'un sens religieux à un sens patrimonial. Ce qu'il subsiste de religieux peut d'ailleurs être accepté plus facilement par un public « laïc » : le religieux du chemin est lui aussi patrimonialisable. De nombreux marcheurs-pèlerins jouant le jeu se rendent alors à la messe comme ils iraient assister à un évènement folklorique. Le chemin est réinvesti de nouveaux sens, où le patrimoine et le religieux s'entremêlent. Le patrimoine prévaut alors sur le religieux, il l'assimile et le légitime à la fois. Un basculement s'opère : d'un sens originellement religieux à un sens dépouillé en grande partie de ses éléments, et les éléments religieux basculent dans la sphère de la culture. Les symboliques religieuses peuvent alors être mobilisées dans des dynamiques de développement écotouristiques.



Giorgia visitant la cathédrale de Leon, 12 juillet 2022

Chapitre 10 : Sarria, ou le début de la fin

Les 100 derniers kilomètres du *Camino* s'inscrivent dans un régime de l'attente (Zapponi, 2012). Après quelques 800 kilomètres, parfois davantage, la fin du voyage approche, provoquant des sentiments ambivalents chez les marcheurs. Savoir que tout va s'arrêter dans quelques jours crée un mélange d'enthousiasme et de mélancolie. Enthousiasme et émotion à l'approche de Santiago et de sa cathédrale, notamment pour les pèlerins croyants. Soulagement à l'idée de retrouver bientôt ses proches et le confort d'un foyer. Mélancolie de quitter les amis pèlerins et cette vie qui était devenue la vie quotidienne. C'est la fin d'une parenthèse, et les pèlerins se retrouvent dans la situation des enfants le dernier jour d'une colonie de vacances. L'ultime jour de marche s'accompagne en général d'une sérieuse altération émotionnelle, et l'arrivée à Santiago peut même provoquer un sentiment d'étrangeté dans la ville. Santiago correspond également au moment où les bandes de pairs se désagrègent : certains repartent dès le lendemain en avion, d'autres resteront quelques jours pour faire la fête. Beaucoup prendront un bus pour aller visiter Fisterra pendant une journée. Quelques « cinglés » (sic), très rares, pousseront à pied jusqu'à Fisterra ou Muxia.

L'arrivée à Santiago marque également le franchissement d'un nouveau seuil, concret et symbolique, c'est la sortie du *camino*, la sortie de cette période de marge. Le pèlerin y est en passe de redevenir un citoyen ordinaire.

Toujours aux côtés de Giorgia, mon arrivée à Santiago fut l'histoire d'une désillusion, une déception que je n'ai jamais vue dépeinte dans les romans jacquaires. Cette déception et cette lassitude s'étaient en réalité installées insidieusement, les jours précédant l'arrivée à Santiago. Dès la ville de Sarria, qui correspond au passage des 100 derniers kilomètres, notre patience et notre bonne humeur avaient déjà bien été entamées. Nous marchions depuis presque quatre semaines, en nous levant à 5 heures du matin pour éviter les heures les plus chaudes de la journée. Nous n'avions fait qu'un seul jour de repos, à Léon, afin d'arriver à temps pour le 25 juillet et assister à la fête de la Saint-Jacques. Nous puisions dans nos dernières forces. Rien n'étant plus parlant que des descriptions écrites sur le vif, le lecteur en jugera mieux en lisant quelques extraits du journal.



20 juillet. Jour 66. Le passage de la ville de Sarria marque l'arrivée d'un grand nombre de pèlerins supplémentaires chaque jour, car 90% des personnes qui obtiennent la *Compostela* commencent de Sarria justement. Giorgia a de fièvre et a peur d'avoir le covid. C'est bien possible, nous vivons littéralement les uns sur les autres. De toutes façons cela ne changerait rien à la situation. La température s'est rafraîchie, pour mon plus grand bonheur. Giorgia, en pure romaine, regrette déjà les quarante degrés des semaines précédentes. La ville de Sarria est tout en hauteur, les rues grouillent de monde, rappelant Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous dormons cette nuit dans un monastère reconverti en auberge. Des panneaux publicitaires proposent les service de Tour Operator et des séjours tout compris sur le *Camino*. A la caisse de l'épicerie où je m'achète une glace, un couple de français habillé comme pour une croisière (fédora et chemises en lin) insulte la caissière « d'arriérée » dans un espagnol approximatif. Pour cause : impossible de payer en carte bancaire, comme c'est le cas depuis le début du *Camino Francés*. Je suis proprement scandalisée.

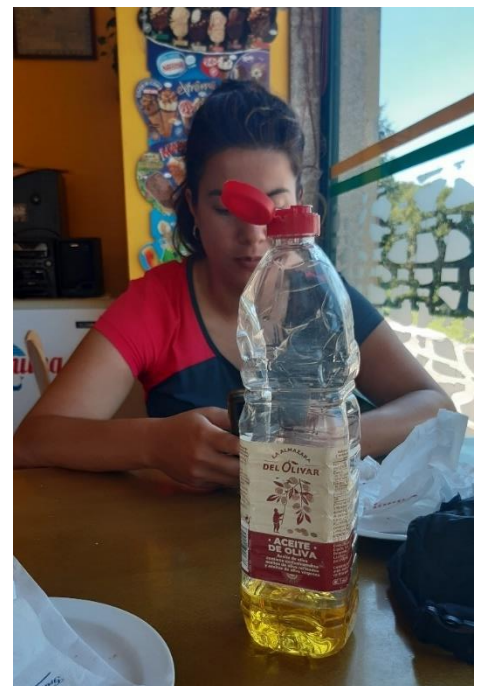


Service de Tour Opérateur à l'entrée de Sarria, 20 juillet 2022



A partir de Sarria, c'est un enfer. Mon journal est une liste des étapes accompagnée de quelques faits sur la journée et de commentaires bien sentis concernant les « nouveaux pèlerins ». Tous les matins, aux alentours de 9h - à l'heure où nous nous arrêtons en général pour notre première pause dans un café- nous apercevons des cars déposer des groupes de touristes, sacs minuscules au dos et bâtons de marche, qui s'élancent joyeusement et bruyamment sur le chemin. Nous nous levons de plus en plus tôt pour tenter de les éviter. Le soir, dans les refuges municipaux de Galice, les groupes d'adolescents espagnols accompagnés de leurs professeurs et animateurs s'entassent sur les lits recouverts de draps en plastique et bavardent jusque des heures avancées de la nuit malgré les protestations des dormeurs. Lorsque nous commençons à marcher à 5h, nous tentons de nous venger en faisant un maximum de bruit, mais ils sont en général déjà debout, en train de s'user les cordes vocales dans la cuisine, ou bien à chanter à pleine gorge *Ultreia* (dans une prononciation approximative) sous les fenêtres de l'auberge. Les auberges municipales de Galice sont sales et sommaires. Les cuisines sont vides et inutilisables, les dortoirs sentent les pieds et les douches n'ont pas de porte. J'attraperai d'ailleurs des verrues aux mains.

Notre pudeur a naturellement disparu, et notre alimentation se compose principalement de pain, d'huile d'olive et de tomates. Cédant à l'obsession des Italiens pour l'huile d'olive, j'avais résolu le problème quelques semaines plus tôt en achetant une bouteille d'un litre que je m'étais offert de porter sur le côté de mon sac. Le problème de l'huile était résolu, Giorgia ne craignait plus d'en manquer chaque jour. Giorgia est végétarienne et de surcroît ne mange pas de fromage, aussi ses options alimentaires sont très limitées sur le *Camino Francés*. Elle ne rate pas grand-chose de toutes façons. Je n'aurais jamais cru manger aussi mal en Espagne.



*Giorgia dans un café
avec notre bouteille d'huile au premier plan*



Nous sommes fatiguées, car dormir l'après-midi en arrivant à l'auberge est devenu impossible à cause du bruit des autres, et dormir la nuit devient également de plus en plus compliqué. Mes impatiences dans les jambes me rendent folle, rognant chaque soir quelques heures de précieux sommeil. Nous marchons le plus souvent en silence, nous lançant de temps à autres des encouragements mutuels. *Dai che manca poco...* *Dai chi siamo quasi...* Une lassitude générale s'est installée et nous sommes toutes les deux à bout de nerfs. Ce qui explique aussi en partie notre état d'esprit en arrivant à Santiago.

Embouteillage au passage d'un obstacle, 22 juillet

Il est curieux de constater que ces 100 derniers kilomètres correspondent pourtant à ce qu'est le chemin de Saint-Jacques pour la majorité des personnes arrivant à Santiago. Le passage des 100 derniers kilomètres est un basculement d'autant plus troublant qu'elle constitue la charnière entre deux registres de normalité. Une dissonance est alors perceptible. D'un côté, la normalité de ces nouveaux pèlerins (en majorité espagnols) qui ne marcheront que 100 kilomètres, sourds aux critiques et aveugles aux regards noirs qui leur sont lancés. De l'autre, la normalité de ceux qui marchent « depuis le début », que ce début soit situé à Léon, Saint-Jean-Pied-de-Port ou encore plus loin. Les pèlerins sont confrontés à cette nouvelle altérité presque aussitôt identifiée comme nuisible. Ces pèlerins des 100 derniers kilomètres ne sont même pas des « faux pèlerins », mais pire : des touristes. Les paysages paisibles semblent alors souillés par la présence de ces envahisseurs, indignes de fouler ce qu'était le territoire « des vrais pèlerins », ceux qui avaient acquis ce statut à coup d'ampoules aux pieds.



Touristes descendant d'un car entre Gonzar et Melide, 22 juillet 2022, 9h30



24 juillet. Jour 70. Arrivée à Santiago. Giorgia et moi commençons à marcher à 4h, et pour la première fois depuis le début, le ciel est suffisamment clair pour voir les étoiles. Nous marchons dans une forêt d'eucalyptus, éclairant le sol de nos lampes frontales. Nous dépassons sur le bord du chemin un corps endormi dans un sac de couchage, et nous nous allongeons par terre pour regarder le ciel. La Voie Lactée n'est pas visible, peut-être à cause des eucalyptus qui entourent les bords du tableau. Les étoiles sont magnifiques et nous goutons à quelques instants de paix.

En sortant du bois d'eucalyptus, les lumières d'une ville brillent enfin au loin : c'est Santiago. Nous rions toutes seules, sans vraiment réaliser que nous arrivons bientôt. Aujourd'hui semble pourtant un jour si ordinaire. La route n'est pas terminée pour autant, et l'arrivée à Santiago n'a lieu que deux ou trois heures plus tard. Il faut d'abord longer l'aéroport et la quatre-voies pendant plusieurs kilomètres.

Le monde afflue en arrivant à Santiago. Nous croisons un groupe de retraitées françaises, qui parlent bien fort en racontant comment l'année dernière elles avaient marché la Voie du Puy. Elles nous demandent de les prendre en photo devant le panneau d'entrée de la ville, et je ne résiste pas à lancer avec mesquinerie que je marche depuis Tours. Les rues sont pleines de

marcheurs, de promeneurs et d'espagnols. Demain, nous serons le 25 juillet, et il est impossible de réserver une auberge nulle part. Tout est déjà complet. Nous parvenons à trouver une auberge et un lit chacune pour 30€ par tête. L'odeur pestilentielle qui règne dans le dortoir me rappelle avec douleur mes stages en maison de retraite. Nous déposons les sacs avant d'aller jusqu'à cathédrale.

Le centre-ville grouille de monde. Nous retrouvons les Américains, Francesco et d'autres que l'on connaît de vue. On se serre dans les bras, se félicitant mutuellement, mais le cœur n'y est pas. Giorgia et moi allons nous asseoir par terre devant la cathédrale. Je suis affreusement déçue et j'en veux à la terre entière sans pouvoir m'expliquer un tel sentiment. Les gens sont partout devant la cathédrale. Ils se prennent en photo. Les groupes de touristes et les clubs de marche aux t-shirt assortis se serrent dans les bras, célébrant ces quelques jours de randonnée tels des aventuriers qui viennent de traverser l'Atlantique au péril de leur vie. Impossible, naturellement d'accéder à la cathédrale, à moins de faire la queue pendant plusieurs heures. La joie et l'émotion qui règnent autour nous renvoient à notre propre ressenti, comme si quelque chose ne collait pas. Peut-être s'agit-il du fameux sentiment d'étrangeté, me dirais-je plus tard. Pendant toutes ces semaines, le monde était à nous, et maintenant nous ne sommes plus rien.



Vue de la place devant la cathédrale de Santiago, 24 juillet 2022

Pour obtenir la *Compostela*, attestant le pèlerinage, nous devons nous rendre au bureau des pèlerins, et c'est encore une autre affaire. Une file d'attente s'étend sur plus de trente mètres, et les pèlerins doivent remplir un formulaire en ligne afin de générer un QR Code. Une fois le QR Code obtenu, il est alors possible d'entrer dans le bureau, et il faut alors obtenir un numéro de passage et faire à nouveau la queue. Les gens n'ont pas l'air d'avoir compris le principe des numéros de passage, et tentent d'entrer dans le bureau en jouant des coudes, sous les vociférations de deux vigiles.



File d'attente devant le Bureau des Pèlerins de Santiago, 24 juillet 2022

Une fois dans le bureau lui-même, une quinzaine de guichets réceptionnent les marcheurs. Tels les employés de la Poste, les agents d'accueil sont assis derrière une vitre. Le monsieur espagnol qui me reçoit est sympathique. Il ne jette qu'un bref coup d'œil à mes credentials et entre ma ville de départ dans l'ordinateur afin de calculer le nombre de kilomètres officiellement parcourus. Ses yeux s'ouvrent en voyant le résultat s'afficher : 1421km. Les pèlerins qui arrivent de si loin sont une infime minorité une fois à Santiago. Il me donne l'attestation de distance sans me demander de régler les 3 euros règlementaires et me félicite avant de partir.



Attestation de distance obtenue au Bureau des Pèlerins de Santiago

Giorgia, qui a encore moins bien mangé que moi pendant tout le *Camino Francés*, insiste pour que nous allions dans un café végan, et nous nous posons enfin. Je mange un minuscule bagel hors de prix qui me donne envie de pleurer de rage, mais la présence de Giorgia m'incite à la pudeur et je refoule mes larmes.

Sur la place de la cathédrale, des équipes de télévision sont en train d'installer le plateau TV de l'émission *Fogosto Apostol* pour Galicia TV. De grands câbles sont tirées de camionnettes de Galicia TV garées sur la place, des chanteurs folkloriques espagnols sont déjà sur scène devant ce qui me semble être des milliers de personnes. Un écran géant et des drones complètent le spectacle.



Place de la cathédrale de Santiago avec plateau de tournage de Galicia TV pour la Saint-Jacques, 24 juillet 2022

Sur l'autre côté de la cathédrale, la scène d'un concert est en pleine installation, et les affiches indiquent toujours « Fogosto Apostol ». Plus tard dans la soirée, Giorgia me traîne à la fête foraine où nous essayons de nous déridier un peu. Nous jouons au palets, j'accepte de faire un tour de grande roue malgré mon vertige, et l'on voit la cathédrale illuminée. Nous regardons enfin le feu d'artifice en mangeant des churros et appelons nos familles.



Scène de concert derrière la cathédrale de Santiago, 24 juillet 2022

25 juillet, jour 71, Santiago. Dans la cuisine-salon, un couple d'allemands a dormi sur les canapés et a étendu leur tente et matériel à sécher sur la table. Pour la première fois depuis des jours, j'ai dormi jusqu'à 8h. Nous changeons d'auberge, pour notre plus grand plaisir. Celle-ci est toute propre, avec de petits rideaux sur chaque lit et une odeur de javel. La cuisine est tout équipée, et nous allons pouvoir nous cuisiner un plat chaud. Il y a même des draps propres et une serviette blanche chacune. Ce dernier détail améliore grandement notre humeur. Nous retrouvons le groupe italiano-américain qui fut le nôtre de façon plus ou moins constante, pour aller boire un café en terrasse. Ils sont accompagnés d'autres pèlerins que l'on ne connaît pas, mais qui nous connaissent, Giorgia et moi, comme « *The french and the italian friends* » sans savoir laquelle de nous deux était l'une ou l'autre. Les rues sentent l'urine, et les équipes de propreté de la ville lavent le tout à grande eau en ce début de matinée.

Au début de l'après-midi, je laisse Giorgia se reposer à l'auberge et je vais en ville. Un couple de pèlerin avec un enfant d'une dizaine d'années arrive au centre-ville en récitant à voix haute *Holy Mary* et *Avé Maria*. Les rues du centre-ville sont bloquées et régulées par la police. Une queue immense fait le tour de la cathédrale pour aller à la messe. Il se dit que le Roi d'Espagne est présent pour la messe du midi, ce qui explique la présence de vigiles équipées d'oreillettes devant l'entrée de la cathédrale. Des protestations se font entendre, car seules les quarante premières personnes de la file pourront entrer et la police oblige la foule à se disperser. Un type est assis par terre près des vigiles et fait des croquis sur un carnet, insensible au chaos environnant.



Entrée latérale de la cathédrale de Santiago, jour de la Saint-Jacques, 25 juillet 2022

15h30. J'ai enfin pu entrer dans la cathédrale. Il faut toujours faire la queue, notamment pour aller au tombeau de l'apôtre. Une grille a été placée devant le tombeau, empêchant d'entrer dans la crypte : les pèlerins descendent simplement dans la crypte et jettent un coup d'œil rapide avant de ressortir par l'autre côté. J'allume quelques cierges, pour honorer mes promesses envers certains proches et amis. J'en allume un autre pour ma famille, et un pour Joël et sa maman. La messe commence, après quelques annonces demandant l'extinction des téléphones portables et l'arrêt des circulations dans la cathédrale. Un jeune prêtre chante en espagnol. Je me suis assise par terre près d'un pilier, là où il restait de la place ; quelques larmes timides coulent sur mes joues. Le *botafumeiro*, le fameux grand encensoir, avait déjà été actionné pour la messe en présence du Roi d'Espagne, et restera rangé. Me rappelant mon seul souvenir de Santiago des années auparavant, je vais prendre l'hostie avec les autres pèlerins. Saint-Jacques me le pardonnerait certainement. Après tout, avoir marché 1500km valait bien toutes les communions du monde.

Giorgia assiste à la messe suivante, qui enchaîne sans entracte sur la première. En début de soirée, nous rejoignons Mathys que nous n'avions pas revu depuis Burgos. Mathys a de nouvelles plumes à son bâton, et est accompagné d'un groupe de français rencontré sur la Voie du Puy. Sa présence nous redonne le sourire. Mathys nous emmène dans un café où il a découvert des bières à 1€50. Nous disons également au revoir à notre amie américaine Cathryn qui repart demain en avion, et apprenons qu'elle est enseignante de théologie catholique dans un collège, nous avons marché tous ces kilomètres sans lui poser la question. Sur un banc devant la fête foraine, nous buvons de la liqueur et nous faisons nos adieux.

26 Juillet, jour 72, dernier jour à Santiago. Voilà un mois que j'ai rencontré Giorgia et que nous marchons ensemble. Nous passons une journée de repos à déambuler dans les rues, à acheter quelques vêtements, à écrire des cartes postales et aller chez l'esthéticienne. Je traîne Giorgia dans un salon de tatouage que j'avais repéré sur internet. Les books des tatoueurs proposent pléthore de coquilles stylisées, de flèches jaunes ou de « *ultraia* ». Ici, ça tatoue à la chaîne, et nous voyons quelques connaissances passer sous les aiguilles. Tous les prétextes étant bons pour me faire un nouveau tatouage, je me fais tatouer une étoile, en souvenir de toutes ces références à la Voie Lactée. Giorgia se fait percer le nez. Devant la cathédrale, les équipes de télévision ont disparu, mais le défilé des pèlerins arrivant et se prenant en photo continue sans

relâche. La ville regorge de monde, et nous observons les manifestations du « bloc nationaliste galicien ».

Au repas du soir, dans l'auberge, nous sympathisons avec une Espagnole. La conversation prend la forme habituelle des échanges quasi-ritualisés concernant l'obsession des Français pour le beurre et le fromage. La femme tombera d'accord avec Giorgia pour conclure : « là où il y a l'huile d'olive, il y a la civilisation ».



La réalité des 100 derniers kilomètres, souvent loin de l'image idyllique que s'en faisait le marcheur, ravive l'éternel débat sur la question des vrais et des faux pèlerins, évoquée plus haut. Cette catégorisation renvoie à la définition même du pèlerin et à la construction de son identité. Six mois après le retour, je posais à Joël la question que Zapponi se pose comme problématique : est-ce que Compostelle est un pèlerinage, et est-ce que tous ceux qui y vont sont des pèlerins ?

« Ceux qui font les 100 derniers kilomètres ils ont une médaille, ils ont un diplôme, voilà ils sont contents, ils rentrent en bus. Mais quand tu fais Compostelle tu es un pèlerin, tu as fait le chemin complet, étape par étape, avec toutes les galères, toutes les belles rencontres. Chaque jour était différent, chaque jour tu vis des expériences... y a pas un jour pareil. Ya pas un jour identique... donc (hésitation) la définition du pèlerin j'ai jamais regardé, pour te dire. Je regarderai la définition quand j'aurai terminé, en étant arrivé au bout. Je pense que c'est le chemin... c'est au fur et à mesure que tu avances que tu deviens un pèlerin. » -Joël

Interrogée de la même façon, Giorgia me dira :

« Selon moi, les personnes qui font le camino de Santiago ne sont pas tous des pèlerins. Par exemple en relisant mon journal, je me suis rappelé les ennuis des derniers 100 kilomètres, un emmerdemment hallucinant. Ceux qui se baladaient avec la radio et la musique, tu te rappelles... D'un côté je ne sais pas si c'est seulement mon avis, c'est pas moi qui peux dire qui sont des pèlerins et qui ne le sont pas. Les personnes avec qui on est parties, et nous aussi, on avait un comportement différent de celui des gens qu'on a rencontrés sur les 100 derniers kilomètres. Je ne sais pas si c'est le fait de marcher, jour après jour, tu entres dans un « mood » dans lequel tu comprends ce que tu dois faire, comment te comporter. Et encore heureux, parce qu'on rencontrait toujours les mêmes personnes dans les hôtels... donc un minimum d'éducation, de gentillesse... alors qu'eux [les pèlerins des 100 derniers kilomètres] ils

partaient, ils allaient droit devant, ils faisaient leur quota de kilomètres pour arriver, mais il n'y avait pas l'état d'esprit (lo stato d'animo mentale) où tu te dis « ok, je suis ici pour faire quelque chose de différent ». Peut-être qu'ils faisaient juste ça pour marcher, pour aller à cette fête et dire « oui, j'ai fait les 100 derniers kilomètres ». Une autre chose que j'ai notée, c'est que sur les 100 derniers kilomètres il n'y avait presque que des groupes. Du coup ils étaient tous plus ou moins entre eux et ils étaient pas dans le « mood » du camino parce qu'évidemment ils avaient commencé le jour même ou la veille (soupir). Et ça je pense que ça a une incidence. Ceux qui partent tout seuls sont déjà dans un état d'esprit différent. Surtout que jour après jour le camino te pousse à penser d'une certaine façon, à te comporter d'une certaine façon, tu comprends vite qu'il y a des règles. Par exemple le fait de se saluer pendant qu'on marche, c'est vraiment une belle chose. Et au contraire ceux-là [les gens des 100 derniers kilomètres] allaient tout droit, en hurlant (rires). »

Sans le savoir, Giorgia reformule ici ma théorie selon laquelle s'engager sur le *camino* impliquerait d'obéir à un certain nombre de règles implicites, notamment comportementales. Giorgia comme Joël s'accordent également à penser que l'identité pèlerine se construit naturellement, au fil des étapes, comme forgée des kilomètres parcourus, et qu'elle correspond également à un comportement et un état d'esprit particulier : *l'esprit du chemin* ou le *mood del camino*. Je demandais à Giorgia si elle s'est sentie pèlerine.

« Oui, en réalité, je me suis toujours sentie pèlerine. Je ne sais pas, c'est comme si tu disais : je suis pèlerin, tu es pèlerin, on se reconnaît. C'est comme si tu faisais partie de quelque chose. Je me suis sentie pèlerine [rires], et toi ? »

Chapitre 11 : *Finis terrae*

29 juillet. Voilà trois jours que Giorgia et moi marchons depuis Santiago au milieu des forêts d'eucalyptus. Le chemin est à nouveau vide. Plus de pèlerin non plus sur les routes, et très peu dans les hébergements. Fini les flèches jaunes à chaque pas et les cafés tous les cinq kilomètres. La fin du séjour est difficile, je n'ai plus aucune énergie ni aucune motivation. Ma tête m'a abandonnée, et je me traîne derrière Giorgia en silence.



Balisage au niveau du croisement des routes menant à Fisterra et Muxia, 29 juillet 2022

L'arrivée à Muxia est un grand moment de joie pour nous, une joie pure, loin des sentiments mitigés ressentis à Santiago. Plusieurs heures avant de voir l'océan, il se devine. On le sent qui se fait plus proche, au crachin qui nous fouette les joues, et nous accélérons le pas sous nos capes de pluie. Tout à coup, il apparaît à travers les arbres. Le bleu immense. Ma joie de revoir l'Atlantique est indescriptible. Nous allons nous asseoir dans une crique, les pieds dans le sable glacé. « *Sai che oggi è la prima volta che vedo l'oceano* ». Giorgia, qui ne connaît que la méditerranée, voit l'océan pour la première fois.



Arrivée à Muxia, vue depuis le promontoire, 29 juillet 2022

30 juillet. Je laisse Giorgia dans notre chambre, car nous avons décidé de nous laisser marcher seules pour notre dernière étape et de nous retrouver à Fisterra. Ce sera l'occasion de méditer un peu sur notre voyage, avec moins de pudeur que si nous étions toutes les deux. Je marche sans m'arrêter les 15 premiers kilomètres, d'abord dans le brouillard et la nuit, tentant de repérer les rares bornes indiquant la direction de Fisterra. Les forêts artificielles d'eucalyptus grincent au vent, semées d'éoliennes immenses. Je ne trouve un village avec un bar qu'après trois ou quatre heures de marche. Je n'ai encore rien mangé. Les plats sont très chers et je ne commande qu'un croque-monsieur et un café. La patronne m'offre une part de gâteau au moment de partir. Elle m'a sûrement prise en pitié, avec ma chemise trouée et mon visage défait. Son geste m'émeut jusqu'aux larmes. Je mettrais ça sur le compte de la fatigue.

Arrivée à Fisterra, je me mets en route vers le phare où Giorgia doit me rejoindre. L'ultime montée est interminable, bordée de camping-car et de familles venues à la journée. Au phare, le vent souffle et manque de faire chanceler les nombreuses personnes présentes. Je m'assois sur une pierre pour réfléchir un peu à ce qui est en train d'arriver. Pour la première fois, je commence à réaliser ce que je viens de faire et le nombre de kilomètres parcourus. L'océan Atlantique, quitté à La Rochelle, s'impose et s'étend à l'infini. De nombreux autres pèlerins sont assis sur des rochers également. Cette fois, l'émotion me serre la gorge. Je porte toujours autour du cou une petite médaille que des sœurs nous avaient donné près de Burgos, une « médaille de protection » consée à nous conduire à bon port. Une sœur minuscule me l'avait

attachée autour du coup en me parlant en espagnol, très vite. Elle portait mon troisième prénom : Térésa. La médaille avait visiblement rempli sa mission, je coupe le cordon et la range dans ma poche. Je l'enverrai à Joël. Je détache de mon sac la coquille, dont l'intérieur avait été signé par ma famille. Je m'étais promis de laisser la coquille à Fisterra, comme pour les remercier de m'avoir accompagnée. Je lance la coquille à la mer.

Je suis peu à peu gagnée par une euphorie et un immense soulagement. C'est fini, enfin. Je tente de trouver un endroit à l'abri du vent, derrière la boutique de souvenirs du phare. J'appelle Joël, puis ma mère. Giorgia arrive, et nous nous serrons dans les bras comme deux enfants qui viennent de gagner un prix. Je laisse Giorgia aller se recueillir seule près du phare, puis nous rentrons au centre-ville en stop. Hors de question de marcher un pas de plus. Nous rions bêtement, à l'idée de ne plus être obligées de marcher. Nous sommes arrivées au bout du monde.



Phare de Fisterra, 30 juillet 2022

31 juillet. Jour 77. J'ai mal dormi. Le vieux du lit d'à côté faisait des grognements obscènes chaque fois qu'il se tournait. Aujourd'hui est notre jour de repos à Fisterra et nous marchons jusqu'à la plage pour y passer l'après-midi. Je me cale dans un trou dans les rochers, à l'ombre, pendant que Giorgia cuit au soleil. Seins nus, nous nous trempions rapidement dans l'Atlantique, comme le veut la tradition. On assiste enfin au coucher de soleil, blotties toutes les deux dans une vieille couverture *Air Portugal* subtilisée dans une auberge. Demain, nous rentrerons en

bus à Santiago, où nos chemins vont se séparer. Giorgia prendra un train jusqu'à Madrid puis un avion jusqu'à Rome, quant à moi je rentrerai en bus à La Rochelle, 80 jours après mon départ.



Giorgia, 19 février 2023, six mois après son retour à Rome :

« J'ai pensé quelque chose par rapport à l'aspect religieux... Quand on est arrivées à Santiago, tu m'avais dit que tu avais été émue pendant la messe. Moi par contre...rien (...) Peut-être que j'ai vu trop de messes dans ma vie pour qu'une messe m'émeuve comme ça. Même à Santiago. Et puis quand on est arrivées on était déjà assez désillusionnées (rires). A cause de la Compostela... du bureau avec tous les numéros (rires). Je me suis dit « mon dieu, j'ai fait tous ces kilomètres, et maintenant je ne ressens rien. » C'était bizarre. Je me suis dit que c'était moi, que je n'avais pas bien fait quelque chose, que c'était moi qui avais un problème...

Quand on est arrivées à Finisterre c'était complètement différent. Déjà parce qu'on était sur nos dernières forces, (rires). Même la montée pour aller au phare... Quand tu arrives en haut et que tu as tout le panorama, avec plus rien devant, c'était vraiment une émotion forte. C'était magnifique.

Ça nous aurait sûrement pas fait le même effet si on n'avait pas décidé d'aller à Finisterre en marchant. Parce que quand on est arrivées à Finisterre ça a vraiment été une libération : à partir de ce moment-là, je savais que je n'avais plus besoin de continuer (andare avanti), j'étais arrivée... »



Giorgia devant la borne zéro à Fisterra, 30 juillet 2022



Contrairement à ce que Giorgia et moi avons fait, la plupart des pèlerins vont à Fisterra en bus depuis Santiago. Rallier Fisterra ou Muxia demande, en effet, trois jours de marche supplémentaires. Certains courageux poussent tout de même le voyage jusqu'à l'océan Atlantique. Alors que la plupart quittent leur état de pèlerin à Santiago et reprendront un train ou un avion pour rentrer chez eux, ces quelques marcheurs repartent, et pour cela vont s'isoler à nouveau. Cet isolement prend tout son sens au regard de l'atmosphère sur les étapes menant à Muxia et Fisterra. Les routes y sont nues, le balisage y est discret, les infrastructures se raréfient. Tout cela contraste avec l'agitation et le bruit qui étaient devenus quotidiens. Selon Zaponni, Fisterra, ou *Finis terrae*, littéralement le « bout du monde », constitue pour les pèlerins un but de voyage « alternatif » à la classique arrivée à la cathédrale de Santiago (Zaponni, 2011 : 165). Fisterra serait, de ce fait, une « projection imaginaire d'un rêve de l'ailleurs » s'inscrivant dans une symbolique de l'utopie, hors du cadre institutionnel du pèlerinage (*Ibid* : 165). Pour ceux qui l'ont décidé, Fisterra, destination païenne, devient alors la véritable destination du pèlerinage.

Une fois à Fisterra, la tradition veut que le pèlerin brûle ses vieux vêtements usés par le voyage en face de l'océan, où il entre ensuite pour se purifier. Depuis quelques années, cette coutume est toutefois règlementée, et quiconque tenterait de brûler ses vêtements en plein air s'expose à une amende de la Guardia Civil, c'est du moins ce qui se raconte sur le *camino*. Cette tradition est décrite par Zaponni comme un « rituel de baptême cosmique », l'eau et le feu étant centraux dans le rituel. Ces deux éléments permettraient alors d'articuler Fisterra comme un dispositif symbolique, faisant de cette destination une île d'utopie, un lieu cosmique atemporel (*Ibid* : 166). Eliade affirme par ailleurs que le contact avec l'eau est associé à l'idée d'une régénération, d'une nouvelle naissance (Eliade, 1988 : 113). L'eau purifie et lave des péchés : « ce qui sort de l'eau est une nouvelle vie, une nouvelle création, un « homme nouveau » » (*Ibid* : 113). L'abandon du vieux vêtement est également associé à l'image d'une nudité baptismale (*Ibid* : 116). Pourrait-on alors voir dans cette forme de baptême alternatif la dernière étape du parcours initiatique du pèlerin, s'immergeant dans l'Atlantique pour renaître *différent* ?



Se pose alors la question de ce qui a changé chez l'individu qui rentre de son pèlerinage. ? A-t-il trouvé ce qu'il cherchait ? Est-il toujours le même après son retour à Ithaque ? Y a-t-il un *avant* et un *après* Compostelle ?

Joël, 6 mars 2023, dix mois après sa dernière portion du camino :

« Oui... quand même, tu as une médaille en plus. C'est con ce que je dis, on ne se promène pas avec des médailles... Mais la vie c'est un challenge. Tu te fixes un objectif : « tiens je vais faire ça » Gravier l'Everest je le ferai jamais, mais ça je savais que je serais peut-être capable de le faire... puis ça correspond à mon état d'esprit, à ma mentalité. Ma vie professionnelle, c'était toujours voyager seul, travailler seul quand j'allais à l'étranger (...) Chaque fois c'était un peu un challenge. Donc là... le fait d'aller marcher seul ça me gênait pas, je savais que j'allais rencontrer des gens, même si les premières semaines il y avait personne pour marcher avec moi, mais ça me gênait pas de marcher seul (...). Alors ce que ça m'a apporté... une certaine fierté quand même. Mais pas pour qu'on le dire autour de moi, mais vis-à-vis de moi-même. Ce serait bien d'aller au bout, de pouvoir le faire, montrer que j'en suis capable... »

Je rappelle ici au lecteur que Joël n'est pas encore arrivé au terme de son voyage. En septembre 2023, Joel reprendra le *camino* à Bordeaux, où il s'était arrêté en mai 2022. Cette fois, il prévoit de terminer d'une traite, le long du *Camino del Norte* jusqu'à Santiago et Fisterra.

Giorgia, 19 Février 2023, six mois après son retour :

« Je suis athée, alors je n'ai jamais fait le camino pour des motifs religieux... Mais l'année dernière a été une année un peu difficile pour ma santé mentale, mon équilibre et tout ça... Je ne sais pas... ça fait quelques temps que je me sentais bloquée (...) c'était difficile de me projeter dans le futur (...) je me sentais bloquée mais je ne trouvais pas l'énergie et les motivations pour aller de l'avant (andare avanti)... (soupir) c'est comme si chaque fois que je faisais un pas je retournais en arrière. J'étais là, sans énergie. Je ne sais plus si je te l'avais dit, mais j'ai eu cette expérience [comme enseignante] et j'ai démissionné, je ne pouvais plus, ça m'épuisait (...) pendant un temps je me suis sentie inadaptée (inadequata) pour devenir vraiment enseignante, je ne me sentais pas capable (...) ça n'a pas été un moment facile. Et du coup le fait de me sortir de ce mode m'a aidée aussi à décider : « Ok, je vais sur le camino pour affronter la situation d'une façon différente ». Evidemment, quand on va sur le camino on en parle [de ce blocage] ... On a le point de vue de différentes personnes... ça m'a fait réfléchir différemment par rapport à ce blocage que j'avais. Puis quand j'ai commencé à marcher, à avancer (a andare avanti), c'est comme si je l'avais laissé derrière.

Donc il y a pas eu un avant et un après très net au final, et puis peu à peu ta vie reprend, tes habitudes... mais effectivement j'ai vu un changement après le camino. Surtout sur la façon dont je considère ma force, mes capacités (...). Une grande chose que m'a laissée le camino c'est que maintenant, si ça fait quelques jours que je ne marche pas, je me dis : « mon dieu je veux sortir et je veux marcher ». J'en ai besoin. Et puis quand je marche, je suis bien. Je suis calme, je suis tranquille. Ça me donne la sensation d'être présente là... au moment présent. »

En juillet 2023, Giorgia a prévu de retourner sur le *camino*, elle marchera le *Camino Portugués* depuis Lisbonne jusque Santiago et Fisterra.



Et après ?

Comme je l'ai évoqué plus haut, le pèlerin peut être envisagé comme évoluant dans une période de marge. La sortie du *camino* correspond donc à la sortie de cette temporalité particulière. Le retour à la vie quotidienne est difficile pour certains, notamment si le dispositif symbolique n'a pas fonctionné (Zapponi, 2011 : 216). Pour Elisabeth Claverie, les récits des pèlerins ont une structure identique : ils relatent une vie d'avant, et une vie d'après le pèlerinage. Ce que Claverie entend à Medjugorje semble avoir été prononcé par un pèlerin de Santiago : « c'est le paradis là-bas, c'est le retour qui est difficile » (Claverie, 2003 : 64).

Parfois, si le pèlerin n'a pas « réussi » sa sortie de marge, le *camino* revient le hanter, l'aspirant et le poussant à repartir : « *Il camino mi ha agganciato* » (*le chemin m'a « accroché »*) (sic). Il se raconte que certains « ne sont jamais sortis » du *camino*, tels des errants entre deux mondes. Beaucoup y retournent : « *Je reviens chaque année, parce qu'il n'y a que là que je suis heureux* » (sic).

Se pose alors la question du pourquoi : quelle est la motivation de ces pèlerins qui retournent encore et encore sur le *camino* ? Pour Lagarde et Rayssac, qui ont interrogé un échantillon de pèlerins à ce sujet, il s'agirait de la dimension relationnelle (Lagard et Rayssac, 2021 : 6). Dans cette tranche de vie si particulière, les processus sociaux répondent à des codes allégés, les réserves s'envolent plus facilement et les différences sociales ont tendance à être gommées. De plus, la structure spatiale à l'intérieur des gîtes favorise et encourage l'interaction sociale, avec le couchage et le repas en commun par exemple (*Ibid* : 7). Le *camino* devient alors un lieu propice à une sociabilité plus simple, le partage d'une activité commune facilitant les échanges en fournissant une trame de discussion : le sac, les ampoules, le balisage, la chaleur... Des échanges considérés par les pèlerins comme plus « authentiques » (*Ibid* : 14). Van Gennep associe d'ailleurs la prise d'un repas en commun à un rite d'agrégation. Cette commensalité, le fait de boire et de manger ensemble, permettrait une forme de communion (Van Gennep, 1992 : 39). Le lien entre les différents individus est d'autant plus renforcé s'il y a un échange de

vivres (*Ibid.*: 40), et il est intéressant de noter que le partage et l'échange de nourriture est très pratiquée sur les chemins de Saint-Jacques.

Finalement, il est donc possible de devenir « accro » au *camino*. Est-ce dû au processus de la marche, à cet espace-temps parallèle que propose le *camino*, à cette sociabilité fluidifiée, à l'humain et l'échange ? Sans doute un mélange de tout cela.

Conclusion

A l'occasion de ce mémoire de recherche, j'ai tenté d'emmener avec moi le lecteur sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Dans un contexte particulier, celui de l'année jubilaire post-covid 2022, j'ai eu l'occasion de décrire la Voie de Tours et le *Camino Francés* en en proposant une étude comparative. J'ai présenté l'organisation générale du pèlerinage, et quelques définitions de ce que représentent Compostelle, le pèlerinage, et la figure du pèlerin. J'ai également présenté deux pèlerins rencontrés sur les routes, Joël et Giorgia, dont les portraits ont été centraux dans cette éthographie. J'ai tenté de partager l'épaisseur biographique de ces deux compagnons de marche, avec leurs trajectoires de vie, ponctuées de deuils, de questionnements et de rêves.

Lorsque je suis partie sur les chemins de Saint-Jacques, je souhaitais m'intéresser à l'idée du *camino* comme étant une pratique religieuse. J'avais l'idée que le pèlerinage avait eu un sens chrétien par le passé et qu'il serait aujourd'hui l'objet de resémantisations, magico-ésotériques notamment. La réalité m'est apparue beaucoup plus complexe. Impossible de connaître la pensée des anciens pèlerins, ceux d'avant le boom des années quatre-vingt, avant que le *camino* devienne si populaire. Je n'ai pu que constater ce qui se passait, au présent, chez les quelques camarades rencontrés. J'ai recueilli leurs ressentis, leurs joies, leurs difficultés, leurs doutes.

J'ai alors tenté de montrer que l'expérience de Compostelle ne se limitait pas au temps passé sur le *camino*, mais qu'elle commençait longtemps avant, et se terminait bien après le retour à la maison, voire ne se terminait jamais pour certains. J'ai souligné l'importance de la littérature jacquaire dans la construction de l'expérience pèlerine, par son impact dans la création de représentations individuelles et collectives autour de Compostelle. J'ai montré comment ces ouvrages, en induisant des attentes chez les futurs pèlerins, constituait une trame particulière de mise en récit du pèlerinage : la structure mythologique du voyage du héros. Cette forme de mise en récit donnant alors aux marcheurs une trame d'interprétation de leur pèlerinage, leur permettant d'intégrer cette expérience à leur vie dans une narration autobiographique. Cette expérience peut alors être réinvestie et réactualisée en permanence. J'ai également proposé d'analyser le pèlerinage de Compostelle comme étant une période de marge pendant laquelle le pèlerin vit une expérience ritualisée. Lors de cette période, l'aspect religieux est présent, tel un décor de théâtre, et disponible à l'individu qui peut choisir de l'investir ou non, à sa guise.

Il existe, en effet, une cohabitation des registres du croire sur le *camino*, et ce parfois au sein du système de croyance d'un seul et même individu. Si j'ai côtoyé des personnes s'identifiant

comme chrétiennes ou catholiques, j'en ai croisé davantage dont le discours reflétait ce qui s'apparentait à des nouvelles religiosités : croyances chamaniques, bouddhistes, en lien avec le reiki, le yoga, la lithothérapie, le New Age, etc. Cette présence de la « nébuleuse mystico-ésotérique » dans les discours des pèlerins constitue un quasi-invariant. En cela, ce pèlerinage constitue un paradoxe fascinant, car si son cadre reste codifié en tant que pratique religieuse chrétienne (crédentiale, Compostela...), les motivations réelles des marcheurs sont souvent bien différentes. Le seul véritable invariant que j'ai repéré reste la croyance en Compostelle en tant que voyage initiatique. Cette croyance est perceptible, y compris dans les discours des pèlerins ouvertement athées. Compostelle peut ainsi être considérée comme une scène ouverte permettant au marcheur de se mettre en scène lui-même comme héros d'un parcours mythologique, les étapes matérialisant une liste d'épreuves dont l'individu ressort transformé. Le pèlerin rentre alors chez lui en ayant acquis un nouveau système de croyances concernant ses propres capacités. Même les marcheurs qui n'ont pas expérimentés de moments spirituels, moi y compris, auront tendance à penser au retour : « *Si j'ai pu marcher jusqu'à Compostelle, je peux bien traverser telle ou telle situation dans ma vie* ». Sur le *camino*, les pèlerins mobilisent ainsi différents registres qui s'entrecroisent dans les discours et les représentations : religieux, magique, mythologique. Comme le disait si joliment Gaignebet, Compostelle pourrait être considérée comme une structure vivante permettant d'expérimenter une situation mythologique « sous le mince vernis doré de la légende chrétienne » (Gaignebet, 1976).

Compostelle constituant un espace-temps de l'ordre de l'*a*-normal et de l'*extra*-ordinaire, j'ai également questionné les notions de temps et d'espace, qui prennent toute leur importance pour le pèlerin qui obéit momentanément à des modalités d'être particulières. J'ai analysé le rapport des pèlerins au paysage religieux de Compostelle, mais également les modalités selon lesquelles s'organise la sociabilité pèlerine. J'ai ainsi pu décrire les règles implicites associées au statut de pèlerin, les droits mais également les devoirs qu'elles comportent. J'ai également décrit le rapport des pèlerins aux marcheurs « des 100 derniers kilomètres », montrant l'importance des catégorisations dans les discours. En effet, il est bien souvent difficile de définir un pèlerin et de déterminer ce qui le différencie d'un touriste. L'occasion de se questionner sur les processus de patrimonialisation des chemins de Saint-Jacques, notamment sur les enjeux économiques du pèlerinage.

Mes observations sur ce terrain, ces tranches de vie avec les marcheurs, constituent un matériau ethnographique inestimable. Une telle quantité d'observations, de pages de notes, avec une chronologie précise des événements, de mes interrogations, mes théories hésitantes, de détails

sur le quotidien, cette proximité avec les marcheurs, sont très précieuses pour ma recherche. Avoir emprunté également la Voie de Tours, là où les autres auteurs se basent uniquement sur le *Camino Francés*, constitue un réel apport à la recherche. Je suis à présent en mesure de considérer le pèlerinage de Saint-Jacques comme un phénomène beaucoup plus large, beaucoup plus complexe, comportant d'infinies variations possibles, ne serait-ce que selon la période de l'année ou la portion de chemin empruntée.

Ce terrain aura été l'une de mes expériences les plus formatrices. Une période en immersion totale m'a permis de toucher du doigt le réel travail de l'ethnographe, et de réellement mettre en pratique la méthode qui est sienne. Vivre avec ses enquêtés sans que cela ne s'apparente à une démarche intrusive a été un réel privilège et a permis de collecter des données de façon beaucoup plus fluide et naturelle que sur d'autres terrains. J'ai eu ainsi l'opportunité de réellement interroger le métier d'anthropologue, de construire une enquête autour d'un terrain concret afin d'en proposer une analyse qui ait du sens.



Je suis infiniment reconnaissante d'avoir pu effectuer cette période de terrain, en conclusion de mes (trop) longues années d'études. J'ai en effet décidé d'arrêter mes recherches. Mon amour de l'anthropologie ne suffit pas, en effet, à oublier la conjoncture actuelle. Plus que jamais, il me semble insensé de continuer dans une situation précaire de doctorant et de maître de conférences, sans garantie aucune d'obtenir un emploi stable avant de longues années. En parallèle de la précarité, je ne me sens plus capable de surmonter une année de plus l'anxiété occasionnée par les études. Une angoisse qui tétanise et donne l'impression de marcher en permanence sur un fil, avec le sentiment de pouvoir basculer à tout moment. Cela a également impacté la qualité de cette recherche.

J'en viens naturellement à la principale critique que j'ai à m'adresser, et elle concerne la bibliographie. Les références bibliographiques me font quelque peu défaut. J'ai choisi de privilégier une approche phénoménologique, et une restitution, de l'intérieur, de tous les phénomènes observés. Une activité salariée à temps plein tout le premier semestre et à temps partiel le second ne m'ont pas permis de dégager le temps qui aurait été nécessaire à des recherches plus poussées. Deux déménagements et une rupture ont achevé de rendre d'autant plus bancal le fil sur lequel j'essayais de me maintenir sans sombrer. J'ai même pensé que ce mémoire ne verrait jamais le jour.



Une telle étude gagnerait à être poursuivie par d'autres, plus courageux que moi. L'enquête pourrait notamment incorporer des données recueillies sur d'autres portions du chemin. Cela permettrait de mettre à jour d'autres dynamiques, en comparant par exemple mes données à la Voie du Puy-en-Velay, ou au *Camino del Norte* en Espagne. Il serait également intéressant de noter plus précisément les spécificités d'une année classique par rapport à une année jubilaire.

Si j'avais continué cette enquête, j'aurais certainement poursuivi l'hypothèse mythologique, avec le rôle structurel du schéma « voyage du héros ». Je manque cruellement de connaissances concernant les mythes, mais cette théorie me semble pertinente. Il serait intéressant de savoir si cette structure mythologique peut être retrouvée sur d'autres pèlerinages. Qu'en est-il de ceux qui marchent jusqu'à Rome ou Jérusalem ? Est-ce que quelqu'un qui marche jusqu'à Rome sur la *Via Francigena* peut aussi s'inscrire dans cette dynamique ? Ou est-ce que cela s'applique uniquement à Compostelle ? Est-ce que les autres pèlerinages, ceux qui sont moins populaires et n'ont pas fait l'objet de romans, obéissent aussi à cette structure narrative ? Jusqu'où la fiction peut influencer la réalité ?

Il serait également passionnant de s'intéresser aux profils de ces « pèlerins récidivistes », ceux qui retournent chaque année sur le *camino*. De la même façon, une étude poussée voudrait que l'on s'intéresse à ces groupes de jeunes chrétiens américains qui arrivent à Saint-Jean-Pied-de-Port en avion, ou encore à tous ces « touristes » des 100 derniers kilomètres. Il serait fascinant de les accompagner dans les bus, dans les hôtels, pour savoir qui ils sont, de quoi ils parlent, et ce qu'ils ont à dire du *camino*.

Comme l'avait fait Zapponi, il serait aussi indispensable de côtoyer davantage les Espagnols, afin de comprendre ce que représentent pour eux ces 100 derniers kilomètres. Car s'il est normal pour un pèlerin français de partir de France, je n'ai jamais entendu parler d'un espagnol qui aurait pris un avion pour commencer du Puy-en-Velay ou de Vézelay. Je ne parlais pas suffisamment espagnol pour être capable d'aborder ces questions. Tout un pan du pèlerinage m'a donc été inaccessible : les enjeux économiques dans les petits villages, les commerces, les hospitaliers, les propriétaires privés, les colonies de vacances espagnoles...

Je ne peux donc parler que de mon point de vue : celui de quelqu'un qui est partie de Tours, et qui s'est trouvée sur le *Camino Francés* dans un contexte « exceptionnel » : les mois de grandes vacances d'été, en année jubilaire de surcroît.

Je ne peux parler que des pèlerins que j'ai personnellement côtoyés, et seulement d'eux. Pendant 80 jours, des pèlerins marchaient un jour avant moi, ou un jour après, et nous ne nous sommes jamais croisés. Qui sait ce qu'aurait été cette période de terrain, si je n'avais jamais rencontré Joël et Giorgia, et si j'avais marché avec d'autres. Sans nul doute, le terrain aurait été complètement différent. Les données sont donc toujours à relativiser au regard de ce paramètre, car si l'on n'avait modifié ne serait-ce qu'un seul élément, mon analyse aurait pu être différente. Le « casting » des pèlerins est donc unique à chaque étape, selon le jour de départ. C'est ce qui fait toute la subtilité des données, et peut-être toute la beauté de cette expérience.

Une chose est sûre, je retournerai sur le *camino*.

Bibliographie

- Alcantara, C., 2019, « Les politiques publiques menées sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle et leur perception par les marcheurs-pèlerins du XXI^e siècle », *Culture & Local Gouvernance*, 6(1), pp. 23-34.
- Allen, R., 1963, *Stars names. Their Lore and Meaning*, Dover Publications, Inc., New York.
- Aubin-Boltanski, E., 2018, *Le corps de la passion. Expériences religieuses et politiques d'une mystique au Liban*, Paris : Editions de l'EHESS.
- Claverie, E., 2003, *Les Guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris : Gallimard.
- Coelho, P., 1987, *Le Pèlerin de Compostelle*, Paris : Editions Anne Carrière.
- De Saint André, A., *En avant route !*, Paris : Gallimard.
- Eliade, M., 1988, *Le sacré et le profane*, Paris : Gallimard.
- Gaignebet, C., & Florentin, M-C., 1974, *Le Carnaval*, Editions Payot.
- Gaignebet, C., 1976, « Les saints successeurs des dieux à la Renaissance », In: *L'autre et l'ailleurs. Hommages à Roger Bastide*. Nice : Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles, pp. 301-305
- Gauthier, C., 2013, « Temps et eschatologie », *Archives de sciences sociales des religions*, 162, pp.123-141.
- Hervieu-Léger, D., 1999, *Le pèlerin et le converti : la religion en mouvement*, Flammarion.
- Iteanu, A., 1990, «The concept of the person and the ritual system: an Orokaiva view», *Man*, pp. 35-53.
- Lagarde, D., & Rayssac, S., 2021, « Plus on y va, plus on a envie d'y aller » Questionner l'envie de revenir sur les Chemins de Saint-Jacques de Compostelle », *Revue Belge de Géographie*, 2.
- Le Breton, D., 2000, *Eloge de la marche*, Editions Métailier.
- Rajotte, P., 2018, « Héroïté et mise en récit de l'expérience pèlerine à Compostelle », *Téoros*, 37(1).
- Rufin, J-C., 2013, *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, Paris : Gallimard.
- Thoreau, H-D., 1862, *De la marche*, Editions des 1001 nuits.
- Van Gennep, A., 1992, *Les rites de passage*, Editions Picard.

- Zapponi, E., 2011, *Marcher vers Compostelle. Ethnographie d'une pratique pèlerine*, Editions l'Harmattan.

Références numériques :

- Informations Voie de Tours :
<https://www.chemins-compostelle.com/voie/la-voie-de-tours>
- Informations *Camino Francés* :
<https://caminoways.com/camino-frances-map>
- Composantes du bien UNESCO :
<http://cheminscompostelle-patrimoinemondial.fr/fr>
- France 3 Hauts de France : « Sur les Chemins de St Jacques de Compostelle : Joel débute ses 2200km qui le séparent de l'arrivée » (YouTube)
https://www.youtube.com/watch?v=N_6XTwDNRU
- Statistiques du Bureau des Pèlerins de Santiago
<https://oficinadelperegrino.com/estadisticas-2/>
- Statistiques concernant les Voies en France
<https://pelerinsdecompostelle.com/category/infos-pratiques/statistiques/>